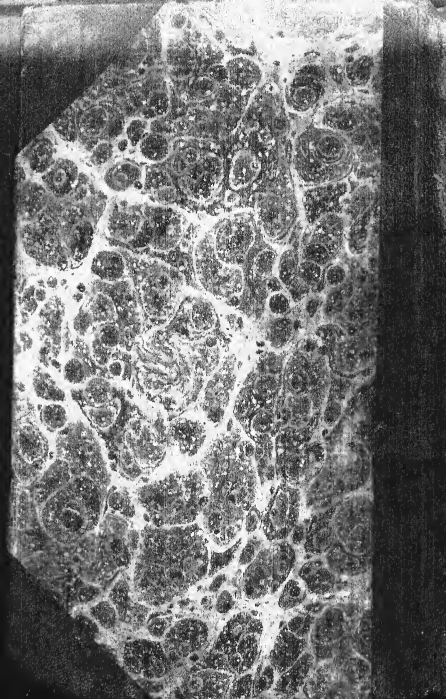


PARIS, IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
Rue du Pot-de-Fer, n° 14.

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

DE

L'Amérique Méridionale.



ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE

DES

RÉVOLUTIONS

de l'Amérique Méridionale,

DEPUIS LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES PAR LES EUROPÉENS,
JUSQU'A NOS JOURS.

Pérou. — Mexique. — Guatimala. — Brésil. — Vénézuéla. — Colombie. — Chili. — Paraguay. — Cuba. — Porto-Ricco, etc. — Leurs Religions. — Lois. — Mœurs. — Usages. — Constitutions actuelles. — Evènements jusqu'à la fin de 1825.

PAR P.-J.-S. DUFEY (DE L'YONNE), AVOCAT.

Tome Premier.



PARIS,
LIBRAIRIE D'EMLER FRÈRES,
Rue Guénégaud, nº 23.

1827.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les deux révolutions de l'Amérique n'ont eu qu'une même cause et qu'un même but; le système arbitraire des métropoles; le désir de s'affranchir; mais les circonstances de ce double évènement diffèrent dans leur marche et dans leur durée.

L'Amérique du nord n'eut à soutenir contre l'Angleterre qu'une guerre d'environ six années, et il est plus que vraisemblable que sans l'assistance de la France, elle eût succombé dans cette lutte.

La guerre de l'indépendance de l'Amérique du sud, dure depuis quinze années, et si elle n'eut à combattre que des forces moins redoutables, il est vrai aussi de dire qu'elle n'eut point d'auxiliaires; si quelques

guerriers européens ont combattu dans ses rangs, c'était sans l'aveu de leur gouvernement. L'Amérique du nord n'eut point à lutter contre elle-même; les dissidences d'opinions n'y furent que partielles et momentanées. Il en a été autrement dans l'Amérique du sud; chaque état a agi isolément, et ce n'est que du congrès de Panama qu'on peut espérer la fusion de tous les états dans une seule confédération.

Présenter l'histoire particulière de chacun de ces états serait s'exposer à des répétitions inévitables. L'ouvrage que nous publions comprend dans un même cadre l'histoire la plus complète des différentes provinces du royaume de l'Amérique du sud, le Vénézuéla, la Nouvelle-Grenade ou Colombie, le Pérou, le Mexique, le Brésil, le Chili, le Paraguay, etc., etc.

Ce premier volume embrasse tous les états de l'Amérique du sud, leurs situations topographi-

ques, leurs productions, leur étendue, leur population, leurs revenus, leurs mœurs, leurs institutions, leurs usages, leur culte, leurs lois, avant et depuis l'invasion des Espagnols et des Portugais jusqu'à l'époque de la nouvelle révolution.

Le second volume comprend tous les évènements qui se sont passés depuis cette dernière époque jusqu'à nos jours. Le résumé historique de chacunes de ces grandes colonies eût pu former un ouvrage séparé. D'autres éditeurs ont cru devoir adopter ce plan; le public nous saura gré sans doute d'avoir, sans rien omettre, réuni toute l'histoire de la péninsule du sud en deux volumes.

Tout annonce que l'île de Cuba, la plus grande des Antilles, va devenir le théâtre de nouveaux évènements non moins importants. L'auteur a cru devoir donner à la fin de ce Résumé une esquisse topographique et militaire de cette île

et de celle de Porto-Rico; il a eu soin d'indiquer les couleurs et les emblêmes de chaque république, et les fêtes nationales qu'elles ont instituées.

Nous espérons que le public accueillera ce nouveau travail avec la même bienveillance que le Résumé de l'Amérique du nord, dont il est le complément nécessaire.

On y a ajouté les derniers documents historiques parvenus en Europe pendant l'impression de l'ouvrage.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE L'AMÉRIQUE

MÉRIDIONALE.

INTRODUCTION.

Situation géographique. — Température. — Population. — Productions principales de l'Amérique du sud.

La partie de l'Amérique qui fait le sujet de cet ouvrage, s'étend depuis le Nouveau-Mexique jusqu'au détroit de Magellan. Il importe d'être fixé sur la statistique des pays dont elle se compose, et de ceux qui la

séparent des confins de la confédération américaine du nord.

Le Nouveau-Mexique est borné à l'est par le Mexique proprement dit, à l'ouest par une région habitée par des peuples indomptés. Une chaîne de montagnes de la plus haute élévation s'étend du midi au septentrion, la partie du sud prend le nom de *Sierra-Madre*; celle du nord de *Rocky* ou *Stony-Montains*, *Crane* ou *Azure Montains*.

Cette chaîne de montagnes est considérée comme un prolongement de la Cordilière-des-Andes, qui parcourt tout le continent américain, depuis l'Océan glacial jusqu'à la Terre-de-Feu. La Sierra-Madre reçoit ce nom près de la Guadalaxara, s'élève pendant cent quatre-vingts lieues du sud au nord, et atteint dans le Nouveau-Mexique la hauteur des montagnes du Pérou. D'épaisses forêts couvrent les vallées peuplées d'ours, de jaguars,

et d'autres animaux dont les fourrures sont très recherchées.

Un chaînon détaché de la Sierra-Madre, qui reçoit successivement les noms de Gomez et de Nahemi et se dirige à l'est sud-est, entre les Californies et le Nouveau-Mexique, est un espace considérable dont l'Espagne se prétend propriétaire, quoiqu'elle n'y ait pas un seul planteur.

Le climat du Nouveau-Mexique est tempéré, mais froid en hiver. Son sol est fertile sur-tout en céréales et en fruits. Les cotons ont très bien réussi dans la partie australe. Ses pâturages nourrissent un grand nombre de chevaux sauvages et de bisons. La terre renferme de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, et d'autres métaux. Les Espagnols qui s'y sont fixés sont abandonnés à eux-mêmes; ils se distinguent par leur force et leur courage. Ils ont continuellement à se défendre contre la rapacité des Caman-

ches et des Apaches, tribus sauvages.

Les Camanches n'ont point d'habitations fixes ; ils campent le plus souvent entre la rivière Rouge et le Missouri, et traversent el Rio-Bravo-del-Norte. Ils viennent chasser sur les flancs de la grande Cordilière. Ils sont toujours à cheval et portent avec eux leurs tentes faites de peaux de buffles et de bisons. Leurs familles les suivent dans toutes leurs courses.

Les Apaches ne sont pas moins braves ; subjugués lors des premières invasions des Européens, ils se sont affranchis vers la fin du dix-septième siècle et ont conservé leur indépendance.

Les principales villes du Nouveau-Mexique sont Santa-Fé, capitale, Santa-Cruz et Albukerque. La population de la première est de 3,600 habitants, celle de la seconde de 9000, celle de la troisième d'environ 6000 ;

les bourgs et les villages sont divisés en dix-neuf missions.

La Californie, découverte en 1534 par Grijalva, n'eut d'établissements espagnols que soixante ans après. Ils y fondèrent Monterey, capitale de la Nouvelle-Californie, dont l'étendue se prolonge vers le 38ᵉ degré de latitude.

Les jésuites s'y établirent en 1684, ils représentèrent cette contrée comme aride et peu susceptible de culture; ils n'eurent garde de publier que la côte était poissonneuse, et qu'ils y faisaient pêcher des perles aussi précieuses que celles de Balsrein dans le golfe persique. Ce que les jésuites dirent de la Nouvelle-Californie eut été vrai de l'ancienne qu'ils ont peint sous des couleurs également fausses. Ce pays dont ils ont fait de si brillantes descriptions n'est qu'une vaste solitude aride et brûlante.

Loreto est la capitale de la Vieille-Californie. La Russie dont l'ambi-

tion menace les deux mondes, a obtenu de l'Espagne, lors du premier congrès de Vienne, la cession des deux Californies, et possède déjà dans Norfolk-Sund une citadelle formidable à cinq cents lieues des côtes au sud de la Colombie.

Le Mexique proprement dit était divisé en douze intendances et huit provinces. Il est partagé par la grande chaîne des Cordilières, dont les plus grands sommets s'élèvent à 2,700 toises au-dessus du niveau de la mer. On compte cinq volcans dans les parties hautes des provinces de Mexico, de la Puebla et de la Vera-Cruz. Ces volcans vomissent des torrents de laves qui dévorent les campagnes; les contrées que leur éloignement garantit de ce fléau destructeur sont ombragées par des arbres gommo-résineux, l'acajou et le palmier; les champs sont couverts de blé, de maïs, d'indigo, de coton, de cannes à sucre; on y remar-

que aussi des plantations de tabac et de cacaotier. La végétation la plus féconde couvre des mines d'argent sillonnées de veines d'or.

Le Mexique exportait annuellement cinq millions cinq cent mille francs d'or, et cent huit millions d'argent monnayé ou en lingots. La seule mine appelée Valenciana, occupait trois mille cent ouvriers et quatre cents femmes, et donnait au propriétaire un revenu net de deux millions quatre cent mille francs. Les mines de mercure mieux exploitées offriraient aussi de grands bénéfices. Le cuivre, le plomb, le charbon de terre, l'antimoine, le vif-argent, l'arsenic y abondent. Cette belle et vaste contrée n'est pas moins riche en productions plus précieuses; le diamant, la topaze, l'émeraude, l'asphalte, l'ambre et l'albâtre.

Le plateau central du Mexique, élevé d'environ deux mille quatre

cents mètres au-dessus du niveau de la mer, s'étend jusqu'aux Californies. C'est là qu'habitent les deux tiers de la population mexicaine, qui d'après le recensement de 1817 s'élevait à 7,616,000. Les indigènes d'origine espagnole sont de fait exclus des fonctions publiques. Tous les emplois sont occupés par des hommes envoyés de la métropole. Les Indiens, relégués dans des bourgades, sont gouvernés par des caciques descendants des anciens Mexicains, qui achètent des magistrats espagnols et du clergé le privilége d'opprimer à leur gré leurs concitoyens qu'ils asservissent au plus abject vasselage.

Le Mexique est défendu par la nature même. Il est borné sur un seul point par la mer du sud, la rive orientale est protégée par des bancs de sable et des bas-fonds.

« La situation physique de la ville « de Mexico, dit M. de Humbolt, offre

« des avantages inappréciables, si on
« la considère sous le rapport de ses
« communications avec le reste du
« monde policé.

« Placé sur un isthme qui est baigné
« par la mer du sud et par l'Océan at-
« lantique, Mexico paraît destiné à
« exercer une grande influence sur les
« évènements politiques qui agitent les
« deux continents. Un roi d'Espagne
« fixé dans la capitale du Mexique fe-
« rait transmettre ses ordres en cinq
« semaines à la péninsule en Europe,
« en six semaines aux îles Philippines,
« et en Asie. Le royaume de la Nou-
« velle-Espagne, soigneusement cul-
« tivé, produirait lui seul tout ce que
« le commerce rassemble sur le reste
« du globe. »

La province de Guatimala est une des plus belles de l'Amérique. L'ancienne capitale qui lui a donné son nom a été engloutie par un tremblement de terre, en 1775. La nouvelle

capitale du même nom très bien bâtie à l'embouchure de Rio-Vacas, compte plus de vingt mille habitants. La culture du coton et de l'indigo qui pourrait être encore plus étendue, suffit néanmoins pour enrichir une population de cent mille Indiens libres qui habitent avec un très petit nombre d'Espagnols le Socomusco. Les Espagnols ne forment aussi qu'un point inaperçu dans la population du Chiapa, qui dans une étendue de cent lieues de long, mais d'inégale largeur, renferme de belles forêts de cèdres, cyprès, noyers, de chênes très estimés pour la construction, et de riches plantations de céréales d'Europe, de coton, de cochenille et de cacao ; des rivières d'une navigation facile, ouvrent partout d'utiles communications.

Les Espagnols ont à peine exploré la Vera-Paz couverte d'impénétrables forêts. La prodigieuse fertilité du Ni-

caragua lui a mérité le nom de jardin de l'Amérique. Ses riches campagnes, agréablement variées, sont couvertes de productions balsamiques et de cotonniers, de chanvre, de piment, de bois de teinture. La terre renferme de grandes mines d'argent; ses torrents roulent des paillettes d'or. On a judicieusement fait observer qu'il serait facile d'y établir un canal de communication des deux mers. Mais sous un gouvernement aussi arriéré que celui de l'Espagne en civilisation et en industrie, une telle entreprise ne pouvait se réaliser.

La province de Costa-Rica, qui doit son nom aux mines d'or et d'argent qu'elle renferme, longue de 55 lieues sur 44 de large, pourrait être fécondée par des mains libres. Carthago, sa capitale, ne compte que cinq mille habitants, qu'enrichit la pêche des perles. Les Espagnols n'y possèdent que quelques stations pour l'exploitation des

mines. Celle de Fisingal est comparée à celle de Potosi.

Quelques hordes sauvages habitent le Honduras, dont le territoire, d'ailleurs très fertile, présente une surface de cent trente lieues de long sur cinquante de large. On n'y exploite que l'acajou et du bois de teinture. Les Espagnols n'y ont point d'établissements. Les Mosquitos, qui n'ont rien de commun avec les autres tribus de cette province, obéissent à un chef, qui n'est que le docile mandataire du gouverneur de la Jamaïque.

L'établissement de Balise a fait de rapides progrès; on y compte près de trois cents maisons. Ce bourg est situé sur une rivière que les canots remontent au-delà de quatre-vingts lieues. Les tortues que l'on y pêche sont exportées à Londres, et sont fort recherchées par les gastronomes de cette capitale. L'Espagne a fait d'inutiles efforts pour détruire ce comp-

toir, dont les Anglais lui ont fait légaliser la possession, à l'époque où l'Espagne avait besoin de leurs services.

Les rapports entre Guatimala et le Mexique sont peu animés ; mais l'indépendance de ces deux pays promet des relations plus actives et sur-tout plus heureuses.

Cuba, la plus grande des Antilles, serait aussi la plus riche, sous une administration plus éclairée et plus industrieuse que celle de l'Espagne. Sa longueur de l'est à l'ouest est de plus de deux cents lieues ; mais sa largeur n'est pas dans une égale proportion. Sant-Iago sa capitale et la Havane ont été fondées par Velasquez, qui se rendit maître de cette île en 1511. La Havane est fortifiée et considérée comme imprenable : sa rade est vaste et sûre. Cette place est regardée comme la clé du Mexique. Cette île est la plus saine et la plus agréable de l'archipel in-

dien. Sa population s'élève à plus de six cent mille âmes, dont cent vingt mille esclaves. Son revenu excède deux millions de piastres.

Découverte par Christophe Colomb et envahie par Paul de Léon en 160, Porto-Rico fut dévastée comme tous les pays explorés par les aventuriers espagnols ; les malheureux Indiens se réfugiaient en vain dans les épaisses forêts qui couvraient ce sol vierge, les Espagnols lâchaient à leur poursuite des chiens *dressés à cette chasse*, et dont la race s'est perpétuée sur ce théâtre de carnage et d'horreur. La population nouvelle n'excède pas cent cinquante mille. Les frais d'administration étaient fort au-dessus des revenus.

Haïti, appelé depuis Saint-Domingue, a repris son premier nom. Elle occupe une grande place dans l'histoire de nos malheurs. Le gouvernement qui y est établi promet un ave-

nir prospère. Son indépendance vient d'être reconnue par l'ancienne métropole. Le récit de ses désastres passés et de sa prospérité actuelle a fait le sujet d'autres ouvrages récents, qui tous se ressentent de l'influence du moment où ils ont paru : le nouveau gouvernement a offert aux anciens colons une indemnité de cent cinquante millions, dont l'allocation ne peut s'opérer qu'avec lenteur.

La nature a posé elle-même les limites du Brésil ; l'Amazone et la Plata le bornent au nord et au sud, l'Océan atlantique à l'est, les montagnes de Matta-Grossa le séparent du Pérou : ses limites, au sud, ne sont pas légalement tracées.

En longeant la côte du nord au sud, on distingue Guyana, Para, Maranham, Piauhy, Siara, Rio-Grande-del-Norte, Paraïba, Fernambuco, Alagoas, Seregippe-del-Rey, Bahia, Ilheos, Porto-Seguro, Espiritu-Santo,

Rio-Janeiro, San-Paulo, Santa-Catalina, Rio-Grande-del-Sud.

Dans l'intérieur, Minas, Goyaz, Matto-Grosso, se subdivisent en plusieurs départements très étendus.

De nombreuses rivières facilitent les communications entre toutes les parties de l'empire. Mais la navigation est souvent interrompue par des masses de rochers; ailleurs il faut élargir les canaux. Des améliorations, si utiles au commerce et à l'agriculture, ne peuvent être l'ouvrage que d'une civilisation perfectionnée.

Le Brésil est six fois plus étendu que la France; ses limites vers l'Amazone, le Pérou et le Paraguay, ne sont pas encore bien déterminées. A l'est il embrasse douze cents lieues de côtes, sur l'Océan, et il ne compte qu'une population de trois millions, y compris les sauvages, dont les tribus nomades errent dans les déserts, dont

une grande partie est néanmoins susceptible de culture.

Les neuf provinces dont il se compose formeraient en Europe autant d'états du troisième ordre. Le Maragnon, Fernambouc, Bahia, Para, Rio-Janeiro, Saint-Paul, Matto-Grosso, Goyas, las Minas de Géraès. Nulle contrée du Nouveau-Monde ne surpasse le Brésil pour les richesses métalliques, l'excellence et la variété des productions végétales. Le sucre et l'indigo, le cacao et les cotons, les bois les plus recherchés pour les ouvrages de luxe et d'agrément y semblent des productions naturelles du sol. Ses montagnes renferment des mines d'or et d'argent, et on exploite dans ses rochers des pierres précieuses et des diamants.

Les habitants de cette terre si vaste, si féconde, y manquent souvent de subsistance. Une cupidité mal entendue leur fait négliger l'agri-

culture pour se livrer à l'exploitation des métaux.

La tradition historique nous a conservé les noms des anciens habitants. Les premiers conquérants ont, comme dans les autres parties de la péninsule méridionale, exterminé par le fer ou par d'intolérables travaux les premières races d'indigènes. Un avenir plus heureux semble être promis aux nouveaux habitants de ces vastes et riches contrées.

La révolution qu'une grande victoire vient de terminer dans les colonies espagnoles de l'Amérique méridionale, après une lutte sanglante de quinze années, fixe particulièrement l'attention des publicistes et des philosophes.

Le Brésil et quelques parties de la Guiane exceptés, tout le continent austral de l'Amérique était sous la domination espagnole. Cet immense espace se divisait en cinq capitaineries

ou vice-royautés ; la Nouvelle-Grenade, Caraeas, la Plata, le Chili, le Pérou.

La première est bornée au nord par le Guatimala et la mer des Caraïbes, à l'est par le Caracas et la Guiane espagnole, au sud par le fleuve Maragnon et la vice-royauté du Pérou, à l'ouest par l'Océan pacifique.

La Nouvelle-Grenade se subdivise en seize provinces, Jaen, Quixos, Maynae, Quito, Popayan, Catames, Santa-Fé, Antiochia, Mérida, San-Juan de los Llanos, Carthagène, Santa-Martha, Choco, Darien, Panama et Veragua. Les Cordilières se partagent dans la Nouvelle-Grenade en chaînes collatérales très élevées dans quelques parties ; celle qui traverse la Nouvelle-Grenade et le Caracas atteint, dans la province de Santa-Martha, une hauteur de quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La chaîne occidentale s'incline

jusqu'à l'isthme de Darien, et ne se relève que dans le Mexique.

Plusieurs autres chaînes, après divers circuits, se réunissent en une seule Cordilière dans le Popayan, où elle est traversée par l'équateur. Elle se divise ensuite en deux branches principales qui embrassent le territoire de Quito, élevé de 9,564 pieds au-dessus de la mer. Là commence cet enchaînement de cônes majestueux, qui couronne cette partie du globe, le Corazon, le Cayambe, l'Antisana, l'Illinissa, l'Altar, le Chimboraco. Des volcans terribles lancent du milieu de ces dômes glacés des torrents de flammes et de laves; le Pinchincha, le Sagaï, le Tungaragua, le Coto-Pacci, qui est le plus élevé des volcans du globe. Son cône s'élance de 3,144 pieds dans la région des glaces. L'activité de son cratère est si violente, qu'en 1735 ses flammes se sont élevées à près de

7,000 pieds au-dessus de la ligne de congellation perpétuelle.

La Cordilière des cataractes de l'Orénoque s'étend jusqu'aux possessions portugaises et se perd dans d'impénétrables forêts, où l'Orénoque prend sa source. Cette chaîne se prolonge au-delà de ces forêts, dans la direction de l'est, et prend le nom de Sierra de Pacaraïmo, s'étend vers le Mao, d'où s'élève le fameux El-Dorado, colline formée de pierres micassées d'un jaune d'or, que les premiers voyageurs prirent pour une montagne d'or massif.

Les vastes plaines de Maragnon, de las Pampas, et les savanes de l'Orénoque sont enclavées dans les chaînes des Andes, appelées Cordilière des cataractes, et Cordilière de Chiquito. Cette dernière lie les hauteurs du Paraguay et de la Plata avec les Andes du Pérou. Tous ces pays, couverts de bois et de pâturages, n'ont

pour habitants que quelques Indiens isolés et des animaux sauvages.

La Nouvelle-Grenade doit aux montagnes qui sillonnent sa surface l'avantage de réunir toutes les températures. Les productions du tropique abondent sur les bords du Rio-Mella ; les productions européennes couvrent les campagnes de Santa-Fé-de-Bogota.

Cette ville, dont le territoire s'élève à treize cents toises au-dessus du niveau de la mer, comptait 30,000 habitants avant l'invasion de Morillo, qui fit égorger les citoyens les plus distingués par leurs talents et leurs vertus. Les membres de la magistrature et du barreau furent les premières victimes de cette fanatique proscription.

La Tierra-Firma (Terre-Ferme), dépendante de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, comprend les provinces de Veragua, Panama et Darien. Les établissements espagnols dans le Veragua se composaient de Sant-Iago,

capitale, deux autres petites villes, et quatorze villages. Les reste du pays est couvert de forêts babitées par des sauvages indépendants.

Panama et Porto-Bello, qui doit son nom à son port creusé par la nature; l'insalubrité de l'air qu'on respire dans ce pays l'a fait appeler le tombeau des Espagnols. C'est par Panama et Porto-Bello que se fait le commerce avec le Pérou, le Chili, et le golfe mexicain.

La province de Darien a soixante-dix lieues de long sur environ vingt-huit de large; couverte de marais et d'épaisses forêts elle n'a point tenté la cupidité des navigateurs européens. Les Espagnols n'y ont bâti un fort que pour protéger l'exploitation de leurs mines de Cana. On évalue à 40,000 la population des Indiens indépendants qui habitent cette province.

L'étendue de la Nouvelle-Grenade est de neuf cent trente milles géogra-

phiques, du nord au sud, sa largeur de deux cent quarante milles, sa population de 2,000,000 d'individus, ses revenus de cinq à six millions. Les frais de l'administration étaient énormes et sur-tout fort mal gérés, cependant l'or y est assez abondant. Un nègre trouva, dans la province de Choco, un seul bloc d'or pur de quinze livres poids de marc, et n'obtint pas même sa liberté. Son maître en fit présent au roi, qui ne se montra pas plus généreux.

La capitainerie générale de Caracas ou Venezuela, est bornée au nord par le golfe mexicain, à l'est par l'Atlantique, au sud par la Guiane hollandaise et le Pérou, à l'ouest par la Nouvelle-Grenade. Elle comprend les provinces de Cumana, Barcelonne, Caro et Maracaïbo vers les côtes, Varinas vers l'intérieur, et l'île Margarita dans le golfe. Sa surface est de 48,000 lieues carrées. Une branche

des Andes traverse le Venezuela, parallèlement à la côte, et donne au pays une grande variété de température et de productions; plusieurs rivières y prennent leur source. L'Orénoque tient le premier rang parmi les fleuves qui facilitent ses communications intérieures. On avait considéré le Cassiquiare comme un bras de ce fleuve. Le savant Humbolt a démontré qu'il dérivait du Rio-Negro, qui communique avec le Maragnon ou fleuve des Amazones.

D'immenses forêts d'arbres odoriférants couvrent les rives majestueuses de l'Orénoque, au-delà s'étendent des plaines toujours vertes, qui nourrissent des myriades d'animaux. Les bords et les îles de ce fleuve sont habités par les Caraïbes, qui vivent de chasse et de pêche, et sont tous indépendants. On compte 24,000 Indiens dans la Nouvelle-Andalousie, plus de 60,000 dans Barcelonne et Cumana. Ils

sont soumis et divisés en missions. Les Indiens indépendants habitent les bords méridionaux de l'Orénoque, dans les terres basses et aquatives. Ils établissent leurs habitations sur les arbres.

Le Cumana se divise en Nouvelle-Andalousie et Nouvelle-Barcelonne. Cette province montagneuse éprouve de fréquents tremblements de terre. Cumana fut presque entièrement détruite par une violente secousse, en 1797. Sa population est d'environ 14,000 habitants; leur principale industrie est le commerce des bestiaux et des cuirs. Barcelonne est l'entrepôt des contrebandiers qui viennent de la Trinité. Ce commerce est évalué à 2,000,000.

Les Espagnols frappés de la ressemblance de la situation topographique de Venise, avec les villages indiens des lagunes du lac Maracaïbo, donnèrent au pays le nom de Vene-

zuela. La population de la province s'élevait, en 1801, à 500,000 habitants. Le territoire produit la vanille et le cacao.

La province de Coro, dont la capitale porte le même nom, est située dans l'isthme qui sépare le golfe et Maracaïbo de la mer des Caraïbes. Cette ville ne compte que 10,000 habitants pauvres. Les campagnes qui l'environnent sont arides. L'unique commerce consiste en exportations de mules, de chèvres et de cuirs pour Curaçao.

Maracaïbo, la plus occidentale des provinces de la capitainerie de Caracas, est limitrophe de la Nouvelle-Grenade; sa population est de 100,000 âmes, dont 20,000 habitent Maracaïbo sa capitale. Cette ville fut pillée par le flibustier Morgan, en 1669; elle a été depuis l'asyle d'une foule de colons, échappés au désastre de Saint-Domingue.

Située entre la Nouvelle-Grenade et le Venezuela, la province de Varinas offre une surface unie, couverte de savanes, qui nourrissent une grande quantité de bestiaux. Ces plaines sont arrosées par de nombreuses rivières qui descendent des Andes, et qu'une pente douce conduit dans l'Orénoque.

La principale production de Varinas est le tabac, dont la qualité n'est pas inférieure à celui de Virginie et de Cuba.

La population de Varinas, ainsi que celle de San-Fernando-de-Apure, n'excède pas 6,000 âmes. Les environs sont couverts de villages.

Des tribus indépendantes habitent l'intérieur de la province de Guiane, qui a mille lieues de circuit. La population des Espagnols et des Indiens soumis, est d'environ 36,000 âmes; ils sont établis sur les bords de l'Oréque. Les bestiaux sont toutes leurs

richesses. Les troupeaux des moines franciscains excédaient cent mille têtes. Cette province est couverte de forêts. L'Orénoque, le Cassiquiare, le Maragnon et d'autres rivières arrosent ce grand territoire et lui ouvrent d'utiles communications. Angostura en est la capitale. Quelques forts bâtis sur la ligne séparent cette province des possessions portugaises.

L'île Margarita est avantageusement située ; on y compte trois ports fortifiés. Son territoire est peu fertile, mais on y respire un air pur. La population est de 15,800 individus, dont 5,600 blancs ou métis. La pêche et le sel sont la principale ressource des habitants. On exporte une grande quantité de poissons secs. La pêche des perles offrait jadis de grands bénéfices. La population du gouvernement de Caracas s'élevait avant la guerre de l'indépendance à 1,100,000, dont 180,000 espagnols blancs.

L'état de Buenos-Ayres est borné au nord par le Maragnon, à l'est par le Brésil et l'Océan, au sud par la terre des Pampas et la Patagonie, à l'est par les Andes qui le séparent du Chili et du Pérou.

Cette vice-royauté se divisait en cinq gouvernements subdivisés en provinces. Ces gouvernements étaient Charcas, Paraguay, Tucuman, Cuya et Buenos-Ayres. Ils forment depuis douze ans une république indépendante. La population est d'un million trois cent soixante mille Espagnols ou créoles. Celle des sauvages est évaluée à peu près au même nombre.

Buenos-Ayres, fondée en 1531 par Pedro de Mendoza, languit pendant deux siècles, malgré l'avantage de sa situation. Dégagée à la fin du siècle dernier d'une partie des entraves qui arrêtaient son développement, elle est devenue, depuis, une des premières cités commerçantes du Nouveau-Monde.

Le Paraguay doit son nom à un des fleuves qui l'arrosent. Le Parana, l'Uraguay et la rivière de la Plata entretiennent les communications entre les parties de cette vaste contrée; l'Assomption en est la capitale. Les jésuites ont long-temps gouverné ce pays en souverains. Il s'est déclaré indépendant et s'est mis sous la direction d'un chef suprême qui prend le titre de dictateur. Par ses ordres, les communications avec le reste du monde sont sévèrement interdites, et ce pays devient pour les étrangers qui y abordent une vaste prison. Sa population est d'environ trois cent mille âmes.

La Bande orientale comprend tout l'espace situé entre le Rio de la Plata, la partie centrale du Brésil, et l'Océan.

Montevideo, l'une des principales villes du Paraguay, n'a qu'une population de 15,000 âmes. Elle est située

à l'embouchure de la Plata, à soixante lieues est de Buenos-Ayres.

Le territoire de la Plata est couvert de lacs et de rivières. Le plus grand de ces lacs appelé Titicaca, ou Chuinito, a cinq cents pieds dans sa plus grande profondeur, et peut recevoir des vaisseaux de haut-bord; mais il est sujet à de fréquentes tempêtes. Sa circonférence est d'environ cent lieues. Il est couvert d'îles, dont la principale a été, dit-on, la résidence de Manco-Capac. Le Rio de la Plata se jette dans l'Atlantique par une large embouchure, et comme le Zaïre, il conserve à une grande distance du rivage la douceur de ses eaux. Les mines sont la principale richesse du pays. Leur produit annuel s'élève à plus de vingt millions, dont le cinquième appartenait au domaine royal.

Un pâtre indien découvrit sous un buisson, dans le gouvernement de Charcas, sur la rive du Potosi, une

masse d'argent natif. Les mines furent ouvertes en 1545 : quinze mille Indiens y furent simultanément employés, ils périssaient par centaines dans ces gouffres insalubres. On n'a employé depuis que deux mille travailleurs.

Depuis 1545 jusqu'en 1803, ces mines ont fourni un milliard quatre-vingt-quinze millions trois cent mille piastres fortes en argent. L'or n'est pas compris dans cette évaluation, et la contrebande a versé dans le commerce une quantité de produits qu'il est impossible de préciser.

Buenos-Ayres fournit aussi beaucoup de grains, de fruits, de viandes salées, de crin et de cuirs en poil; le Paraguay, des bois pour la marqueterie, du tabac, du sucre, du miel, du riz, du coton, des gommes précieuses, et l'herbe connue dans le monde commerçant sous le nom d'herbe du Paraguay; la province de Cordoue, des métaux pré-

cieux, des grains, des laines, des cuirs, des mules et des lamas ou chameaux péruviens. Mendoza joint aux mêmes produits de bons vins que l'habitant convertit en eau-de-vie.

Le Tucuman, non moins fertile, s'est créé une branche industrielle fort importante; ses fabriques de savon suffisent à la consommation du Pérou.

Buenos-Ayres qui ne comptait que quatre provinces, s'est aggrandie de cinq autres depuis son émancipation. Elle a réuni à son ancien territoire Tucuman, Mendoza, Corientes, Entre-Rios et la Bande orientale. Son armée de terre s'élève à trente mille hommes. La population de la capitale est de soixante mille âmes.

Le Chili, sous le titre de royaume, était gouverné par un capitaine-général. Sa longueur du nord au sud est de 430 lieues; sa largeur de l'est à l'ouest n'excède pas 130. Il est borné au nord par le Pérou et le territoire

de la Plata, à l'est par les Andes, au sud par les Terres Magellaniques, et à l'ouest par la mer du sud. Le Chili espagnol qu'il faut distinguer du pays des Araucaniens, se divise en plusieurs provinces, dont la plus septentrionale est limitrophe du Pérou et prend le nom de Copiapo, qui est aussi celui de la capitale, située à douze lieues de la mer, et dont la population ne comprend que quatre cents familles. Ses principaux produits consistent en mines d'or, de cuivre et de soufre, en sel fossile et en lapis lazuli.

La province de Coquimbo, longue de 45 lieues sur 40 de large, est très riche en minéraux; la vigne, l'olivier, et tous les arbres fruitiers de l'Europe s'y sont heureusement acclimatés. Le nom de la province est aussi celui d'un volcan situé dans la partie occidentale, et de la capitale, bâtie à un quart de lieue de la mer; elle est

habitée par cinq cents familles espagnoles ou créoles, et par un petit nombre d'Indiens.

Le territoire de Quillota n'a que 25 lieues de long sur 21 de large. La température en est fort douce, les productions très variées, la population d'environ 14,000 âmes est très active et très industrieuse; elle fournit au commerce des cordes, des câbles et du fil. Valparaiso qui n'était qu'un simple village, doit à son heureuse situation et à son port d'être devenu la capitale de cette province.

Avec une étendue à peu près égale, la province d'Acongagua n'a qu'une population de 10,000 âmes; son territoire très arrosé est très fertile. Elle possède les riches mines d'Uspallata. La grande route de communication entre le Chili et Buenos-Ayres n'est praticable que depuis novembre jusqu'en mai. Pendant le reste de l'année, les courriers qui vont chercher

les dépêches d'Europe à Buenos-Ayres trouvent à des distances déterminées des auberges (posadas) approvisionnées par le gouvernement, de farines, biscuit, et bœuf salé. San-Felipe, capitale de cette province, a donné son nom à un volcan dont elle est peu éloignée.

Melipilla a 45 lieues de l'est à l'ouest; son étendue du nord au sud le long de l'Océan est beaucoup moindre. La rivière de Maypo a donné son nom à une célèbre bataille dans la guerre de l'indépendance, San-José de Logrogno est sa capitale.

Sant-Yago et le Chili comptent encore huit autres provinces dont la plus étendue est le Colchagua; qui a 45 lieues de long, et la plus petite, Itata, qui n'en a que 20. Les 224 mines d'or de Sant-Yago, et les mines d'argent sont dans les Andes, et à une telle hauteur, qu'elles ne peuvent être exploitées que pendant l'été. La

mine d'or le plus pur est celle de Lampa. Toutes les rivières roulent des paillette d'or. Sant-Yago, capitale, à douze lieues de Valparaiso, compte 40,000 habitants. Ils doivent l'aisance dont ils jouissent à l'exploitation des mines, à la fertilité de leur sol et à l'activité de leur commerce.

Le Rancagua, non moins fertile, n'a sur une étendue de 40 lieues de l'est à l'ouest et de 13 du sud au nord qu'une population de 12,000 âmes. Sa capitale porte le nom du pays et celui de Santa Cruz. Ses mines sont riches en or et en cristal de roche. Une nouvelle mine d'or a été récemment découverte à huit lieues de la capitale.

San Fernando est la capitale du Colchagua qui s'étend à 45 lieues de l'est à l'ouest et à 14 le long de la côte. Le climat est tempéré, le sol fertile, les mines d'or abondantes. Les Indigènes ne se sont soumis aux Espagnols qu'après une longue résistance, et à

des conditions qui n'ont pas été toujours exactement observées. Ils sont ennemis des Araucaniens auxquels les Espagnols les ont souvent opposés avec succès. San Fernando, bâti en 1742, contient 1500 familles. Les Jésuites y ont fait construire une église magnifique.

La province de Maule, qui réunit à une culture féconde et variée l'exploitation de métaux précieux, a 44 lieues de long sur 40 de large. Les indigènes habitent dans des villages sous le gouvernement de leurs caciques. On trouve dans les environs de Saint-Augustin, sa capitale, une grande quantité d'améthystes.

Le petit district d'Itata n'a que 20 lieues de long sur 11 de large. Coulema, sa capitale, n'est qu'un gros bourg fondé en 1743. Ses vins passent pour les meilleurs du Chili; ils sont connus dans le commerce sous le nom de vins de la Conception.

Le territoire du Chilan, très fertile en fruits et en grains, a 25 lieues de long sur 12 de large. Ses plaines sont couvertes de moutons mérinos; Saint-Barthelemy, sa capitale, fut détruite par les Araucaniens; la nouvelle ville est très bien bâtie et très peuplée.

L'abondance et la supériorité des produits métalliques et agricoles du Puchacay rendent cette province l'une des plus importantes du Chili. Son étendue n'est que de 12 lieues du nord au sud et de 23 de l'est à l'ouest. La Conception est sa ville principale; elle compte 13,000 habitants. La mer forme à l'ouest une baie où se trouve le port de Talcaguana.

Le Huilquilému est séparé du Chili par la rivière Biobio. Les Espagnols, pour s'assurer de la soumission de ses belliqueux habitants, ont hérissé sa frontière de dix forteresses. Le territoire en est très fertile. Ses vins muscats sont justement estimés. Les tor-

rents qui descendent des Andes roulent beaucoup de paillettes d'or, dont les habitants font un commerce très actif.

On remarque dans Saint-Louis-de-Gonzague, sa capitale, des eouvents vastes, magnifiques et richement dotés. Le collége appartient aux jésuites.

L'archipel de Chiloé se compose de 47 îles, dont 15 sont désertes. Ces insulaires passent pour les meilleurs marins de l'Amérique australe. Situé plus au sud, l'arehipel de Chonos est presque entièrement inhabité. Les Chilotes y font engraisser leurs troupeaux dans de vastes pâturages qui sont une propriété commune. Les deux îles de Juan Fernandez dépendent du Chili, dont elles sont séparées par une distance de cent-dix-lieues de mer.

Lors de la première invasion des Espagnols, les Chiliens réunis en bourgades connaissaient déjà l'agri-

culture et plusieurs arts mécaniques; ils adoraient un être suprême, et les génies qu'ils honoraient comme des agents immédiats. Comme tous les peuples agricoles, ils sont braves, hospitaliers, peu instruits, mais disposés à recevoir les bienfaits d'une civilisation éclairée.

Cent-vingt rivières, de vastes lacs, entretiennent la fertilité du sol et offrent partout aux relations commerciales de faciles communications. Le Chili doit le développement de ses avantages à son dernier gouverneur, D. Ambrosio o Higgins, qui en fut nommé capitaine-général en 1787. Sa population excède huit-cent mille âmes.

Le Pérou est borné au nord par la Nouvelle Grenade, à l'est par le pays des Amazones, au sud par les provinces de Buenos-Ayres et du Chili. Son étendue du nord au sud est de six-cent-quatre-vingt-dix milles géo-

graphiques, et de mille trente-huit le long des côtes. Sa largeur n'excède 80 mille que vers las Pampas-del-Sacramento. Sa surface est d'environ trente-trois mille lieues carrées. M. de Humbolt ne l'évalue qu'à 30,000. Sa population de 1,300,000 âmes, dont 130,000 blancs, 240,000 Indiens métis; le reste se compose d'Indiens de race pure, et d'un petit nombre de Nègres.

Il se divisait en sept intendances : Truxillo, Tarma, Lima, Guancavelica, Guamanga, Cuzco, Arequipa, et comprend en outre le pays appelé Pampas-del-Sacramento et Colonna du pays des Missions. Les revenus du fisc royal s'élevaient à 26 millions. Son commerce, long-temps entravé par les fausses maximes du gouvernement espagnol, n'a pris de développement qu'en 1778, époque de l'ouverture de ses ports à toutes les nations.

Il exporte de l'or, de l'argent, des laines, des lamas, des parfums et des plantes médicinales. Il reçoit de la Plata chaque année 25 à 30,000 mulets pour l'exploitation des mines. On évalue à deux millions huit-cent mille piastres ses exportations pour l'Asie, et il recevait aussi des Philippines, pour deux cent soixante-dix mille piastres, en mousselines et thés.

L'hôtel des monnaies de Lima a frappé dans l'espace de huit années 3,450 marcs d'or et 570,000 marcs d'argent. Le nombre des mines d'or s'élève à 70, celui des mines d'argent à 680; de mercure à 4, de cuivre *idem;* de plomb à 12. Ces métaux sont presque son unique richesse. Son sol, exposé à une température irrégulière, est peu fertile; mais, malgré cet inconvénient, ses produits agricoles s'élèvent à une valeur considérable. La population, si horriblement mutilée par les premiers conquérants, n'a

pu, après trois siècles, réparer ses pertes.

Le pays de las Pampas del Sacramento et des Missions était tout-à-fait indépendant. La population de la Nouvelle-Espagne est de 7,200,000 âmes ; Guatimala, 1,200,000 ; Cuba, 625,000 ; Porto-Rico, 200,000 ; Nouvelle-Grenade, 1,950,000 ; Caracas et Guyane espagnole, 920,000 ; Pérou, 1,300,000 ; Chili, 310,000 ; Buenos-Ayres et La Plata, 1,200,000. Total général, 15,545,000.

L'espace occupé par cette population est ainsi subdivisé. La Nouvelle-Espagne, 118,747 lieues carrées ; Guatimala, 26,200 ; Cuba et Porto-Rico, 6,921 ; Floride, 8,555 ; Nouvelle-Grenade, 64,520 ; Caracas, 48,000 ; Pérou, 33,390 ; Chili, 22,574 ; Buenos-Ayres et La Plata, 143,114. Total, 472,022.

Produit annuel des mines. — Nouvelle-Espagne, 120,739,200 francs ;

Nouvelle-Grenade, 12,168,000 ; Pérou et Chili, 41,520,000 ; Buenos-Ayres, 21,168,000 ; par le commerce interlope, 25,000,000.

Total, 220,595,200 fr.

Les îles Mariannes ont à peine fixé l'attention de la métropole ; elle ne s'est occupée que de Guan, la plus importante de toutes. L'archipel des Philippines se compose d'une vingtaine d'îles. Luçon est le siège de l'administration centrale espagnole ; Mendanao, qui a 300 lieues de tour ; Samar, qui n'en a que 130, ne dépendent point de l'Espagne. Paraoga, Manille, capitale de l'île de Luçon, est une des plus opulentes cités de l'Inde ; ces îles sont presque toutes d'une grande fertilité.

La population de l'immense péninsule de l'Amérique du sud et des pays qui la séparent des frontières de la péninsule septentrionale n'est pas proportionnée à l'étendue, à la fécondité

du territoire. Appelée à jouir des bienfaits de la civilisation, et affranchie sans doute pour jamais de la domination espagnole, qui depuis trois siècles paralysait tous ses efforts vers un meilleur avenir, l'Amérique du sud, avec un sol plus riche, plus varié, un littoral non moins étendu et des ports aussi nombreux, peut s'élever rapidement à ce haut degré de puissance et de prospérité auquel l'Amérique septentrionale est parvenue, après une guerre moins longue, moins pénible, pour recouvrer son indépendance.

Avant de tracer le tableau historique des évènements dont cette partie du Nouveau-Monde a été le théâtre depuis la première invasion des aventuriers européens, j'ai cru devoir esquisser dans un cadre resserré, mais fidèle, le tableau de son étendue, de sa population, de ses produits. Quatorze ans de guerre ont habitué ses libérateurs aux chances, aux fatigues des

combats. Ses populations ont subi dans cet intervalle de temps toutes les épreuves, et la plus terrible de toutes, les dissensions civiles. Leurs opérations militaires n'ont pas été simultanées comme celles de l'insurrection de l'autre péninsule ; elles n'ont pas été dirigées sur un même plan, ni appuyées par de puissants auxiliaires; mais l'ennemi qu'elles avaient à combattre n'était pas aussi redoutable. La lutte est devenue trop inégale. Le gouvernement espagnol ne peut réparer ses pertes ; et le congrès de Panama peut consolider, par de sages et inébranlables institutions, les heureux résultats des efforts et du courage des guerriers de la péninsule du sud de l'Amérique.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Administration d'Ovando à Hispaniola. — Premières incursions dans le sud. — Ponce de Leon, —Jean de Solis.—Diego de Nicuessa.—Ojeda.— François Pizarre. — Almagro. — Velasquez. — Balboa. — Résultats de l'expédition de ce navigateur. — Découverte de la mer du sud. — Injustement disgracié, proscrit, il meurt sur un échafaud.

(1508 à 1517.)

Les Portugais avaient précédé les autres peuples de l'Europe dans la carrière des découvertes; ils avaient un plan de navigation bien conçu et qui plus tard les eût conduit peut-être

aux mêmes résultats que les Espa-gnols. Ils s'étaient d'abord avancés le long de la côte occidentale d'Afrique; leur but était de s'ouvrir une nou-velle route aux Indes orientales, et ils avaient obtenu une apparence de succès.

La passion du prosélytisme religieu et la soif de l'or animaient égalemen les navigateurs des deux nations. Le pays qu'ils découvrirent furent plu envahis que conquis. Ils ont m servi la religion qu'ils ne l'ont out gée; les anciennes peuplades ont di paru sous le glaive de ces étrangers qu'ils avaient accueillis comme ami leurs chefs traînés au supplice, le habitations réduites en cendre; d générations entières dévorées par fer et le feu, tels sont les premi événements de cette époque d'hor reur et de désastre que leurs vain queurs, ou plutôt leurs assassins, a pelaient leur régénération.

Le souvenir de tant de crimes et de malheurs est venu jusqu'à nous; trois siècles ont passé sur les cendres des victimes et des bourreaux; n'attribuons point l'établissement de la religion dans ces belles contrées à des moyens atroces qu'elle condamne. Pour assouvir l'avarice de leurs prétendus conquérants, les indigènes leur ont prodigué l'or qu'ils arrachaient aux entrailles de la terre, où tant de générations ont été ensevelies vivantes. Gorgée de richesses, l'Espagne s'est endormie dans une orgueilleuse oisiveté; elle les a prodiguées à son tour aux autres nations dont elle s'était rendue tributaire pour tous ses besoins.

Les peuples de l'Amérique du sud ont rompu tous les liens qui les enchaînaient à une métropole ingrate et cruelle; ils ont brisé le joug de fer et d'opprobre qui pesait sur eux depuis trois siècles : et après une lutte san-

glante de dix-sept années, il ne reste à l'Espagne que le souvenir de sa grandeur passée et l'humiliante conviction de son impuissance pour réduire sous sa domination ces peuples à qui de nombreuses victoires ont révélé leur force et rendu le sentiment de leur dignité. La liberté a été l'inappréciable récompense de leurs généreux efforts.

Les évènements qui ont accompagné et suivi la découverte des contrées de l'Amérique du sud, offrent des tableaux absolument différents de ceux de l'Amérique du nord. Il n'y a nulle identité dans le but et dans les moyens d'exécution des navigateurs; les évènements appartiennent à des causes comme à des époques différentes.

L'île d'Hispaniola (1), première colonie fondée par Christophe Co-

(1) Haïti, et depuis appelée Saint-Domingue, et qui a repris son premier nom depuis son émancipation.

lomb, sembla d'abord avoir satisfait tous les vœux du gouvernement espagnol. L'exploitation des mines s'opérait avec lenteur, et on les considérait comme très riches. Les indigènes, habitués à une vie douce et paisible, restaient indifférents aux caresses et aux récompenses qu'on leur promettait pour les arracher au repos.

Quelques spéculateurs espagnols, manquant de bras pour l'exploitation des mines et la culture des terres, abandonnèrent l'île. La plupart des travailleurs qui étaient arrivés avec Ovando, furent attaqués de maladies particulières au climat ; plus de mille périrent dans un court intervalle. La moitié des produits réservée au fisc royal, ne présentait plus aux intéressés à l'exploitation que d'insuffisants bénéfices ; il ne se présenta plus de spéculateurs pour continuer les travaux.

Ovando prit sur lui de modérer la

rigueur des ordonnances royales, et réduisit successivement la part du fisc au tiers et au cinquième, et parvint à faire approuver ces réductions par l'avare Ferdinand. Les Indiens, placés dans l'alternative de s'engloutir vivants dans les travaux des mines, ou de s'exposer à des dangers plus glorieux et plus incertains en opposant à leurs oppresseurs une juste résistance, tentèrent quelques efforts pour recouvrer leur liberté.

Les Espagnols les traitèrent en rebelles et prirent les armes pour les réduire.

Des malheureux sans armes, sans vêtements, ne pouvaient espérer de vaincre des troupes régulières et aguerries; ils furent vaincus et traités comme des esclaves révoltés contre leur maître.

Les caciques tombés au pouvoir des Espagnols étaient condamnés aux plus cruels, aux plus infâmes supplices,

et leurs sujets, sans distinction de rang, étaient réduits à la plus humiliante servitude.

La guerre avec le cacique de Higuey, province orientale de l'île, avait été terminée par un traité; ce cacique s'était rendu redoutable par ses talents et son courage; les Espagnols, sans égard pour la foi jurée, firent pendre ce malheureux prince.

Anacoana, qui régnait sur la province située à l'autre extrémité de l'île, où s'étend la plaine de Leogana, avait constamment comblé les Espagnols de bienveillance; elle gouvernait ses sujets avec une extrême douceur, et n'épargnait ni soins, ni sacrifices pour les maintenir dans l'état de paix dont ils jouissaient. Ni son penchant sincère pour les Espagnols, ni son éloignement pour toute espèce d'hostilités, ne purent la garantir de leur fureur.

Quelques partisans de Roldan, éta-

blis dans son pays, et dont elle avait réprimé les coupables excès, l'accusèrent d'avoir formé le dessein de secouer le joug et d'exterminer les Espagnols. L'accusation était évidemment absurde, Ovando n'ajoutait sans doute aucune confiance à une délation aussi suspecte; mais sans prendre la moindre information, il n'en marcha pas moins vers Xaragara, avec trois cents fantassins et soixante-dix cavaliers.

Il n'avait, disait-il, d'autre dessein que de rendre une visite solennelle à la généreuse Anacoana, et de régler avec elle, à l'amiable, l'impôt exigé par le roi d'Espagne. Anacoana le reçut au milieu des fêtes, l'admit dans sa maison; à son exemple tous ses sujets s'empressèrent de faire aux Espagnols le plus brillant accueil.

Ovando, sous prétexte de donner aux Indiens le spectacle d'un tournois européen, fit ranger sa troupe en

bataille devant la maison où se trouvait Anacoana avec les principaux chefs de la province ; l'infanterie s'empara de toutes les avenues qui conduisaient à cette bourgade, tandis que la cavalerie investissait la maison.

Les Indiens observaient toutes ces évolutions avec une tranquille curiosité, mais à un signal donné, les Espagnols se précipitent l'épée à la main sur la foule ; Anacoana est chargée de fers, les chefs qui l'accompagnaient périssent sous les débris de la maison incendiée.

Transportée à Santo-Domingo, Anacoana est traduite au tribunal espagnol, condamnée au gibet, et exécutée ; on n'avait produit contre elle d'autres témoins que les traîtres qui l'avaient dénoncée. La terreur produisit la soumission. Tous les Indiens tremblèrent devant les bourreaux de leurs caciques. Mais il y a loin d'une soumission arrachée par l'appareil des

supplices, à cette obéissance spontanée, à cette fidélité sincère, inaltérable qu'inspire la sagesse et la modération d'un gouvernement équitable.

Cet Ovando, si cruel, si injuste à l'égard des infortunés américains, se montrait plus que modéré à l'égard des Espagnols ; il chercha même à offrir aux spéculateurs des produits moins séduisants, mais plus sûrs, et dont l'exploitation suivie devait les attacher à ce sol qu'ils bouleversaient par des fouilles toujours ensanglantées, toujours pénibles et dispendieuses, et souvent inutiles.

Quelques cannes à sucre avaient été importées des Canaries pour des expériences ; elles réussirent complètement sur une terre vierge et féconde, et devinrent bientôt une nouvelle et riche branche d'industrie.

De vastes plantations se formèrent, des moulins à sucre furent construits; leur mécanisme, d'ailleurs peu com-

pliqué, étonnait les planteurs espagnols, qui donnèrent à ces utiles machines le nom d'*ingeniosè*. Le succès passa les espérances d'Ovando, et cette culture fut depuis, pour la colonie, l'objet d'un commerce considérable.

Ovando, pour consolider son ouvrage, voulut assurer la prospérité d'Hispaniola par de sages institutions. Il établit le tribunal si connu sous le titre de *Casa de Contractacion*, ou Bureau de Commerce, qu'il chargea de l'administration civile et commerciale de l'Amérique.

Mais il commit la même faute que les Anglais, qui l'ont imité depuis ; il fixa le siège de cette haute juridiction, non dans les colonies même, mais dans la métropole. La Casa de Contractacion s'assemblait à Séville, et dirigeait également les affaires ecclésiastiques. Ainsi, dès eette époque le gouvernement espagnol, qui ne se

croyait légitime propriétaire des pays découverts par ses navigateurs qu'en vertu d'une donation du Saint-Siège, repoussait l'influence de cette autorité comme étrangère; et Ferdinand le catholique réserva exclusivement à la couronne d'Espagne le patronage pour les bénéfices d'Amérique.

Il ordonna qu'aucune bulle du pape n'y serait promulguée qu'après avoir été préalablement examinée et approuvée par son conseil. Il défendit également, à qui que ce fût, de s'établir en Amérique, ou d'y porter des marchandises, sans y être autorisé par une permission spéciale de son conseil. Ce prince, dont tant d'historiens ont vanté la politique et la prévoyance, sacrifiait à une puérile défiance le seul moyen de faire prospérer ses colonies.

Il était d'autant plus urgent d'encourager de nouveaux établissements, que la population d'Hispaniola dimi-

nuait chaque jour avec une effrayante rapidité. Les indigènes, d'une complexion plus faible que les européens, ne pouvaient supporter les travaux dont ils étaient accablés, et la population, qui, avant l'invasion des espagnols, s'élevait à un million, était réduite à soixante mille.

Le moyen qu'imagina Ovando, et qu'adopta Ferdinand, était également contraire à la raison, à la justice, à l'humanité; c'était de transporter à Hispaniola la population des îles Lucayes. On persuada à ces crédules Indiens qu'on voulait les mener dans une contrée délicieuse, et qu'habitaient leurs défunts ancêtres, qui les invitaient à venir partager leur bonheur.

Ce conte absurde passa pour une merveilleuse réalité; ils s'embarquèrent avec empressement au nombre de quarante mille, et ne trouvèrent dans cette terre promise que l'esclavage, la

douleur et la mort. Hispaniola n'offrait plus à l'avidité espagnole que d'insignifiants produits. Il fallut chercher de nouvelles terres, et l'esprit des découvertes se ranima avec une ardeur nouvelle.

Ponce de Léon qui, sous Ovando, gouvernait la partie orientale de l'île, partit pour Saint-Juan de Porto-Ricco, que Colomb avait découvert à son second voyage; il y trouva un sol fertile; et quelques indices lui permirent d'espérer y découvrir des mines d'or. Ovando l'autorisa à y former un établissement, et bientôt les indigènes, réduits au plus abject, au plus pénible esclavage, subirent le sort de ceux d'Hispaniola; toute la population périt de fatigues et de souffrances

Jean de Solis faisait en même temps une autre incursion sur le continent, et découvrit une vaste province, connue depuis sous le nom du *Yucatan*.

Cette découverte conduisit à une autre plus importante.

Ovando avait chargé Sébastien de Ocampo de tourner l'île de Cuba; il reconnut que ce pays, regardé par Colomb comme une partie du continent, était une grande île. Cette expédition fut le dernier évènement remarquable du gouvernement d'Ovando, qui fut remplacé par Diego Colomb, fils du célèbre navigateur.

J'ai rappelé dans l'introduction du Résumé de l'Amérique Septentrionale, le traité convenu entre Isabelle, Ferdinand et Christophe Colomb; celui-ci devait être vice-roi des pays qu'il allait découvrir, et qu'il découvrit en effet. Hispaniola était la première colonie qu'il avait fondée, ses enfants devaient lui succéder dans toutes ses prérogatives, et depuis deux ans Diego, son fils, sollicitait vainement cette riche succession.

Il osa traduire Ferdinand devant

le conseil de Castille, et le conseil n'hésita point à condamner le roi à exécuter le traité. Ce jugement fût resté sans effet si Diego Colomb, n'eût obtenu de puissants appuis par son mariage avec dona Maria, fille de don Ferdinand de Tolède, grand commandeur de Léon, et frère du duc d'Albe.

Dans les monarchies, comme celle d'Espagne sur-tout, le bon droit n'est pas même une recommandation, la faveur seule conduit aux grands emplois; la famille puissante à laquelle Diego s'était allié, réunit ses efforts, et Ovando fut rappellé; Diego lui succéda, mais avec le seul titre de gouverneur; il partit avec une suite nombreuse. Des personnes illustres suivirent son sort, et plusieurs familles de la colonie s'honorèrent dans la suite de les compter au nombre de leurs ancêtres.

Diego, après son débarquement,

ne se montra ni plus humain, ni plus juste que ses prédécesseurs, et partagea entre ses parents et ceux qui l'avaient suivi, les Indiens qui n'avaient point encore de maîtres. Le roi l'avait chargé de faire un établissement à Cubagna, petite île découverte par Christophe Colomb, à son troisième voyage. Le territoire en était peu fertile, mais les Espagnols se livrèrent à un autre genre d'exploitation. Les malheureux habitants des îles Lucayes furent encore employés à la pêche des perles, et cette nouvelle calamité porta le dernier coup à leur race, que cette opération insalubre et pénible acheva de détruire.

Dias de Solis et Pinson s'embarquèrent à peu près à la même époque (1509), pour un second voyage; ils se dirigèrent vers le sud, et prirent possession des terres qu'ils découvrirent, sans cependant s'y fixer, quoique le sol leur parût très fertile; mais les

Espagnols n'appréciaient que l'or et les perles; ils n'entendaient rien en agriculture ni en commerce, et quoiqu'il se fût écoulé plus de dix ans depuis que Christophe Colomb avait découvert l'Amérique, ils n'y avaient encore formé aucun établissement important.

Ce projet de grands établissements, si long-temps négligé, fut enfin tenté, non par le gouvernement, mais par des associations particulières. Don Alonzo d'Ojeda en avait eu la première idée. Il avait fait deux voyages pour tenter des découvertes. Il jouissait d'une grande réputation de courage et d'habileté; de riches capitalistes s'associèrent à son entreprise.

Diego de Nicuessa, riche propriétaire d'Hispaniola, préparait en même temps une expédition dans le même but. Ferdinand ne voulut point leur fournir la moindre somme à l'un ni à l'autre, mais il leur prodigua les titres

et les patentes; il créa deux nouveaux gouvernements, dont l'un s'étendait depuis le cap de Vela jusqu'au golfe de Darien; l'autre, depuis ce golfe jusqu'au cap Gracias-à-Dios.

Il conféra le premier à Ojeda, le second à Nicuessa. La découverte du Nouveau-Monde et l'invention de l'imprimerie appartiennent à la même époque; mais malheureusement pour les peuples du Nouveau-Monde, la nation européenne qui parut la première en Amérique, fut étrangère à cette révolution morale qui ouvrait aux autres états l'ère de la civilisation. Tandis que le nord et le centre de l'Europe marchaient à grands pas vers un meilleur ordre de choses, la nation espagnole restait stationnaire dans la routine de l'ignorance et des préjugés.

On ne doit pas s'étonner que les colonies américaines du sud aient été les premières asservies sous le joug de la

plus abjecte, de la plus atroce servitude, et les dernières à désirer, à obtenir les bienfaits de la liberté. Tandis que la France et quelques nations du nord s'apprêtaient à s'affranchir de la suzeraineté temporelle de Rome, l'Espagne, oubliant que Ferdinand lui-même avait ordonné qu'aucune bulle ne serait publiée dans ses nouveaux états d'outre-mer sans avoir été examinée dans son conseil, voyait ce même prince convoquer une assemblée de jurisconsultes et de théologiens pour déterminer la manière dont Ojeda et Nicuessa prendraient possession des nouveaux pays qu'ils allaient découvrir et soumettre à sa domination.

La décision de ce conseil n'est pas moins remarquable que le motif de sa convocation. On s'aperçoit aisément que les théologiens eurent la plus grande part à cette décision.

Ojeda et Nicuessa, chefs des deux

expéditions, devaient, en débarquant sur le continent américain, annoncer aux peuples indigènes les principaux articles du christianisme, insister surtout sur la suprématie du pape sur tous les royaumes de la terre, les instruire de la concession que le Saint-Pontife (1) avait faite de leur pays au roi d'Espagne, les sommer d'embrasser cette religion qu'on leur annonçait, et se soumettre au souverain dont on leur notifiait l'autorité.

S'ils refusaient d'obéir à cette double sommation, dont il était impossible qu'ils comprissent même les termes, Odeja et Nicuessa étaient autorisés à les attaquer avec le fer et le feu, à les réduire en esclavage, eux, leurs femmes et leurs enfants, à les contraindre par force de reconnaître la juridiction de l'église et l'autorité du roi d'Espagne, s'ils ne

(1) Ce saint pontife était Alexandre VI.

consentaient pas à la reconnaître de plein gré (1).

Odeja et Nicuessa rencontrèrent dans leur expédition plus d'obstacles qu'ils ne s'y étaient attendus ; ils ne firent aucune découverte importante et ne formèrent aucun établissement durable. Les habitants des pays où ils abordèrent n'avaient pas la crédule docilité de ceux des îles ; ils étaient féroces et guerriers, et leurs flèches trempées dans le poison frappaient d'une mort soudaine celui qui en était atteint. Odeja perdit dans une seule attaque soixante-dix de ses compagnons.

Vainement les Espagnols firent succéder les caresses aux menaces, les indigènes refusèrent toute espèce d'alliance et de relation avec des étrangers qu'ils considéraient, avec

(1) V. cet acte aux Pièces Justificatives, à la fin du volume.

raison, comme les ennemis de leurs dieux et de leur indépendance.

Le courage opiniâtre des navigateurs espagnols semblait grandir avec les obstacles. Tout était conjuré contre eux; ils n'échappaient à aucune calamité. Ils perdirent leurs vaisseaux sur une côte inconnue; les maladies, la pénurie des subsistances, leurs divisions particulières, les attaques continuelles des indigènes les accablèrent d'une série de malheurs dont le récit frappe à la fois d'horreur et de pitié. Deux renforts considérables leur avaient été envoyés d'Hispaniola. Ceux qui s'étaient associés à leurs dangers périrent de misère; un petit nombre des compagnons d'Odeja et de Nicuessa survécut à tant de calamités, et forma une bien faible colonie à Santa-Marta et Antigua, sur le golfe Darien, et sous la direction de Vasco Nugnez de Balboa, qui se distingua depuis par des expéditions hardies et plus heureuses.

Francisco Pizarre fut aussi du petit nombre des compagnons d'Odeja qui survécurent à cette désastreuse entreprise. Fernand Cortès devait aussi en faire partie, mais au moment de s'embarquer, une maladie l'avait retenu à Hispaniola. Tant de pertes accumulées n'éteignaient pas, dans les Espagnols la passion des entreprises hasardeuses.

Diego Colomb résolut de se rendre maître de l'île de Cuba, et d'y fonder une colonie. L'attrait de la nouveauté, le désir, et sur-tout le besoin de réparer la perte d'une partie de leur fortune, déterminèrent plusieurs colons d'Hispaniola à faire partie de cette expédition dont Diego Colomb confia le commandement à Diego Velasquez, qui avait suivi son père dans son second voyage.

Retiré à Hispaniola, où il possédait une fortune considérable, D. Velasquez y jouissait d'une réputation fort

honorable. Trois cents hommes sous ses ordres tentèrent la conquête de Cuba, île très peuplée, la plus grande des Antilles, et longue de deux cent dix lieues. Mais les peuples qui l'habitaient étaient plus belliqueux que ceux d'Hispaniola.

Ils n'avaient fait aucun préparatif de défense; ils furent surpris, et les Espagnols n'éprouvèrent de résistance que de la part de Hatney, cacique, qui s'était évadé d'Hispaniola et était venu s'établir à l'extrémité orientale de Cuba. Il s'opposa à leur premier débarquement, et tâcha de les refouler vers leurs vaisseaux; mais sa troupe fut bientôt rompue et dispersée, et lui-même fut fait prisonnier.

Velasquez le condamna à être brûlé. Il était attaché au fatal poteau, un franciscain s'efforçait de le convertir, et lui promettait un bonheur éternel dans le ciel s'il voulait embrasser la religion chrétienne : « Y a-t-il des Espagnols,

« lui demanda Hatney, dans le sé-
« jour des bienheureux dont tu me
« parles? — Oui, répondit le moine,
« mais seulement ceux qui ont été
« justes et bons.—Le meilleur d'entre
« eux, répliqua le cacique avec l'ac-
« cent de l'indignation la plus pro-
« noncée, ne peut avoir ni justice,
« ni bonté; je ne veux pas aller dans
« un lieu où je rencontrerai un seul
« homme de cette race maudite. »

Velasquez ne trouva plus d'obstacle à ses desseins, et sans perdre un seul homme, il assura à la couronne d'Espagne la conquête de cette île vaste et féconde, qu'elle possède encore, mais qui est près de lui échapper.

Enhardi par ce succès inespéré, Ponce de Léon équipa à ses frais trois vaisseaux pour une nouvelle expédition; il voyagea vers les îles Lucayes, et après avoir touché à quelques-unes de ces îles et à Bahama, il se

dirigea au sud-est, et découvrit la Floride (1). Après d'inutiles tentatives pour y aborder, et trop faible pour résister aux efforts que lui opposaient les indigènes, il revint à Porto-Rico par le canal appelé depuis golfe de la Floride.

Depuis la découverte du Nouveau-Monde, les Espagnols ne rêvaient que trésors et merveilles, et Velasquez avait, comme tant d'autres, ajouté une foi entière à l'existence d'une prétendue fontaine située dans l'île de Bimini, et dont les eaux avaient la propriété de rendre à ceux qui s'y baignaient la force et la fraîcheur de la jeunesse; la découverte de cette fontaine avait été l'objet spécial de l'expédition de Velasquez.

Nommé gouverneur de la petite colonie de Santa-Maria sur le Darien,

(1) Ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour de Pâques fleuri.

Balboa ambitionnait d'être confirmé dans cette charge par une commission royale; il sentit qu'une action d'éclat pouvait seule le recommander auprès des ministres de Ferdinand, de qui il n'était point connu. Il fit des incursions dans les pays voisins, soumit plusieurs caciques, et ramassa beaucoup d'or. Ce métal était plus abondant sur le continent que dans les îles.

Les Espagnols se le disputaient avec tant d'acharnement, que souvent ils furent prêts d'en venir aux mains. Un jeune cacique, aussi surpris qu'indigné de leurs querelles, renversa l'or qui était dans une balance, et s'adressant aux Espagnols : « Pourquoi, « leur dit-il, vous quereller pour si « peu de chose; si c'est l'amour de « l'or qui vous fait abandonner votre « patrie pour venir troubler la paix « des peuples si éloignés de vous; je « vous conduirai dans un pays où ce

« métal, objet de votre admiration et de
« tous vos désirs, est si commun, que
« les plus vils instruments sont faits
« de cette matière. »

Balboa et ses compagnons s'empressent de demander où se trouvait cette heureuse contrée; le cacique leur apprend qu'à six soleils (1) de distance vers le sud, ils trouveraient un autre Océan près duquel était cette contrée; mais que pour se rendre maître de ce puissant royaume, il leur fallait des forces considérables.

Le pays indiqué par le jeune cacique était le Pérou. Balboa brûlait d'impatience d'exécuter un projet qui flattait autant son ambition que son avarice; il se hâta de se concilier les caciques, ses voisins. Il envoya un des siens à Hispaniola avec beaucoup d'or; ses présents distribués à propos, lui valurent la protection du gouver-

(1) Six journées de marche.

nement, beaucoup de volontaires dévoués et des renforts considérables, tout lui vint à souhait.

Rien ne paraissait plus s'opposer à sa brillante entreprise ; il partit le 1er septembre 1513, époque où les pluies périodiques commençaient à diminuer. Mais à peine eut-il pénétré dans l'intérieur du pays, que les caciques s'enfuirent avec leurs sujets dans les montagnes, emportant ou détruisant tout ce qui aurait pu servir à la subsistance des Espagnols ; d'autres s'opposèrent à main armée à la marche de Balboa.

La nature du terrein multipliait encore les obstacles. Il fallait marcher à travers des rivières, des marais, des bois. Balboa, toujours au poste du danger, encourageait ses compagnons par son exemple. Il avait déjà pénétré bien avant dans les montagnes, et franchi un défilé dont un valeureux cacique lui disputait le passage.

Les guides assuraient qu'il n'y avait plus que pour six jours de marche pour traverser l'isthme; Balboa et ses compagnons redoublent d'efforts et de courage. Enfin après une marche pénible et des obstacles sans cesse renaissants, ils touchèrent, après un mois de travaux et de dangers, au terme de leur course.

Les Indiens assurent que du sommet de la montagne voisine, les Espagnols pourront découvrir l'Océan qu'ils cherchaient; ce dernier obstacle est bientôt franchi. Balboa fait faire halte à sa troupe, et s'avance seul au sommet; il voit la mer du sud qui s'étend dans un horizon sans borne.

Il tombe à genoux et rend grâces à Dieu d'une découverte si avantageuse pour son pays, si glorieuse pour lui. Ses compagnons ont observé ses gestes, son attitude reconnaissante; ils s'élancent près de lui. Balboa s'a-

vance au milieu des siens, et armé de son bouclier et de son épée, il prend, au nom du roi d'Espagne, possession de la mer du sud, et jure de la défendre contre tous les ennemis de son souverain.

Cette partie de la grande mer Pacifique ou du sud, à l'est de Panama conserve encore le nom de golfe de Saint-Michel, que lui donna Balboa. Il contraignit plusieurs caciques à lui fournir des vivres et de l'or; d'autres lui en envoyèrent de plein gré; quelques-uns ajoutèrent à leurs présents des perles qui abondent dans ces parages.

Les habitants lui apprirent qu'à une distance assez considérable dans la direction de l'est, se trouvait un puissant royaume où des animaux, dont ils lui traçaient grossièrement la forme sur le sable, étaient dressés à porter de lourds fardeaux. On reconnut ensuite que c'étaient les la-

mas, employés à cet usage par les Péruviens.

Balboa était impatient d'explorer cette riche contrée, mais il ne pouvait espérer réussir avec des hommes épuisés par les fatigues ou les maladies; il ajourna cette expédition à la saison suivante pour se procurer des forces proportionnées à l'importance de l'entreprise, et reprit la route de Santa-Maria après une absence de quatre mois.

Il espérait obtenir du roi et les pouvoirs et les moyens nécessaires pour l'exécution de son projet. La nouvelle de sa découverte avait été accueillie avec autant d'enthousiasme que celle de Cristophe Colomb; on espérait enfin l'emporter sur les Portugais à qui leurs conquêtes en Asie avaient donné tant de trésors.

Nul autre n'était plus capable que Balboa de terminer ce qu'il avait si heureusement commencé. La justice et

la prudence le désignaient également pour chef de cette entreprise; mais Ferdinand fit un autre choix, et nomma D. Pedro Arias d'Avilla gouverneur du Darien.

Quatre gros vaisseaux et douze cents soldats furent destinés à l'expédition dont le trésor public fit tous les frais, et Ferdinand les fit équiper avec une sorte de magnificence d'autant plus étonnante, qu'il avait toujours mis, dans ces sortes d'entreprises, la plus mesquine parcimonie.

Balboa, que ses compagnons indignés pressaient de ne pas reconnaître l'autorité de Pedro Arias, reçut le nouveau gouverneur avec tous les honneurs dus à son rang. Mais à peine Pedro Arias eut-il pris l'administration de cette province, qu'il nomma une commission pour une enquête judiciaire sur la conduite de Balboa pendant qu'il était sous les ordres de Nicuessa et d'Enciso.

Des juges nommés par un tel homme et pour un tel motif ne pouvaient avoir d'autre opinion que la sienne. Balboa fut déclaré coupable et condamné à une amende considérable. Pedro Arias, courtisan heureux autant qu'insolent, mais administrateur inepte, ne songeait qu'à s'enrichir. Protégé par l'évêque de Burgos, il pouvait tout oser avec impunité; il ne savait rien prévoir pour les autres; l'insalubrité du climat, les maladies, les fatigues imposées à des troupes qu'il envoyait dans l'intérieur pour imposer des contributions d'or, épuisèrent sa petite armée; un mois s'était à peine écoulé, que déjà six cents espagnols, soldats ou colons, avaient péri.

Balboa osa faire parvenir des remontrances en Espagne. Ferdinand fut juste parce qu'il avait intérêt à l'être; il nomma Balboa adelantado, ou gouverneur lieutenant du littoral

de la mer du Sud. Pedro Arias reçut ordre de le seconder dans toutes ses entreprises, et de se concerter avec lui sur celles qu'il voudrait faire lui-même.

Ce retour de faveur ranima la haine et la jalousie de Pedro Arias. Cependant l'évêque du Darien parvint à les réconcilier, et Balboa devint le gendre de son persécuteur qui lui permit de faire quelques incursions dans le pays. Il s'en acquitta avec autant de courage que de succès; quelques aventuriers se joignirent à lui, et il prépara son expédition pour la mer du Sud.

Il parvint à faire construire quatre brigantins, et à réunir trois cents hommes armés. Il allait mettre à la voile pour le Pérou, quand un ordre imprévu de Pedro Arias le força de suspendre son départ, et de se rendre à Acta où il voulait avoir avec lui une dernière entrevue. Mais Balboa y fut

à peine arrivé, qu'il fut arrêté par ordre de Pedro Arias; et, sans lui donner le temps de se justifier, il fut traduit devant les juges nommés par le vindicatif et jaloux gouverneur. Accusé, sans nulle apparence de preuve, d'infidélité envers le roi, de révolte envers le gouverneur; il fut condamné à mort.

Vainement toute la colonie, et les juges eux-mêmes honteux de s'être rendus les intruments d'une iniquité révoltante, demandèrent la grâce de Balboa. Cet infortuné, l'un des plus braves, des plus habiles, et sur-tout des plus humains officiers espagnols qui ont paru en Amérique, périt sur un échaffaud.

Sa mort fit abandonner l'expédition qu'il avait projetée. Un cri général d'indignation s'élevait contre Pedro Arias, mais il avait à la cour de puissants protecteurs; il conserva son rang, son autorité, et il obtint même

de transférer la colonie de Santa-Maria à Panama, dont l'heureuse situation ouvrit aux Espagnols la conquête des vastes provinces qui bordent la mer du Sud.

CHAPITRE II.

Dias de Solis. — Découverte du Brésil. — Rodrigue d'Albuquerque. — Las Casas. — Son dévouement. — Ses projets. — Ses derniers efforts et sa retraite. — Cordova au cap Yucatan. — Ses succès. — Ses revers. — Son retour à Cuba.

(1516 à 1518).

Ferdinand, impatient d'ouvrir une communication, par l'ouest, avec les Moluques ou îles à épiceries, avait fait équiper, à ses frais, deux vaisseaux dont il confia le commandement à D. Juan Dias de Solis.

Cet habile navigateur après avoir longé la côte de l'Amérique méridionale, était entré, le 1er janvier 1516, dans la rivière à laquelle il donna le nom Janciro. Il s'avança ensuite dans

cette baie spacieuse qu'il présuma être l'entrée d'un détroit qui communiquait avec la mer des Indes, et qu'il reconnut pour l'embouchure de Rio de la Plata.

Solis, et quelques-uns des siens, tentèrent une descente dans le pays; mais ils tombèrent sous les coups des indigènes qui coupèrent leur corps en morceaux, et en firent un horrible repas. Les Espagnols restés à bord des navires, se hâtèrent de retourner en Europe.

Hispaniola était toujours considérée comme la principale colonie et le siége des possessions espagnoles dans le Nouveau-Monde. Ferdinand qui n'avait confié qu'à regret l'administration suprême de cette île à Diego Colomb, lui ôta la moins honorable sans doute, mais la plus importante de ses attributions.

Les services rendus, le mérite, les talents ne sont comptés pour rien

dans les cours. Zapata, ministre favori de Ferdinand, créa un nouvel emploi qu'il donna à Rodrigue Albuquerque son parent. Cet emploi lui donnait le droit de distribuer, comme de vils troupeaux, les Indiens aux planteurs espagnols et aux officiers de la colonie.

Albuquerque était arrivé à son poste avec l'impatiente avidité d'un parvenu indigent, dont l'unique but était de faire une fortune rapide. Il se hâta de faire le dénombrement des Indiens; ils se trouvaient réduits, de soixante mille, à quatorze. Il les mit tous à l'enchère et s'en adjugea le prix. Ce dernier revers acheva la destruction de cette race malheureuse.

Des moines qui s'étaient chargés de leur conversion, étaient divisés d'opinion sur ce trafic infâme qu'on appelait *repartimientos*. Les dominicains soutenaient que les distributions d'hommes devenus chrétiens, étaient

contraires aux principes du christianisme; les franciscains défendaient l'opinion contraire.

Au milieu de ces scandaleux débats, apparut, comme un apôtre de justice et de piété, Las Casas. Son éloquence et son courage ont rendu son nom immortel dans les fastes de la religion et de l'humanité. On ne peut sans frémir d'horreur lire dans ses mémoires le tableau hideux, mais frappant de vérité, des cruautés inouies exercées par les chrétiens espagnols sur les chrétiens d'Amérique.

L'intrépide et infatigable Las Casas ne quittait ses malheureux Indiens que pour porter au pied du trône d'humbles supplications en leur faveur; mais il avait contre lui tous les grands qui s'étaient enrichis dans l'Amérique, et les ministres qui étaient leurs protecteurs et leurs complices; il ne put obtenir l'abolition des *repartimientos*. Seulement Ferdinand

ordonna que les maîtres des Indiens les traiteraient avec plus d'humanité. Mais les réglements du roi à cet égard étaient basés sur cette opinion fausse et barbare, que le seul moyen de convertir les Indiens était de les asservir, qu'ils ne pouvaient demeurer chrétiens sans être esclaves.

Las Casas ne fut pas plus heureux auprès du successeur de Ferdinand; Charles-Quint ne se montra pas plus docile aux conseils, aux supplications de l'apôtre des Indes, et crut concilier les intérêts de la religion et de sa politique en autorisant un de ses courtisans des Pays-Bas à importer en Amérique quatre mille noirs.

Las Casas pour arrêter au moins sur un seul point cet affreux système de dévastation et de perversité, sollicita et obtint l'établissement d'une colonie composée de cultivateurs, d'artisans et d'ecclésiastiques, dans la partie qui s'étend depuis le golfe de

Paria jusqu'à l'extrémité occidentale de la province de Santa-Martha.

Cette concession lui fut accordée; le plus puissant argument qu'il employa fut la promesse que dans six ans la nouvelle colonie donnerait, au fisc, un produit annuel de soixante mille ducats.

Mais trop d'obstacles s'opposèrent à l'exécution de son philantropique projet; il ne put réussir et gémissait de l'inutilité de ses pieux efforts. Il passa dans le repos et la prière le reste de sa longue et pénible carrière.

La destruction de cette nouvelle colonie, connue sous le nom de Cumana, eut lieu en 1521.

Diego Velasquez qui, par les ordres et d'après les instructions de Diego Colomb, avait conquis l'île de Cuba en 1511, la gouvernait avec une autorité tout à fait indépendante, et sous son administration cette colonie était devenue très florissante.

Plusieurs habitants se déterminèrent à tenter des découvertes; des officiers qui avaient servi sous Pedro Arias dans le Darien, formèrent, à cet effet, une association à la tête de laquelle se plaça Hermandez Cordova, riche colon de Cuba. Velasquez seconda cette entreprise; il contribua à l'achat et à l'équipement de trois petits navires.

L'expédition, composée de cent dix hommes, partit de Cuba le 17 février 1517, et se dirigea vers l'ouest, et le vingt et unième jour après leur départ de Sant-Iago, les Espagnols aperçurent le cap Catoche, qui forme la pointe orientale de cette grande péninsule qui a conservé son nom primitif d'Yucatan.

Cinq canots se présentèrent à leur rencontre quand ils approchèrent du rivage. Ces Indiens étaient vêtus d'étoffes de coton. Ils firent aux Espagnols le plus gracieux accueil, et les

invitèrent à visiter leurs habitations. Ce n'était point des huttes grossières, telles qu'en avaient vu les autres navigateurs dans les régions découvertes, mais des grandes maisons bâties en pierre.

Cordova et ses compagnons auraient dû pressentir que ces Indiens plus polis devaient aussi être plus éclairés, et qu'il était au moins vraisemblable qu'ils avaient pu avoir connaissance de la manière dont avaient été traités les Indiens des pays soumis aux Européens; que la raison seule, ou l'intérêt de leur conservation devait leur inspirer le dessein de se délivrer des étrangers qu'ils ne pouvaient considérer que comme ennemis.

Le cacique, en recevant Cordova et les siens avec une apparente cordialité, avait embarqué dans un petit bâtiment un corps considérable d'Indiens qui, au premier signal, se précipitèrent sur les Espagnols avec hardiesse et

sans désordre. Trente Espagnols furent blessés, mais à la première décharge des armes à feu, ils s'enfuirent épouvantés.

Cependant Cordova n'osa pas les poursuivre, et se retira, emmenant avec lui deux prisonniers et les ornements d'un petit temple qu'il pilla. Il s'embarqua aussitôt, et continuant sa route à l'ouest, il arriva le seizième jour à Campêche. Les Espagnols s'étonnaient de n'avoir trouvé aucune rivière sur une côte d'une aussi grande étendue. Ils en découvrirent enfin une à Potochan, à quelques lieues au-delà de Campêche.

Cordova fit débarquer toutes ses troupes pour protéger les matelots chargés de s'approvisionner d'eau dont il avait le plus urgent besoin. Le grand appareil de forces qu'il déploya n'effraya point les Indiens, qui l'attaquèrent avec tant d'impétuosité que quarante-sept Espagnols tombè-

rent sur la place, un seul se retira sans blessures.

Cordova, grièvement blessé, dirigea la retraite avec une imperturbable intrépidité, et parvint enfin à regagner ses vaisseaux. Arrivés à Cuba, après une pénible traversée, la plupart succombèrent à leurs souffrances, et Cordova mourut peu de temps après avoir débarqué. Tant de revers avaient accablé cette expédition, que l'on pouvait croire que les Espagnols renonceraient à de nouvelles entreprises sur un pays où ils n'avaient essuyé que des malheurs. Mais il y avait de l'or, et leurs défaites même leur avaient appris que ces pays étaient habités par des peuples plus civilisés et plus riches. On ne songea bientôt qu'à préparer de nouvelles expéditions.

CHAPITRE III.

Expédition de Grijalva. — Il arrive à l'île de Cozumel. — Il est repoussé par les indigènes. — Expédition de Cortès. — Découverte du Mexique. Premiers succès. — Envoyés de Montezuma à Cortès. — Il fait alliance avec le peuple de Tlascala et de Zempoalla. — Son départ de Cholula pour Mexico. — Députation de Montezuma. — Négociations. — Entrée triomphale des Espagnols dans Mexico.

(1518 à 1520.)

On avait découvert récemment, à une petite distance de Cuba, un pays d'une vaste étendue, qui paraissait bien cultivé ; les compagnons de Cordova, qui avaient survécu à leur désastre, en avaient rapporté des ouvrages d'or très bien travaillés. Les

souvenirs d'un malheur récent disparurent devant l'espérance d'un brillant avenir.

Velasquez, qui désirait se rendre indépendant du gouverneur d'Hispaniola en se conciliant la faveur du roi par un service éclatant, arma, à ses dépens, quatre navires. Deux cent quarante volontaires se présentèrent pour cette expédition dont Grijalva obtint le commandement. Ses instructions portaient de se procurer le plus d'or possible, et de fonder un établissement si les circonstances le lui permettaient.

Il partit de Sant-Iago de Cuba le 8 avril 1518. Le plus habile pilote de cette île, Alaminos, se disposait à suivre la même route que dans le voyage précédent. Mais la rapidité des courants entraîna l'escadre vers le sud. On découvrit d'abord l'île de Cozumel à l'est de Yucatan.

A l'approche des Espagnols les ha-

bitants s'enfuirent dans les bois et les montagnes. Après un court séjour dans cette île, Grijalva se dirigea vers Potachan sur le côté opposé de la péninsule. Les Espagnols de l'expédition descendirent à terre, ils étaient impatients de venger la mort de leurs compatriotes et de punir les habitants de manière à effrayer les autres peuplades du pays.

Mais les Indiens repoussèrent leur attaque avec tant d'intrépidité et de succès, que les Espagnols s'estimèrent fort heureux de pouvoir se rembarquer, et ne doutèrent plus de l'impossibilité de les réduire sans une réunion de forces redoutables. Partis de Potochan, ils continuèrent leur route en longeant le rivage; ils découvraient à chaque pas une scène nouvelle, une culture riche et soignée, des villages très bien bâtis qui, à leurs yeux étonnés, parurent autant de villes florissantes. Dans son enthousiasme, un soldat s'é-

cria que ce pays ressemblait à l'Espagne; et Grijalva, partageant son admiration, donna à ce pays, qu'il n'osait aborder, le nom de *Nouvelle-Espagne* qu'il a conservé jusqu'à l'époque de la dernière révolution, qui l'a transformé en république indépendante.

Ils osèrent cependant descendre près d'une petite rivière appelée Tabasco. Le cacique les reçut d'une manière amicale, et leur fit de riches présents qui les confirmèrent dans leurs premières conjectures. Ils s'avancèrent ensuite, mais avec précaution, à l'ouest de Tabasco, dans la province connue depuis sous le nom de Guaxaca. Ils y furent reçus comme des êtres d'une espèce supérieure: les indigènes brûlèrent devant eux un encens de gomme copale, et leur offrirent tout ce que leur pays avait de plus précieux.

Six jours après leur débarquement, ils reçurent des bijoux d'or d'un très

beau travail et de la valeur de quinze mille pezos, en échange de quelques objets d'Europe de vil prix. Les deux prisonniers que Cordova avait amenés à Cuba faisaient partie de cette expédition, à laquelle ils servaient d'interprètes; mais ils ne purent comprendre la langue des Indiens de ce nouveau pays, qui parvinrent cependant à leur faire entendre par signes qu'ils étaient sujets d'un puissant monarque, dont la domination s'étendait sur cette province et sur plusieurs autres non moins considérables.

Grijalva quitta cette coutrée et débarqua ensuite dans une petite île qu'il nomma *des Sacrifices*, parce que ce fut là que, pour la première fois, les Espagnols furent témoins des sacrifices humains que les Indiens offraient à leurs dieux. Il toucha ensuite à une autre petite île qu'il nomma St.-Jean-de-Ulua. Il dépêcha de là Pedro Alvarado à Velasquez pour lui rendre

compte des importantes découvertes qu'il avait faites, et continua de suivre la côte jusqu'à la rivière de Parmea.

Grijalva avait perdu une partie de ses compagnons par les maladies, et la grande chaleur du climat avait corrompu une grande partie des vivres qui lui restaient, il sentit qu'il lui était impossible d'entreprendre la conquête d'un puissant empire, et il retourna à Cuba, où il arriva le 26 octobre, six mois après son départ.

Velasquez n'avait pas attendu son retour pour informer la cour de Madrid des importantes découvertes qui venaient d'être faites, et il demanda les pouvoirs nécessaires pour une expédition plus importante. Jugeant des autres par lui-même, il craignit que Grijalva ne voulût aussi se rendre indépendant et ne se prévalût de ses succès, il résolut de ne pas l'employer dans l'entreprise qu'il méditait. Il lui

fallait un chef qui lui fût entièrement dévoué.

La soif de l'or et du pouvoir étaient ses deux passions dominantes, et il n'hésita pas à sacrifier au succès de sa nouvelle entreprise une partie de son immense fortune. Il engagea les colons à prendre les armes; les soldats se présentèrent en foule. Il ne manquait plus à cette troupe belliqueuse qu'un chef digne de la commander.

Pour un homme aussi jaloux, aussi défiant que Velasquez, ce choix était difficile. Amador de Lares, trésorier du roi à Cuba, et André Duero, son secrétaire, fixèrent son irrésolution, en lui proposant un homme auquel il n'avait point pensé : c'était Fernand Cortès.

Né à Medellin dans l'Estramadure, en 1485, d'une famille noble mais peu riche, Fernand Cortès avait été d'abord destiné à la magistrature; il

avait étudié les lois à Salamanque; mais entraîné par son penchant, il était revenu bientôt à Medellin, où il s'était livré à la chasse et aux exercices militaires. Son père avait enfin consenti à l'envoyer en qualité de volontaire dans les colonies espagnoles, ou en Italie où commandait Gonsalve de Cordoue.

Cortès allait s'embarquer pour Naples, lorsqu'une maladie subite l'empêcha de suivre cette destination. Il se détermina ensuite à partir pour l'Amérique, où il espérait s'avancer par la protection d'Ovando, son parent, gouverneur d'Hispaniola. Son espoir ne fut point déçu. Arrivé à Santo Domingo en 1504, il avait obtenu un honorable emploi. Mais son ambition n'était point satisfaite.

En 1511, il sollicita et obtint la permission d'accompagner Diego Velasquez dans son expédition de Cuba. Il s'y distingua, et il était parvenu

après quelques contestations avec Velasquez, à se concilier ses bonnes grâces et à en obtenir une concession de terres et d'Indiens.

Velasquez crut avoir trouvé dans Cortès un homme dont le rang et la fortune ne pouvaient exciter sa jalousie, et que de nouveaux bienfaits pouvaient lui attacher pour toujours. Il le nomma chef de l'entreprise. Cortès reçut ses ordres avec les expressions de la plus respectueuse reconnaissance. Mais il fit arborer son drapeau à la porte de sa maison, et se montra avec tous les insignes de sa nouvelle dignité.

Il invita ses amis à le suivre, engagea tout ce qu'il possédait pour acheter des munitions de guerre et fournir aux besoins de ceux de ses officiers qui ne pouvaient faire eux-mêmes les frais de leur équipement. Cet empressement, cette affectation de supériorité faillirent à lui être funestes.

Des rivaux jaloux le signalèrent à Velasquez comme un ambitieux qui oublierait bientôt ses bienfaits. Cortès s'aperçut bientôt que le gouverneur ne lui témoignait plus la même confiance ; il pressa le moment de son départ et mit à la voile le 28 novembre 1518.

Cependant Velasquez l'avait accompagné jusqu'au rivage, en affectant pour lui l'amitié la plus vive, mais il avait spécialement chargé quelques officiers de surveiller sa conduite. Cortès s'était arrêté à la Trinité pour y attendre quelques aventuriers et des munitions, que la précipitation de son départ de Sant-Iago ne lui avait pas permis de recevoir plutôt.

Velasquez n'avait pas tardé à être rendu à ses premiers sentiments de cruauté et de jalousie, et s'était hâté d'ordonner à Verdugo, principal magistrat à la Trinité, d'ôter à Cortès

la commission qu'il lui avait donnée, mais Cortès n'en obtint pas moins la permission de partir sans que les ordres de Velasquez eussent été exécutés.

Il fit voile pour la Havane afin d'y lever de nouveaux soldats et achever l'approvisionnement de son escadre. Velasquez voulut profiter de ce nouveau retard et envoya à la Havane un homme de confiance, chargé de remetre à Pedro Barba, son lieutenant dans cette colonie, l'ordre formel d'arrêter sans délai Cortès, et de l'envoyer à Sant-Iago sous une forte escorte, et de suspendre le départ de l'escadre jusqu'à ce qu'il eut reçu des ordres ultérieurs.

Mais avant l'arrivée de ce messager, un moine franciscain avait transmis cette nouvelle à Bartholomeo d'Olmedo, religieux de son ordre et aumônier de l'escadre de Cortès.

Averti des dangers qui le mena-

cent, Cortès se hâte d'éloigner Diego de Ordaz qu'il savait être très attaché à Velasquez. Il lui donna le commandement d'un petit navire destiné à aller prendre des vivres dans un havre au-delà du cap Antoine.

Il ne cacha plus dès-lors à ses troupes les nouveaux desseins de Velasquez. Officiers et soldats, tous ne purent apprendre sans peine et sans dépit que le gouverneur voulait sacrifier à sa jalousie le succès d'une entreprise, objet de leur commune ambition, et pour laquelle quelques-uns avaient employé toute leur fortune.

Ils lui offrirent spontanément de le défendre contre Velasquez, et le supplièrent de continuer de les commander. Cortès, de son côté, jura de ne jamais abandonner des compagnons d'armes qui venaient de lui donner une si grande preuve de confiance et d'amitié, et leur promit de les conduire bientôt dans cette contrée dont

la conquête devait les combler de richesses et de gloire.

L'escadre consistait en onze embarcations, dont la plus grande n'était que de cent tonneaux, trois autres de soixante-dix à quatre-vingt, et sept barques non pontées. Elle portait six cent dix-sept hommes, dont cinq cent huit soldats et cent neuf matelots et ouvriers.

Les soldats étaient divisés en douze compagnies, dont chaque capitaine commandait en même temps les bâtiments et les troupes à bord. Treize soldats par compagnies étaient armés de fusils ou de mousquets, et les autres d'épées ou de piques. L'usage des armes à feu n'était pas encore commun et au lieu d'armes défensives qui eussent été incommodes dans un climat aussi brûlant, les Espagnols avaient des côtes d'arme de coton piqué, présumées suffisantes pour les garantir des flèches des Américains. Ils n'a-

vaient en outre que seize chevaux, dix petits canons de campagne et quatre fauconneaux.

Les étendards de l'expédition avaient pour légende ces mots : *Suivons la croix, avec ce signe nous vaincrons.* Mais encore plus jaloux de piller le riche pays dont ils convoitaient la conquête, que zélés pour la foi chrétienne, ils ne concevaient pas quels obstacles ils auraient à surmonter.

Cortès, déterminé à visiter tous les lieux explorés ou du moins découverts par Grijalva, s'était dirigé sur l'île de Cozumel. Il y racheta des Indiens Jérome d'Aguilar, leur prisonnier depuis huit ans. Familiarisé avec la langue du pays, d'Aguilar fut très utile comme interprète. Cortès se flattait d'être aussi bien accueilli à Tabasco que Grijalva l'avait été; mais après avoir vainement tenté de gagner les Indiens, il fut obligé d'avoir recours aux armes, et malgré leur nom-

bre et leur courage, il les battit. Ces hommes de la nature ne pouvaient concevoir l'effet des armes à feu, ni l'habitude guerrière des chevaux; ils cédèrent à leur frayeur plutôt qu'à la force des armes; ils reconnurent le roi de Castille pour souverain, et donnèrent à Cortès des provisions, des étoffes de coton et vingt femmes.

Il partit, mais il ne lui fut possible de débarquer qu'à Saint-Jean-d'Ulloa. Deux Indiens, qui avec beaucoup d'autres montaient un grand canot, s'approchèrent du vaisseau de Cortès et lui firent des signes de paix et d'amitié. Ils parlaient une langue qu'Aguilar ne comprenait pas; mais Marina, l'une des femmes esclaves qui avaient été données à Cortès à Tabasco, comprenait heureusement cette langue, qu'elle traduisit par celle d'Yucata, qu'entendait très bien Aguilar. Cette manière de communiquer par un double interprète pouvait être

incommode, mais elle épargnait à Cortès un bien plus grand embarras, celui de ne communiquer que par signes.

Cortès apprit alors que les deux Indiens qu'il avait reçus à bord étaient envoyés par Pilpatoë, gouverneur, et Teutilé, commandant des troupes de la province, soumise à l'empire de Montézuma. Il s'annonça comme ambassadeur du roi de Castille et demanda à conférer avec le gouverneur et le général; ceux-ci se rendirent à son invitation, et lui offrirent tous les secours dont il aurait besoin pour continuer sa route. Cortès alors insista pour être présenté au monarque lui-même, et ne pût l'obtenir; il reçut même l'ordre formel de partir, mais déjà il avait débarqué ses troupes et son artillerie, et établi un camp retranché dans une position avantageuse.

Toujours occupé du dessein de se

rendre indépendant de l'autorité de Velasquez, il feignit de vouloir abandonner le pays. Il s'attendait à une opposition de la part de ses compagnons, que la vue des riches présents qu'il avait déjà reçu rendait plus impatients que jamais de s'établir dans ces belles contrées. Il parut ne céder qu'à leurs sollicitations, et jeta même les fondements d'une ville qu'il nomma *Villa Rica de la Vera Cruz* : la riche ville de la vraie croix. Il y établit une administration, et après l'avoir installée, il leur annonça dans un discours insidieux, qu'administrateur suprême de la colonie, il y représentait le souverain, et qu'il se ferait un devoir de leur soumettre tout ce qui pourrait intéresser le bien public avec la même fidélité, le même respect que s'il s'adressait au monarque lui-même. Que Velasquez ayant révoqué sa commission, il fallait donner à l'armée un chef légitime qu'eux seuls avaient le

droit de le nommer au nom du roi, et il remit en même temps son bâton de commandant entre les mains du président.

La décision des nouveaux magistrats ne pouvait être douteuse; la démission de Cortès fut acceptée, et bientôt après il fut proclamé chef de l'armée, et tous jurèrent de lui obéir et de verser leur sang pour la défense de son autorité.

Cortès commença à agir comme délégué du roi. Les partisans de Velasquez improuvèrent hautement ce changement; Cortès se hâta de prévenir les effets de cette opposition, et fit arrêter Ordaz, Escudero et Velasquez de Leon, et les envoya les fers aux pieds sur l'escadre. Leurs partisans effrayés restèrent tranquilles, et Cortès qui sentait la nécessité de maintenir la bonne intelligence dans sa petite armée se réconcilia les trois prisonniers auxquels il rendit la li-

berté; cette réconciliation de leur part fut si sincère, que depuis nulle considération ne pût les faire changer de sentiments. Cortès savait ainsi s'assurer du dévouement de ses ennemis, même en leur dictant des lois.

Assuré du dévouement des siens, il résolut de s'avancer dans le pays. Un événement imprévu hâta l'exécution de son projet. Quelques Indiens se présentèrent à son camp, ils étaient chargés de lui faire des propositions d'alliance de la part du cacique de Zempoala, ville considérable et peu éloignée, et qui supportait avec impatience l'autorité de Montezuma de qui il dépendait.

Cortès pressentit que le mécontentement ne se bornait sans doute pas à cette seule province, et vit dans cette division un heureux présage pour le succès de son entreprise. Il fit aux envoyés Zempoalans le plus gracieux ac-

cueil et promit d'aller incessamment visiter leur cacique.

Quelques-uns de ses officiers chargés de visiter la côte avaient remarqué l'heureuse position d'un village appelé Quiabislan, qui aux avantages d'un sol fertile, réunissait celui d'un hâvre commode. Il offrait aux Espagnols une position plus sûre et plus agréable que celle qu'ils avaient d'abord choisie.

Cortès résolut d'y transporter son camp; Zempoala se trouvait sur son chemin, il fut parfaitement reçu par le cacique. Il apprit les causes de la haine que les habitants de cette province portaient à Montézuma; il enlevait les garçons pour les sacrifier à ses dieux, et les filles pour en faire ses concubines.

Cortès leur promit d'employer toutes ses forces pour les soustraire au joug de celui qu'il appelait leur tyran, et continua sa marche vers Quiabislan. Ce lieu parut si heureusement situé, que Cortès y traça sur-le-champ le

plan d'une nouvelle ville; il se borna d'abord à en environner l'enceinte de remparts assez forts pour résister aux attaques des Indiens.

Les Espagnols s'assuraient, par cette position, une retraite en cas de revers, et une communication libre avec la mer. Officiers et soldats, tous travaillèrent avec une égale ardeur aux fortifications. Les Indiens de Zempoala et de Quiabislan secondèrent leurs efforts.

Cortès fit une alliance avec les deux caciques qui, regardant les Espagnols comme des êtres supérieurs et invincibles, n'hésitèrent pas de se mettre en pleine révolte contre Montézuma, dont jusqu'alors le seul nom les faisait trembler. Des officiers de ce prince se présentèrent pour lever les tributs ordinaires et se faire remettre quelques enfants destinés à être immolés aux dieux du pays, en expiation du crime qu'avaient commis

ces Indiens en recevant des étrangers à qui leur monarque avait ordonné de sortir de ses états.

Loin d'obéir à ces ordres, les Zempoalans se saisirent des officiers de Montézuma et s'apprêtaient à les immoler eux-mêmes à leurs dieux, lorsque Cortès s'opposa à ces barbares sacrifices; et tel était déjà son empire sur ces Indiens, qu'ils renoncèrent à leur dessein.

Cortès était depuis trois mois dans la Nouvelle-Espagne, et il n'avait fait sur ce territoire que peu de progrès; mais la double alliance qu'il avait conclue, l'établissement fortifié qu'il s'était créé, les renseignements qu'il s'était procurés sur l'état de l'empire qu'il voulait conquérir, étaient les heureux préliminaires de succès plus brillants. Jaloux de s'assurer enfin le fruit de ses futures conquêtes, il engagea les magistrats qu'il avait établis, à rendre compte au roi des avantages

qu'il avait obtenus, de le désigner comme le seul homme capable de mettre fin à cette grande entreprise, et d'exposer les motifs qui devaient rendre la nouvelle colonie indépendante de l'administration de Velasquez, et de la placer sous l'autorité du roi.

Il n'oublia point le principal argument qui devait faire le plus d'impression sur la cour de Madrid ; il fit accompagner la réclamation des magistrats et la sienne de riches présents, et obtint même que ses officiers et ses soldats y contribuassent de ce qui leur appartenait, de tout ce qu'ils avaient reçu depuis leur entrée dans ces riches contrées.

Porto Carrero et Montejo, principaux magistrats de la colonie, furent chargés de porter à Madrid l'importante requête et les présents. Mais tandis que l'on équipait le navire qui devait les transporter, des soldats,

des matelots et des officiers, impatients de retourner dans leurs plantations de Cuba, projettaient de s'emparer des dépêches et des trésors destinés pour l'Espagne, et de se retirer à Cuba.

Cortès avait donné aux deux envoyés l'ordre formel de ne point toucher à cette île.

Le complot fut heureusement découvert. Il prit un moyen aussi hardi que décisif. Il fit sentir à sa troupe que la garde des vaisseaux exigeant un grand nombre d'hommes, dont le service était indispensable à la sûreté commune et pour l'exécution des marches dans l'intérieur du pays, et il leur confia alors son dessein de détruire les bâtiments de l'escadre, en conservant seulement les agrès, les apparaux, les ferrements, et tout ce qui serait nécessaire pour la construction de nouveaux bâtiments.

Il n'éprouva point d'opposition ou-

verte; et cette troupe d'aventuriers s'enferma volontairement dans un pays qu'elle ne connaissait pas, et se dissimulant l'infériorité de ses forces pour conquérir un empire puissant, elle ne se réservait aucun point de retraite, et s'imposait la nécessité de vaincre ou de mourir.

Cortès n'avait plus de défection à craindre; tous ses compagnons attendaient avec impatience le signal du départ; ses nouveaux alliés lui témoignaient un dévouement sans bornes, et il ne craignit pas de les aliéner par un zèle irréfléchi pour sa religion, et de perdre en un instant tout le fruit de ses travaux et de ses espérances de succès; il ordonna à ses soldats de renverser les autels, de briser les idoles du principal temple de Zempoala, et d'élever à la place un crucifix et la statue de la vierge Marie.

Les Indiens furent saisis de surprise et d'horreur; leurs prêtres leur

firent prendre les armes. Cortès fut assez heureux pour appaiser ce mouvement sans effusion de sang; pouvait-il espérer ce succès de son ascendant sur ce peuple, après une pareille imprudence; la concorde fut cependant promptement rétablie.

Cortès partit de Zempoala le 16 août avec cinq cents combattants, quinze chevaux et six pièces de campagne; il laissa le reste, composé d'hommes peu robustes ou malades, sous le commandement d'Escalante, dont il connaissait la prudence et le dévouement.

Le cacique de Zempoala lui avait fourni toutes les provisions nécessaires, deux cents Indiens *tomenes* chargés de porter les fardeaux. Les Espagnols en avaient le plus urgent besoin dans un pays dépourvu d'animaux domestiques ; jusqu'alors ils avaient été obligés de porter leurs bagages et de tirer à bras leur artillerie. Le ca-

cique avait offert à Cortès un corps considérable de ses Indiens ; mais il n'en prit que quatre cents qu'il choisit pour lui servir d'otages au besoin.

Il arriva sans obstacle jusqu'aux frontières de Tlascala. Les peuples de cette contrée étaient belliqueux ils avaient fait des progrès dans les arts, et l'aspect fécond et varié de leurs campagnes annonçait de grandes connaissances en agriculture. Ils se distinguaient sur-tout par une horreur profonde pour la servitude ; ils avaient conservé leur liberté contre toute la puissance de Montezuma, ne reconnaissant d'autre autorité que celle d'un conseil choisi par leurs tribus.

Cortès comptait beaucoup sur leur haine contre Montezuma ; il leur envoya quatre Zempoalans distingués pour leur demander en son nom et en celui de leur cacique le passage dans leur pays ; mais les Tlascalans se saisirent de ses envoyés et les menacèrent

de les sacrifier à leurs dieux. Ils assemblèrent leurs troupes pour s'opposer au passage demandé.

Le projet de Cortès d'aller visiter Montézuma dans sa capitale le leur rendait suspect, et ils n'avaient pu sans horreur apprendre la profanation des temples de Zempoala. Cortès ne pouvait rétrograder sans perdre la confiance de ses nouveaux alliés, et avec elle tout espoir de salut pour lui et les siens ; la guerre lui offrait du moins quelque chance de succès.

Les Indiens commencèrent l'attaque avec la plus intrépide impétuosité; ils blessèrent quelques Espagnols et tuèrent deux chevaux. Cortès sentit la nécessité de ne s'avancer qu'avec une extrême précaution ; il maintint sa petite armée en bon ordre, et choisit toujours ses positions avec autant de prudence que de bonheur. La longue résistance des Espagnols étonna leurs assaillants; ils conçurent la plus haute opinion

de cette poignée de guerriers qu'ils ne pouvaient abattre, malgré la supériorité de leur nombre. Ils consultèrent leurs prêtres; ils les conjurèrent de leur expliquer la cause d'un prodige dont ils ne pouvaient eux-mêmes concevoir la cause.

Ainsi le sort des Espagnols dépendait de la réponse de ces prêtres dont ils venaient renverser le culte et la puissance; et cette réponse leur fut favorable. Ils déclarèrent aux guerriers de Tlascala que les Espagnols étaient les enfants du soleil, qui leur prêtait leur force invincible tant que ses rayons soutenaient leur vigueur; mais que l'absence de cet astre devait les rendre aussi faibles que les autres hommes.

Il fut résolu de ne les attaquer que la nuit. Il se fit un mouvement extraordinaire dans leurs camps. Les sentinelles avancées de Cortès donnèrent l'alarme; les Espagnols se réunissent en ordre de bataille, et se pré-

cipitant sur les Indiens surpris, ils en font un grand carnage. Les Tlascalans vaincus, découragés, commencèrent à désirer la paix; mais ils ne savaient comment négocier avec ces inconnus. Ils les prenaient pour des êtres supérieurs; mais étaient-ils bons ou méchants? Cortès leur avait renvoyé les prisonniers qu'il avait faits : cette conduite prouvait du moins qu'ils ne suivaient point l'usage de les sacrifier à leurs dieux; mais un incident leur rendit leur crainte et leur incertitude.

Cortès ayant soupçonné d'espionnage des Tlascalans qui apportaient des provisions à son camp, en avait fait saisir cinquante et leur avait fait couper les mains. L'aspect de ces malheureux glaça les Tlascalans d'horreur et d'effroi; ils envoyèrent des députés à Cortès.

« Si vous êtes, dirent-ils au chef des Espagnols, des dieux cruels et sauvages, nous vous offrons cinq es-

claves, afin que vous buviez leur sang et que vous mangiez leur chair ; si vous êtes des dieux bienfaisants, acceptez ces présens de parfums et de plumes ; si vous êtes des hommes, voilà des viandes, du pain et des fruits pour vous nourrir. »

La paix fut bientôt conclue. Les Tlascalans se reconnurent vassaux de la couronne de Castille ; ils s'engagèrent à secourir Cortès dans toutes ses expéditions, et il promit de défendre leurs personnes et leurs biens. Ce traité sauva Cortès et sa troupe, que des attaques, des fatigues continuelles sous un ciel d'airain, avaient presque réduite à l'impuissance de combattre plus long-temps.

Un grand nombre et Cortès lui-même étaient attaqués d'une maladie particulière à ce climat et très dangereuse ; beaucoup en étaient morts depuis le départ de Vera-Crux. La consternation était dans le camp espagnol.

Les vivres étaient insuffisants. Déjà de violents murmures s'élevaient. Cortès prévint par son adresse cette crise de désespoir, et se hâta d'arriver dans la capitale de la république de Tlascala.

Son entrée fut triomphale; à la crainte d'un sinistre avenir, succéda l'oubli des maux passés et l'espoir d'un meillieur avenir. Les Espagnols se crurent encore invincibles et destinés à la souveraineté du Nouveau-Monde. Cortès resta vingt jours à Tlascala; et tandis que ses compagnons réparaient leurs forces épuisées et goûtaient la douceur d'un repos bien nécessaire, lui, toujours occupé de sa grande entreprise, s'instruisait de l'état de l'empire du Mexique, de ses forces, de ses mœurs, du caractère de son monarque. Il ne négligea rien pour inspirer la plus grande confiance à ses alliés, et il lui fut facile de séduire des hommes aussi simples que

braves. Ils s'empressèrent de prévenir ses désirs et ses besoins. Ils offrirent de l'accompagner à Mexico avec toutes les forces de la république ; et il allait, par une nouvelle imprudence, détruire son propre ouvrage. Le souvenir des dangers auxquels l'avait exposé la dévastation des temples de Zempoala ne peut comprimer son zèle, plus digne d'un missionnaire que du chef d'une grande entreprise. Il s'obstine à exposer aux chefs de cette république indienne les dogmes de la religion chrétienne ; il leur propose d'abandonner le culte de leurs pères, et il ne se contente pas de cette réponse simple et tolérante de ces hommes de la nature, qui lui déclarent que le dieu de Cortès est supérieur sans doute aux teutès de Tlascala, qu'il avait droit aux hommages des Espagnols ; mais que les Tlascalans devaient leurs hommages aux dieux de leurs ancêtres.

Cortès cesse de les exhorter, il les menace. Les Tlascalans lui donnent encore l'exemple d'une sage modération, et le prient de les entretenir d'un autre sujet; mais en vain, Cortès furieux va ordonner la profanation des temples de Tlascala; et c'est un prêtre catholique qui l'empêche de suivre son funeste dessein. Bartholomeo d'Olmedo, aumônier de l'armée, lui remontre quelles seraient les suites irréparables de son imprudence; que c'était, non par des moyens violents, mais par la persuasion, qu'on ramène les hommes de leurs erreurs à la vérité.

D'Olmedo l'emporte, et Cortès laissant aux Tlascalans le libre exercice de leur culte, exige seulement qu'ils renoncent aux sacrifices humains. Il donna sur le champ l'ordre du départ pour Mexico; six mille Tlascalans l'accompagnaient.

Montézuma avait enfin consenti à

recevoir les Espagnols ; il avait fait prévenir Cortès qu'il serait bien reçu à Cholula. Cette ville, où Cortès s'arrêta, était considérée comme une ville sainte. On y venait en pélerinage de toutes les provinces, et on n'immolait pas moins de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico.

Cortès avait été prévenu par les Tlascalans de se méfier de Montezuma et des habitants de Cholula; et dès son entrée dans cette ville, il s'était aperçu, au milieu des signes extérieurs d'une brillante réception, de quelques mouvements d'inquiétude.

Les Tlascalans n'avaient pas été reçus dans la ville, une ancienne inimitié entre les deux nations en était la cause ou le prétexte. Deux Tlascalans, parvenus à y entrer à la faveur d'un déguisement, informèrent, à leur retour, Cortès qu'on faisait sortir la nuit les femmes et les enfants des principaux citoyens; qu'on

avait sacrifié dans le grand temple six enfants, circonstance qui annonçait une prochaine expédition militaire.

Marina, si dévouée à Cortès et qui lui servait d'interprète, avait appris d'une dame indienne que la perte des Espagnols était résolue ; qu'un corps choisi de troupes mexicaines était embusqué à quelque distance de la ville; qu'on barricadait les rues, qu'on y avait creusé des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux ; qu'on faisait au haut des temples des amas de pierres et de traits.

Cortès fit arrêter trois des principaux prêtres ; et leurs aveux confirmèrent les rapports qui lui avaient été faits par les deux Tlascalans et Marina. Il résolut dès lors d'effrayer par une vengeance terrible Montézuma et ses sujets ; il réunit les Espagnols et les Zempoalans qui l'avaient suivi, et leur distribua les postes au milieu de la ville où étaient établis ses quartiers.

Les Tlascalans campés à l'extérieur reçurent l'ordre de s'avancer.

Sous divers prétextes il appelle près de lui les magistrats et les principaux citoyens ; et au signal convenu, toutes les troupes se mirent en mouvement et se précipitèrent sur la multitude, qui, surprise et sans chef, déposa les armes. Tandis que les Espagnols les pressaient de front, les Tlascalans les attaquaient du côté opposé. Bientôt les rues sont jonchées de morts et de mourants ; le temple où s'étaient réunis les prêtres et quelques chefs s'écroule au milieu des flammes. Le carnage dura deux jours. Les habitants souffrirent tout ce que la fureur des Espagnols et de leurs alliés put inventer de plus atroce. Six mille Cholulans périrent, aucun Espagnol ne fut mortellement blessé.

Cortès rendit alors la liberté aux magistrats qu'il avait fait arrêter, leur reprocha leur *trahison*, leur annonça

que sa *justice* était satisfaite et qu'il leur pardonnait ; il leur ordonna de faire rentrer les familles qui avaient pris la fuite. Ses ordres furent bientôt exécutés, et la ville se remplit en peu de jours d'habitants, qui, au milieu des ruines de leur temple et du deuil de leurs familles, s'empressèrent de servir avec la plus abjecte, la plus stupide soumission, ces farouches étrangers dont les mains dégoûtaient encore du sang de leurs frères et de leurs amis.

Cortès partit immédiatement de Cholula pour Mexico, qui n'en est éloigné que de vingt lieues. Partout il fut reçu comme un libérateur. Les caciques et les Indiens ne l'entretenaient que des services qu'ils attendaient de sa haute vaillance et de sa sagesse, et lui répétaient les mêmes plaintes contre Montézuma.

Un empire, quelles que soient d'ailleurs son étendue et sa puissance, s'écroule bientôt dès que le chef du gou-

vernement a perdu la confiance des peuples ; et Cortès observait les mêmes signes de mécontentement aux extrémités et dans le centre même du Mexique.

L'armée s'avançait sans obstacle ; déjà se déroule à ses regards étonnés l'immense et riche tableau de la plaine de Mexico : des campagnes fertiles et bien cultivées, un vaste lac couvert d'embarcations, plusieurs villes considérables, et au milieu de cet horizon enchanté l'île que domine Mexico, ses magnifiques temples, les voûtes dorées des palais. A chaque instant se succédaient des messagers de Montézuma, porteurs d'ordres souvent contradictoires, qui trahissaient l'inquiétude de ce Monarque ; tantôt c'était une invitation de marcher, tantôt de rétrograder. Les Espagnols étaient arrivés aux portes de la capitale, que Montézuma hésitait encore s'il devait, ou non, les recevoir.

Arrivé près de la ville, Cortès vit s'avancer, à sa rencontre, environ mille Indiens parés de plumes et vêtus d'étoffes de coton d'une extrême finesse. Ils défilèrent devant le général espagnol en le saluant respectueusement. Ils annoncèrent l'arrivée prochaine de Montézuma. Deux cents coureurs, uniformément habillés, le précédaient. Une troupe plus richement parée parut ensuite; au milieu d'elle était Montézuma porté dans un palanquin, brillant d'or, et porté sur les épaules de ses principaux favoris. Trois officiers marchaient devant lui; ils tenaient à la main des baguettes d'or qu'ils élevaient par intervalle; à ce signal, tous les Indiens baissaient la tête et se cachaient le visage, comme indignes de porter leurs regards sur un si grand monarque.

Cortès descendit de cheval, et s'avança avec un respectueux empressement vers Montézuma qui avait quitté

son palanquin et marchait appuyé sur les bras de deux de ses parents. Ses gens étendaient sous ses pas des étoffes de coton. Cortès le salua à l'européenne; Montézuma lui rendit son salut en touchant la terre avec sa main et la baisant ensuite.

C'est, dans l'usage du pays, le salut de l'inférieur au supérieur. Cette condescendance du fier Montézuma étonna les Mexicains; l'orgueilleux espagnol fut frappé de s'entendre appeler par la foule des spectateurs, *Teutès* (divinité). Montézuma ne quitta les Espagnols qu'après les avoir fait entrer dans les quartiers qui leur avaient été destinés. C'était un vaste palais bâti par son père.

Le premier soin de Cortès fut de placer son artillerie en face des différentes avenues; de tenir une partie de ses troupes sous les armes, et de placer des sentinelles.

Montézuma vint de lui-même visi-

ter Cortès avec le même cérémonial, et lui raconta que d'après la tradition du pays, les ancêtres des Mexicains étaient venus d'une contrée très éloignée, et avaient conquis cet empire; que le grand capitaine qui les commandait était retourné dans son pays en leur annonçant que ses descendants viendraient un jour reprendre les rênes du gouvernement, et réformer leurs lois. Ces descendants annoncés étaient, selon lui, les Espagnols mêmes, et c'était pour ce motif qu'il les avait reçus comme parents et comme amis.

Montézuma parlait-il sincèrement; était-il vrai qu'une ancienne colonie, dont l'origine était inconnue, était venue s'établir au Mexique; ou ce prince ne cherchait-il qu'à inspirer aux Espagnols une tranquille sécurité sur leur avenir afin de faciliter l'exécution du sinistre projet qu'il méditait contre eux? Les faits ultérieurs don-

ent à ces conjectures un caractère de probabilité. Quel prince dont le trône est menacé et qui a la conviction de ne pouvoir le maintenir par la force, n'a pas recours à la ruse? Ne peut-il pas se croire tout permis pour prévenir la perte de son empire?

Le lendemain, Cortès et ses officiers furent admis à une audience publique du monarque, et libres de circuler dans la ville, ils ne purent voir sans admiration le nombre des habitants, la magnifique ordonnance de ses principaux édifices.

L'ancien nom de cette capitale était Temichstislan; sa situation, dans une grande plaine qu'environnent de hautes montagnes, lui procure une température douce et salubre. Les eaux se réunissent dans divers lacs qui communiquent les uns aux autres; le plus grand a neuf milles de circuit.

Des chaussées construites en terre et en pierre, et de trente pieds de

largeur conduisent à la capitale. La chaussée de Tacuba à l'ouest a un mille et demi de longueur ; celle de Tapeaca, au nord-ouest, trois mille ; celle de Cuyocaan, au sud, six mille. On ne peut, du côté de l'est, arriver à la ville qu'en canot.

Les temples, les palais, les maisons des principaux habitants sont magnifiques. Le peuple n'habite que des huttes placées sur le bord des canaux ; de grandes places divisent ces lignes d'habitations si variées. La population était évaluée à soixante mille.

Telle était Mexico à l'époque où les Espagnols y parurent pour la première fois. L'occupation de la capitale de l'empire avait trop flatté l'amour-propre de Cortès pour lui permettre d'apprécier le conseil que lui avaient donné les Tlascalans de ne pas s'établir dans Mexico, où il se trouverait à la merci de Montézuma. Diverses circonstances le convainquirent bientôt que

ce prince pouvait d'un mot rendre la retraite des Espagnols impossible.

Des évènements antérieurs avaient dû le convaincre que les Mexicains, usant du droit qu'a toute nation de repousser une injuste invasion, n'attendaient qu'une occasion favorable de se délivrer des Espagnols et de leurs alliés. Cortès, avant d'entrer à Mexico, avait appris des Espagnols restés à *Villa-Ricca* que Qualpopoca, l'un des généraux mexicains qui commandaient sur la frontière, avait rassemblé une armée pour attaquer les provinces qui s'étaient insurgées en faveur des Espagnols ; qu'Escalante avait marché au secours de ses alliés menacés ; que son détachement avait battu l'ennemi; mais que cette victoire avait coûté la vie à Escalante et à quelques autres Espagnols ; qu'un autre fait prisonnier avait été égorgé, et que sa tête, promenée en trophée dans différentes villes pour prouver que les Espagnols

n'étaient pas immortels, avait été envoyée à Mexico.

Cortès n'en avait pas moins continué sa marche au centre de l'empire; et, convaincu que le moindre échec, le moindre symptôme de crainte de la part des Espagnols serait le signal de la défection de leurs alliés et de leur perte, crut devoir étonner les Mexicains par un coup hardi. Il se hâta de s'assurer de la personne même de Montézuma. Quelques-uns de ses officiers, à qui il communiqua son audacieux projet, furent épouvantés de ses conséquences; d'autres moins timides l'approuvèrent.

CHAPITRE IV.

Captivité de Montézuma.—Supplice de Qualpopoca son fils, et de ses principaux officiers. — Montézuma se reconnaît vassal du roi d'Espagne. — Partage du butin. — Cortès veut détruire le temple de Mexico. — Emeute.— Arrivée de Narvaès. — Cortès marche contre lui. — Défection. — Mort de Montézuma. — Narvaès prisonnier. — Insurrection à Mexico et dans les provinces. — Les Espagnols évacuent cette capitale. — Combats divers. — Victoire d'Olumba. — Ses causes. Ses résultats. — Quetlavaca élu empereur du Mexique. — Conspiration contre Cortès. — Elle échoue. — Il se prépare à assiéger Mexico.

(1520 à 1521.)

Cortès se rendit au palais de Montézuma à l'heure ordinaire; cinq de ses principaux officiers, Alvarado, Sandoval, Lugo, Velasquez de Léon

et Davila, plusieurs soldats de confiance l'accompagnaient. Trente autres le suivaient, sans ordre, et sans autre but apparent qu'un mouvement de curiosité. Divers détachements furent échelonés dans toutes les rues qui conduisaient du quartier des Espagnols au palais de Montézuma. Le reste de l'armée et les Tlascalans se tenaient prêts à marcher au premier ordre.

Cortès et les siens furent admis sans difficulté : les Mexicains, suivant l'usage, se retirèrent par respect. Après avoir reproché à Montézuma la conduite de son général, Qualpopoca, il demanda une réparation publique pour la mort d'Escalante et des autres Espagnols. Montézuma protesta de son innocence; et pour la prouver il ordonna sur-le-champ l'arrestation de Qualpopoca et de ses complices, et leur translation à Mexico.

C'était tout ce que Cortès pouvait

exiger, tout ce qu'il avait même demandé; mais il insista pour que Montézuma quittât sur-le-champ son palais et vînt habiter au milieu des Espagnols, l'assurant qu'il y serait parfaitement libre de vaquer aux soins de son empire. Montézuma rendu au sentiment de sa dignité, répliqua fièrement que, lors même qu'il pourrait s'oublier à ce point, ses sujets ne souffriraient point qu'il subît un pareil affront. Cette orageuse conférence durait depuis trois heures; Montézuma était inflexible.... Le jeune Velasquez de Léon s'écria avec l'accent de la fureur : « Qu'il se laisse conduire, ou je « lui perce le cœur! » Et il s'apprêtait à frapper Montézuma. Ce prince se trouvait à la merci des Espagnols, il s'abandonna à sa destinée.

Il rappela ses officiers, leur annonça sa résolution et partit avec eux pour le quartier des Espagnols. A cette nouvelle tous sont consternés;

bientôt la fureur succède à l'étonnement et à la douleur. Montézuma d'un mot ou d'un seul geste pouvait tout changer; il n'exposait que sa vie, mais il sauvait son empire. Mais il affecta dans le trajet un visage serein, un air satisfait; il déclara que c'était de son propre mouvement qu'il allait résider au milieu de ses *amis*. La foule, habituée à respecter ses moindres volontés, se dispersa sans trouble, sans violence, et Montésuma se constitua lui-même prisonnier des étrangers, qu'avec plus de courage il eût pu faire repentir de leur audacieuse entreprise.

Cortès lui tint d'abord parole, les principaux officiers de Montésuma conservèrent un libre accès auprès de leur monarque, ses domestiques seuls le servaient, ses ordres pour le gouvernement étaient exécutés comme s'il eût été véritablement libre. Cependant les Espagnols le gardaient avec

une extrême vigilance. Qualpopoca, son fils, et cinq des principaux officiers qui servaient sous ses ordres avaient été amenés à Mexico, Montésuma les livra à Cortès.

Traduits immédiatement devant un conseil, ils furent condamnés à être brulés vifs; on dressa un immense bûcher avec toutes les armes qui garnissaient l'arsenal de Mexico; et la multitude, dans un silence stupide, vit dévorer par les flammes le fils de son roi, et les premiers défenseurs de l'empire. Cortès, avant cette sanglante exécution, s'était présenté dans l'appartement qu'occupait Montésuma, et sous le prétexte vrai ou supposé que les condamnés avaient déclaré n'avoir agi que par ses ordres, il ordonna à un soldat, qui l'accompagnait, d'enchaîner le monarque mexicain.

Montésuma ne fit que gémir et se plaindre. Cortès reparut après l'exé-

cution, et ordonna de débarrasser Montésuma de ses fers. Ce prince qui peu d'instants auparavant n'avait pas craint d'irriter les Espagnols par des plaintes, passa de la douleur aux transports d'une joie immodérée, et prodigua aux bourreaux de son fils, les expressions de la plus vive tendresse, de la plus expansive reconnaissance.

On ne peut attribuer qu'à l'ivresse du pouvoir et des succès la conduite de Cortès envers Montézuma; cette cause peut bien expliquer ses procédés, mais non pas les justifier. Six mois s'étaient écoulés depuis que Montézuma était au quartier des Espagnols; ses ministres, les officiers de sa maison y recevaient ses ordres; tout s'exécutait en son nom. Aucun changement n'avait eu lieu dans la marche du gouvernement; les Mexicains obéissaient sans la moindre répugnance; aucune tentative ne fut

faite pour la délivrance du monarque. Ce prince continuait d'aller aux temples suivant son usage, il allait même chasser au-delà des lacs, accompagné d'une garde espagnole peu nombreuse.

Cortès régnait sans obstacle sous le nom de Montézuma ; il avait envoyé quelques-uns de ses officiers visiter les différentes parties de l'empire. Des Mexicains, choisis par Montézuma leur servaient de guides et de défenseurs. Les rapports de ces officiers sur les productions du sol, sur ses mines, sur ses diverses températures et les lieux propres à recevoir des colonies, mettaient Cortès à même de préparer les Mexicains aux changements qu'il méditait. Maître de l'empire par l'ascendant qu'il avait pris sur Montézuma, il éloignait des emplois importants les officiers et les magistrats mexicains dont il soupçonnait les talents, les vertus et l'esprit

d'indépendance, et les faisait remplacer par des hommes ineptes ou dociles à ses volontés.

La sécurité du présent ne l'aveuglait point sur l'avenir; il sentit la nécessité de s'assurer de la navigation des lacs en cas de retraite. Il éveilla la curiosité de son prisonnier sur les manœuvres et la forme des navires européens, et lui persuada sans peine d'envoyer chercher les agrès déposés à la Vera-Crux, et de faire couper et préparer des bois de construction. Bientôt deux brigantins furent lancés sur ces lacs.

Cortès enhardi par la faiblesse de Montézuma n'hésita plus de lui proposer de se reconnaître vassal du roi de Castille, et de se soumettre à un tribut annuel. Montézuma, à cette double invitation, convoqua les grands de l'empire, leur rappela les anciennes prédictions dont la tradition avait perpétué le souvenir; il si-

gnala les Espagnols comme les descendants et les héritiers légitimes du grand capitaine qui avait conquis jadis et fondé l'empire ; il annonça qu'il mettait aux pieds du roi de Castille sa couronne ; et qu'il se reconnaissait son vassal et son tributaire.

Mais l'accent de sa voix, ses larmes, l'altération de ses traits en prononçant ce discours, annonçaient assez que son cœur désavouait ses paroles. Les Mexicains ne purent se méprendre sur les motifs qui le faisaient agir ainsi. Ils paraissaient disposés à se porter à quelque acte de violence. Cortès les prévint en déclarant que les intentions de son souverain étaient de ne rien changer dans la constitution et les lois de l'empire ; cette déclaration, et sur-tout la soumission de Montézuma arrachèrent à l'assemblée un consentement forcé.

L'acte de foi et hommage à la couronne d'Espagne fut effectué avec tou

tes les formalités qu'il plut à Cortès et aux siens de prescrire, ce fut encore sur la demande de Cortès que Montézuma y joignit un magnifique présent pour le nouveau suzerain, et ses sujets y ajoutèrent encore par une contribution. L'or et l'argent furent fondus; on ne conserva intacts que les bijoux d'un travail précieux, le tout pouvait être évalué à six cent mille pesos (1).

Les soldats attendaient avec impatience qu'on en fît le partage; un cinquième fut réservé pour le roi d'Espagne, un autre cinquième pour Cortès, on préleva ensuite le remboursement des sommes dépensées par Vélasquez, par Cortès et d'autres officiers pour l'expédition; le reste fut distribué aux officiers suivant leur rang, et au reste de la troupe; mais la portion de chaque soldat n'excéda

(1) Environ deux millions cinq cent mille francs.

pas cent pesos; tous furent mécontents, et quelques-uns refusèrent de recevoir leur modique contingent. Beaucoup d'objets précieux avaient été détournés par les favoris de Cortès, à qui cependant il importait essentiellement que la part du roi fût considérable.

L'or et l'argent n'étaient pas alors au Mexique la mesure de la valeur des autres marchandises; le travail seul déterminait leur prix; ils n'étaient regardés que comme matière destinée à la parure des grands et à la décoration des temples, l'argent y était moins commun que l'or.

Le prosélitisme était l'esprit dominant du siècle. Cortès pressait Montézuma de renoncer à ses dieux; il insistait avec la ferveur imposante et opiniâtre d'un missionnaire; désespérant de vaincre sur ce point la résistance du monarque, il se mit à la tête de ses soldats pour aller renverser

tous les objets du culte dans le grand temple de Mexico. Mais les prêtres appelèrent le peuple à leur secours, et Cortès se borna à ôter une idole de sa niche, et à y substituer une effigie de la Vierge.

Cette imprudence de Cortès faillit causer la perte des Espagnols; les Mexicains, qui avaient supporté l'humiliation de leur monarque, le renversement de leurs lois, l'asservissement de leur patrie, se réunirent et s'armèrent pour la défense de leur culte.

Ils résolurent de chasser ou d'exterminer les Espagnols; les principaux Mexicains et les prêtres eurent à ce sujet de fréquentes conférences avec Montézuma. Mais ce prince craignant d'être la première victime d'une attaque à force ouverte, voulut d'abord essayer des moyens plus doux.

Il fit appeler Cortès et lui dit que l'objet qui l'avait amené au Mexique

étant rempli, il lui conseillait de partir avec les siens pour éviter les dangers dont ils étaient menacés par ses sujets. Cortès parut vouloir satisfaire au désir du monarque, et allégua que le défaut de navires était l'unique obstacle à son départ. Montézuma ordonna aussitôt de faire couper à la Vera-Crux les bois nécessaires. Cortès espérait qu'avant la fin des travaux il trouverait moyen de dissiper l'orage qui s'élevait contre lui ou de recevoir des renforts pour le braver.

Neuf mois s'étaient écoulés depuis le départ de Porto Carrero et Montejo, pour l'Espagne, avec des dépêches pour le roi et les ministres; il attendait leur retour avec la plus vive impatience. Il ne pouvait sans un grand accroissement de forces et la confirmation légale de son autorité, soumettre le grand empire dont il convoitait la conquête.

Il apprend qu'une escadre espa-

gnole avait paru sur la côte. Il ne doute plus qu'elle ne ramène ses envoyés et les secours qu'ils ont demandés en son nom ; il se hâte d'annoncer cette grande nouvelle à ses compagnons ; mais bientôt un courrier de Sandoval, qui avait succédé à Escalante dans le commandement de la Vera-Crux, lui apprend la triste vérité. Ce ne sont pas des renforts qui lui arrivent, mais un armement expédié par Vélasquez avec l'ordre de le destituer et de l'arrêter lui et ses principaux officiers et de les conduire à Cuba.

Porto Carrero et Montejo, contre sa défense expresse, avaient abordé à Cuba ; l'un d'eux avait appris à Vélasquez que Cortès avait renoncé à toute espèce de relation avec lui ; ces deux envoyés exagérèrent la magnificence des présents qu'avaient reçus Cortès et les siens. Vélasquez, trompé dans toutes ses espérances, était d'autant

plus irrité contre Cortès que, sur le rapport du voyage de Grijaval, qu'il avait envoyé à la cour, le roi lui avait conféré les pouvoirs les plus amples pour poursuivre la découverte, et l'avait nommé gouverneur à vie des contrées déjà explorées, et de celles qu'il pourrait découvrir.

Vélasquez prépara une expédition considérable ; il en pressa l'équipement et le départ avec une infatiguable célérité ; elle se composait de dix-huit navires, portant quatre-vingts hommes de cavalerie, huit cents hommes d'infanterie et douze pièces de canon. Il fit une faute qui rendit cette expédition inutile à ses desseins ; au lieu de la diriger lui-même il en confia le commandement à Pamphilo Narvaès.

Débarqué sans obstacle près de Saint-Jean-d'Ulloa, Narvaès avait rencontré trois soldats envoyés à la recherche des mines de ce district, qui

lui peignirent la situation de Cortès comme désespérée : ils exagérèrent sur-tout le mécontentement de ses troupes. Ces trois soldats servirent encore à Narvaès de guides et d'interprêtes.

Cependant Narvaès ayant envoyé sommer le gouverneur de la Vera-Crux de se soumettre à l'autorité de Vélasquez, avait reçu pour toute réponse que son envoyé, le prêtre Guevara et ceux qui l'accompagnaient avaient été arrêtés et conduits enchaînés à Mexico.

Cortès les reçut comme amis, et blàmant la sévérité de Sandoval, il les avait fait mettre en liberté. Il parvint à gagner leur confiance, et à recevoir d'eux des renseignements exacts sur le but et les forces de l'expédition de Narvaès. Il apprit encore que le chef de l'expédition avait annoncé aux Mexicains que c'était contre les ordres et les intentions de son

souverain que Cortès s'était conduit avec tant de violence, et prétendait les délivrer de sa tyrannie.

Montézuma avait été informé de toutes ces circonstances, et Cortès comprit alors quelle était la cause de l'opposition qu'il avait rencontrée dans ses derniers rapports avec ce monarque. Il ne pouvait attendre à Mexico l'arrivée de Narvaès, et il n'avait pas assez de forces pour se maintenir en possession de cette capitale et empêcher Narvaès d'y arriver.

Il essaya d'abord la voie des négociations, et envoya son aumônier, Olmedo, pour se ménager des partisans dans l'armée de Narvaès. Les envoyés de Cortès échouèrent auprès de cet officier; ils furent plus heureux dans leurs intrigues pour séduire les troupes; ils étaient porteurs de plusieurs lettres de Cortès et de ses officiers pour leurs anciens amis, qui se trouvaient dans l'expédition de Nar-

vaès. Ils les remirent avec des présents propres à séduire des aventuriers plus avides que délicats. D'autres désiraient une réconciliation pour éviter une guerre civile; mais Narvaès fut inflexible et déclara publiquement Cortès et les siens rebelles et ennemis de leur pays.

Cortès s'attendait à ce résultat; il se prépara à combattre. Il laissa cent cinquante hommes à Mexico sous les ordres de Pedro d'Alvarado, et tâcha de persuader à Montézuma que son départ n'avait pour but que d'aller à la rencontre des étrangers qui étaient ses amis. Montésuma parut le croire et promit de rester tranquille au milieu des Espagnols. Ils se trompaient l'un et l'autre.

La troupe de Cortès, après sa jonction avec le détachement de Sandoval, ne montait qu'à deux cent cinquante hommes; il tâcha de suppléer par d'autres moyens à l'infériorité du nom-

bre et des armes. Il redoutait sur-tout la cavalerie de Narvaès. Il arma ses fantassins de longues piques, et les exerça à s'en servir contre les charges de la cavalerie. Il s'avança jusqu'à Zempoalla, dont Narvaès s'était emparé; il avait continué de négocier, mais sans aucune apparence de succès. L'instant décisif approchait, tous les compagnons de Cortès, proscrits comme lui, jurèrent de combattre jusqu'à la dernière extrémité.

Il divisa sa troupe en trois petites colonnes; la première, commandée par Sandoval, fut chargée de s'emparer de l'artillerie de Narvaès; Christoval d'Olid, à la tête de la seconde, devait attaquer la tour et soutenir Sandoval; la troisième, formant un corps de réserve, était sous les ordres de Cortès lui-même. Il éprouva la plus grande difficulté à passer la rivière de Canoas, grossie par les pluies. Les soldats ne pouvaient résister au cou-

rant qu'en se pressant en masse. La nuit favorisait cette attaque hardie. Chaque soldat était armé d'un épée, d'un poignard et d'une longue pique, à la manière des guerriers de Chinantla. Narvaès n'avait en avant que deux sentinelles, l'une fut saisie par l'avant-garde de Cortès, l'autre s'échappa, et donna l'alarme dans la ville.

Le présomptueux Narvaès le traita de lâche et d'imposteur; mais bientôt les cris des assaillants lui apprirent l'urgence du danger. L'attaque fut si prompte que Sandoval, après avoir essuyé un seul coup de canon, s'était emparé de l'artillerie et s'avançait vers la tour. Narvaès, qui s'est armé à la hâte, anime ses soldats par son courage, et marche à leur tête contre l'ennemi.

Olid s'avance pour soutenir ses compagnons, et Cortès, pressant sa marche, attaque avec vigueur; sa petite

troupe, marchant en colonne serrée avec de longues piques, présente un front impénétrable et renverse tout devant elle. La tour est bientôt investie. Un soldat mit le feu aux roseaux dont elle était couverte, et Narvaès, obligé de sortir, reçoit à l'œil un coup de pique, tombe, et bientôt est mis aux fers. Des cris de victoire se font entendre. Le reste des troupes de Narvaès ne soutient plus le combat avec la même vigueur; leur propre artillerie était tournée contre eux. La prise de leur chef, l'obscurité de la nuit, ajoutaient à la confusion. Après une courte résistance les soldats forcèrent leurs chefs à capituler, et avant le jour tous avaient mis bas les armes et s'étaient soumis à Cortès.

Cette victoire fut également avantageuse aux deux partis, que leur division prolongée eût exposée à une inévitable destruction. Cortès apprit bientôt en effet que les Mexicains

avaient pris les armes et détruit les deux brigantins qu'il avait fait construire pour s'assurer de la navigation des lacs, qu'ils avaient incendié les magasins, blessé ou tué plusieurs Espagnols, et qu'Alvarado était sur le point de succomber.

Cortès partit sur-le-champ de Zempoala; il pressa sa marche avec une extrême rapidité. Il fut renforcé à Tlascala par deux mille Indiens d'élite. Il ne trouva partout ailleurs que des villes et des bourgades abandonnées, la solitude et le silence.

Mais telle était l'ignorance des Mexicains dans l'art de la guerre, qu'ils n'avaient point encore songé à rompre les chaussées et les ponts pour arrêter sa marche et fermer toute retraite à Alvarado.

Cet officier et ses compagnons reçurent Cortès et les siens avec les transports de la joie la plus vive. Réunis, ils se crurent désormais invinci-

bles; et Cortès, partageant l'ivresse générale, négligea même de rendre visite à Montézuma; il ne parlait plus des Mexicains qu'avec mépris. Ces procédés mirent le comble à l'irritation des Mexicains, qui déjà ne voyaient plus dans les Espagnols que d'avides et féroces aventuriers qui, sous de faux prétextes, avaient pénétré dans la capitale, et dont l'unique but était d'envahir l'empire. Ils reprirent les armes avec un redoublement de fureur, attaquèrent un corps d'Espagnols dans la grande place du marché, et le forcèrent de se retirer avec perte.

Enhardis par ce premier succès, ils vinrent le lendemain assaillir les Espagnols dans leur quartier. L'artillerie, pointée sur les avenues des rues voisines, emportait vainement des lignes entières, de nouveaux combattants remplaçaient à l'instant les morts et les blessés, et Cortès, malgré tous

ses efforts, son courage et son habileté eut beaucoup de peine à les empêcher de forcer son quartier.

Ces attaques toujours nombreuses, toujours opiniâtres se renouvellaient sans cesse : Cortès lui-même fut blessé dans un poste qu'il commandait. Il sentit qu'il lui était impossible de se maintenir dans la capitale contre les attaques continuelles de sa population et des populations voisines.

Un autre assaut menaçait sa vie et celle de ses compagnons. Il eut recours à un nouveau moyen de défense dont il se promettait le plus heureux résultat. Il pouvait disposer de Montézuma : ce malheureux prince parut sur la muraille dans tout l'appareil de sa dignité. A son aspect les Mexicains s'arrêtent immobiles d'étonnement et de respect. Montézuma les exhorte à cesser les hostilités ; mais à peine a-t-il cessé de parler que les Mexicains font pleuvoir sur le quartier espagnol

une grêle de traits et de pierres, et avant que les espagnols qui l'environnaient, eussent pu élever leurs bouchiers pour le garantir, plusieurs flèches l'avaient atteint, une pierre l'a frappé à la tempe et l'a renversé.

A la vue de leur prince, tombé sous leurs propres traits, les Mexicains, épouvantés de leur attentat, voient déjà leurs dieux armés pour les punir, et se dispersent glacés de crainte et d'horreur. Les Espagnols ont transporté Montézuma dans son appartement. Vainement ils lui prodiguent tous les secours de l'art, l'infortuné ne veut pas survivre à ce dernier outrage; il déchire l'appareil de ses blessures, refuse toute espèce d'aliments, repousse avec horreur les Espagnols qui le pressent d'embrasser leur religion, il les accable de reproches et de malédictions, et meurt entre leurs bras.

Les Espagnols avaient perdu leur

dernier moyen de salut. Les mesures extrêmes ne donnent qu'un succès de circonstance ; elles ajoutent à la gravité du danger dès qu'elles n'ont pu en détruire la cause. L'inique captivité de Montézuma avait moins effrayé qu'irrité les Mexicains. Cortès en faisait la triste expérience. De nouveaux obstacles, de nouveaux dangers l'attendaient dans sa retraite dont l'exécution était devenue plus difficile que jamais. Il était, il est vrai, parvenu par un prodige de courage du brave Escobar, à s'emparer d'une tour d'où les Mexicains dominaient son quartier ; mais cet échec leur avait fait sentir la nécessité de mieux combiner leurs attaques ultérieures. Déjà ils commençaient à barricader leurs rues, à rompre les chaussées ; encore quelques jours, et toute voie de retraite était fermée aux Espagnols. Ils ne délibéraient plus que sur le moment le plus favorable d'abandonner

la ville. Ils savaient que l'usage des Mexicains n'était point de combattre la nuit; mais leurs prêtres pouvaient les affranchir de ce scrupule religieux, et dans des crises aussi violentes, quand il s'agit du salut commun, tous les préjugés politiques et religieux même ne sont plus que d'impuissantes considérations.

Les Espagnols convinrent d'exécuter leur retraite dès la nuit suivante, à minuit ils partirent, formant trois divisions; Sandoval était à la tête de l'avant-garde, Cortès commandait le centre, où étaient placés les bagages, l'artillerie, un fils, deux filles de Montézuma, et d'autres prisonniers de distinction; Alvarado et Vélasquez de Léon dirigeaient l'arrière-garde. Cortès faisait porter un pont-volant de bois, pour traverser les points où les chaussées auraient été rompues.

Les colonnes suivaient en silence la chaussée qui conduit à Tacuba;

l'ennemi ne se montrait nulle part. Mais arrivés à une certaine distance, les Espagnols s'aperçurent que la chaussée était rompue. Les Mexicains avaient suivi tous leurs mouvements, et tandis que les Espagnols se disposaient à établir leur pont-volant, des cris terribles, le bruit des instruments de guerre, leur annoncent la présence de l'ennemi. Le lac se couvre d'embarcations, les traits volent de toutes parts sur les ennemis ; leur pont volant, surchargé par l'artillerie, s'enfonce ; les Espagnols effrayés se précipitent vers la seconde brêche ; ils combattent avec le courage du désespoir, mais pressés sur l'étroite chaussée, ils restent exposés aux traits des Mexicains sans pouvoir se développer pour le maniement de leurs armes. Officiers et soldats, amis et ennemis, tous se confondent. Cortès, au milieu de cette horrible mêlée, parvient enfin à s'échapper avec cent

fantassins et quelques cavaliers ; il a franchi les deux dernières brèches sur les tas de cadavres qui en comblaient l'intervalle.

Parvenu sur la terre ferme, il rallie ses soldats à mesure qu'ils arrivent, et revient sur ses pas pour sauver et protéger l'arrivée de ceux qui avaient pu s'ouvrir un passage à travers les masses ennemies. Il entendit les lamentables cris des mourants et des infortunés qui, pris par les Mexicains, allaient être immolés à leurs dieux.

Les tristes débris de l'armée de Cortès se trouvèrent réunis à Tucuba avant le jour. Artillerie, bagage, tout avait été perdu dans cette nuit désastreuse. Vélasquez de Léon et d'autres braves officiers avaient péri. Deux mille Tlascalans avaient été tués. Beaucoup de soldats, surchargés d'or, plus occupés à garantir leur butin que leur vie, étaient tombés sous les traits des Mexicains, ou s'étaient noyés dans

le lac. Aguilar et Marina, si nécessaires à l'armée comme interprêtes, avaient heureusement survécu à cette catastrophe.

Cortès ne songea plus qu'à chercher un asile pour ses troupes; les Mexicains le harcelaient de toutes parts, et déjà les habitants de la province de Tucuba prenaient les armes. Il parvint enfin à s'emparer d'un temple placé sur une éminence, et qu'il trouva heureusement bien approvisionné de vivres; mais ce ne pouvait être qu'un abri momentané, et Cortès ne pouvait espérer de sûreté pour lui et les siens que sur le territoire de Tlascala, qui était encore à une distance éloignée. Un guerrier tlascalan les conduisit par une route plus courte, mais à travers des montagnes et des marais, et dans un pays mal cultivé.

Les Espagnols marchèrent pendant six jours sans prendre de repos. Cor-

tès soutenait le courage de ses soldats par son exemple. Ses traits, toujours sereins, ne trahissaient point le trouble de son âme. Ils arrivèrent enfin à Otumba, près de la route de Mexico à Tlascala. Les Mexicains les poursuivaient toujours, et Marina leur entendait répéter souvent : « Allez, brigands, allez dans un lieu où bientôt vous trouverez la punition de vos crimes. »

On connut bientôt la cause de ces paroles menaçantes. Arrivés sur une hauteur, les Espagnols découvrirent, dans une vaste plaine, une immense armée. C'était là, dans cette plaine d'Otumba, où Cortès devait nécessairement passer, que les Mexicains s'étaient réunis pour l'accabler.

Cortès, sans laisser aux siens le temps de connaître toute l'étendue du danger qui les menaçait, s'écria que le moment était venu de vaincre ou de périr, et les conduisit à l'ennemi.

L'impulsion de cette petite troupe renversait tout sur son passage. Les Espagnols, jusqu'alors victorieux, succombaient à l'excès de leurs fatigues, Cortès vit le grand étendard de l'empire; il se rappela que les Mexicains attachaient à cet étendard sacré la destinée des batailles; et à la tête de quelques braves dont les chevaux peuvent encore soutenir une marche rapide, il s'élance; la garde d'élite qui protège l'étendard est culbutée, le général mexicain est renversé par la lance de Cortès; un Espagnol s'empare de l'étendard: tout-à-coup les Mexicains, saisis d'une terreur panique, rompent leurs rangs et s'enfuient dans les montagnes.

Les Espagnols ne peuvent les poursuivre et restent sur le champ de bataille; ils y trouvent un riche butin, et dès le lendemain ils entrèrent sur le territoire des Tlascalans. Ils y reçurent la plus généreuse, la plus

franche hospitalité. Les alliés des Espagnols avaient aussi éprouvé d'autres revers. Tant de pertes réitérées, le mécontentement d'une partie des troupes qui lui restaient, tout semblait imposer à Cortès la nécessité d'abandonner une entreprise qui paraissait désespérée. Mais la colonie de la Vera-Crux n'avait pas été attaquée, ni même menacée; les Zempoallans et les autres peuplades voisines ne montraient aucune disposition hostile; les Tlascalans restaient fidèles à la cause des Espagnols, il ne négligea rien pour se concilier davantage leur affection; il leur distribua libéralement la plus grande partie du riche butin d'Otumba; il fit venir de la Vera-Crux quelques munitions et quelques pièces d'artillerie, et expédia quatre navires de la flotte de Narvaès, avec quelques officiers, à Hispaniola et à la Jamaïque pour y acheter des munitions et des chevaux, et

inviter quelques aventuriers à se joindre à lui.

Il fit abattre et couper des bois de construction dans les montagnes de Tlascala pour faire des brigantins. Tandis qu'il se disposait à une nouvelle campagne, une partie de ses soldats, et sur-tout ceux qui étaient venus de Cuba avec Narvaès, demandèrent hautement à y retourner. Cortès employa les prières pour les faire renoncer à leur dessein ; tout ce qu'il put obtenir c'est qu'ils en différeraient l'exécution jusqu'à ce que les circonstances permettraient de l'exécuter sans danger.

Et pour les distraire de leur projet, il leur proposa de venger sur les peuples de Tepeaca la destruction d'un corps espagnol. Il eut soin de composer ce détachement d'une partie des soldats de Narvaès; il se mit à leur tète avec un corps nombreux de Tlascalans, et après quelques combats

heureux il parvint à réduire les Tepeacans. A son retour il continua ses préparatifs pour l'entreprise qu'il méditait contre Mexico ; les Tlascalans étaient déterminés à partager ses dangers.

Des circonstances imprévues le secondèrent au-delà de ses espérances. Le gouverneur de Cuba, qui avait considéré comme infaillible le succès de l'expédition de Narvaès, avait envoyé après lui deux vaisseaux avec des munitions et un renfort de troupes. L'officier à qui Cortès avait confié le commandement de la côte, avait réussi à les attirer dans le hâvre de la Vera-Crux, et à leur persuader de suivre les drapeaux d'un chef plus habile, auquel il les envoyait.

Trois autres vaisseaux entrèrent successivement dans le même hâvre. Ils faisaient partie de l'escadre armée par François de Garay, gouverneur de la Jamaïque, jaloux de partager

avec Cortès la gloire de soumettre un nouvel empire à la couronne de Castille. Cette escadre avait fait une tentative malheureuse sur une côte habitée par un peuple féroce et guerrier, et s'était trouvée trop heureuse d'échapper à ce danger, et de pouvoir aborder ensuite à la Vera-Crux. Tous se décidèrent à rejoindre Cortès.

Un autre vaisseau chargé de munitions de guerre, que des spéculateurs envoyaient vendre dans l'espoir d'en obtenir un grand profit, aborda sur les mêmes côtes. Cortès fit acheter la cargaison, et l'équipage alla le joindre à Tlascala. La position dans laquelle il s'était placé envers le gouverneur de Cuba, ne lui laissait point d'alternative entre la mort ou le succès. Déclaré rebelle par Diego Vélasquez, il devait périr au Mexique ou le conquérir. S'il fit de graves imprudences, il sut aussi, pour les réparer, profiter des occasions que la fortune lui pré-

sentait. Il devait les renforts inespérés qu'il avait reçus à un ennemi déclaré, qui avait juré sa perte, à un rival qui cherchait à le supplanter. Mais quel autre que lui eût réussi à s'emparer sans coup férir de l'expédition de Narvaès et de celle du gouverneur de la Jamaïque. Ces derniers renforts réparaient une partie de ses pertes, en lui donnant cent quatre-vingt hommes, vingt chevaux, des munitions, quelques canons et plusieurs navires. Il eut assez de confiance dans sa bonne fortune pour renvoyer les soldats de Narvaès qui avaient sollicité leur retour à Cuba. Des mutins sont toujours de mauvais soldats. Après leur départ il se trouvait encore à la tête de cinq cent cinquante hommes d'infanterie et quarante cavaliers, et neuf pièces de campagne. Il en avait moins quand il entra la première fois à Mexico. Dix mille Tlascalans et Indiens l'accompagnaient. Il marcha contre Mexico le

28 décembre 1520, six mois après avoir été contraint d'en sortir.

Les Mexicains ne s'étaient point endormis dans une imprévoyante sécurité. Les principaux habitants, après la mort de Montézuma, avaient, suivant le droit que leur donnait les lois de l'empire, élu pour son successeur son frère Quetlavaca : son courage et sa haine contre les Espagnols lui avaient mérité leurs suffrages. Il s'était empressé d'empêcher le retour des Espagnols. Instruit des mouvements de Cortès, il avait fait fabriquer des armes et fortifier la ville. Il appela toute la population des provinces au secours de la capitale, et promit l'exemption des taxes imposées par ses prédécesseurs. Mais il ne réussit point dans ses négociations pour engager les Tlascalans à renoncer à l'alliance de Cortès. Une maladie imprévue termina ses jours. Les Mexicains élevèrent au trône le jeune Guatimozin, gendre et

neveu de Montézuma, non moins brave, non moins habile que le monarque qu'il remplaçait.

Cortès triompha des premiers obtacles qui s'opposaient à sa marche, et se rendit maître de Terenco, la seconde ville de l'empire, située sur les bords du lac à vingt milles de Mexico. Il y établit son quartier général et fit lancer à l'eau ses brigantins, il confia le commandement de la ville à un nouveau cacique qu'un parti de nobles lui désigna; attaché à Cortès par la reconnaissance, ce chef le servit depuis avec une inviolable fidélité.

Cortès, avant de s'avancer davantage, aurait voulu recevoir les renforts qu'il espérait d'Hispaniola. Il ne resta pas inactif; il attaqua et soumit plusieurs villes situées sur les lacs; il dut la conquête de quelques-unes à la force et les autres à des moyens plus doux. Ces défections dé-

concertaient les projets de vengeance des Guatimozin. Les soldats de Cortès ne voyaient pas aussi sans effroi l'insuffisance des moyens de leur général pour une entreprise aussi difficile que la conquête de Mexico.

Antoine Villefagua s'était fait le chef des mécontents : audacieux, entreprenant, et tout dévoué à Velasquez, il ne voyait d'autre moyen d'arrêter Cortès dans sa marche, que de l'assassiner. Il réunissait les conjurés dans une maison qu'il habitait. Déjà le jour, l'heure, le lieu pour l'exécution de ce complot étaient fixés, les officiers qui devaient être assassinés avec Cortès, le nouveau chef qui devait lui succéder, étaient désignés; mais la veille même du jour de l'exécution, un des conjurés cédant à ses remords, révela à Cortès tout le plan de la conjuration.

Accompagné de quelques officiers dévoués, Cortès se rend à l'instant

même à la maison de Villefagua, il arrache de son sein l'acte signé par les conjurés, se retire pour le lire et y trouve les noms de plusieurs hommes qui lui étaient chers. Il prit à l'instant le parti le plus sage; il feignit de croire que Villefagua était le seul coupable, et dès le lendemain ce soldat fut condamné au gibet et exécuté. Cortès se hâta immédiatement d'annoncer que ses complices lui étaient inconnus, parce qu'au moment d'être arrêté, Villefagua avait déchiré, anéanti le papier contenant le plan de la conjuration et les noms des conjurés, que la torture même n'avait pu lui arracher aucune révélation.

Les matériaux des brigantins étaient prêts, mais il fallait les transporter par une route de plus de soixante mille, à travers les montagnes: les Tlascalans fournirent huit mille tamencs ou porteurs; un détachement

d'Espagnols protégeait le convoi, sous les ordres de Sandoval, qui fut assez heureux pour écarter les mexicains qui le harcelaient, et arriva sans éprouver d'accident fâcheux à Tezenco.

Cortès reçut bientôt après l'heureuse nouvelle de l'arrivée du renfort qu'il attendait d'Hispaniola. Quatre navires, portant deux cents soldats, quatre-vingt chevaux, deux pièces d'artillerie et beaucoup d'armes et de munitions, étaient arrivés à la Vera Cruz. Ce ne fut qu'après deux mois de travaux que les seize brigantins purent être lancés à l'eau; il forma sur le champ le siège de Mexico, par trois points, à l'est du lac, vis-à-vis Tezenco, à l'ouest vis-à-vis Tucuba, au sud en face de Cuyacan, ces villes par leur position lui assuraient la garde des principales chaussées, qui conduisent à la capitale. Sandoval commandait la première attaque, Alvarado la

seconde, Olid la troisième, Cortès les brigantins,

Alvarado et Olid rompirent les aqueducs qui conduisaient l'eau à Mexico. Les villes où ils commandaient avaient été abandonnées par les habitants qui s'étaient réunis à Mexico. Les Mexicains attaquèrent les brigantins, qui lancés au milieu de leur canots en renversèrent un grand nombre, beaucoup de Mexicains périrent. Cortès, maître de la navigation du lac, avait l'avantage inappréciable d'une libre communication avec tous ses postes. Le siège durait depuis un mois : à un combat opiniâtre succédait un combat plus opiniâtre encore, les forces des Espagnols s'épuisaient par leurs succès même.

Cortès se décida à terminer par un assaut cette longue lutte encore sans résultat décisif. Les Espagnols renversèrent les palissades, franchirent les fossés et les canaux, et arrivè-

rent sous les murs de la ville, Cortès avait chargé Julien d'Aldereto qui était venu avec le renfort d'Hispaniola, de combler les canaux et de défendre les passages de la chaussée à mesure que les troupes avanceraient, mais entraîné par son impatience de combattre, Aldereto s'était réuni aux assaillants.

Guatimozin informé de cette imprudence, ordonna à ses troupes de se replier sur la ville pour y attirer les Espagnols, tandis qu'un corps nombreux de guerriers s'avancerait vers la grande brèche faite à la chaussée. Au signal convenu les prêtres du grand temple frappèrent le tambour consacré au dieu de la guerre, ces sons lugubres et solennels raniment dans le cœur des Mexicains la fureur du fanatisme et l'espérance du succès.

Les Espagnols pressés de toutes parts, se replient d'abord lentement

et en bon ordre, mais forcés d'accélérer leur retraite, ils arrivent à la grande brèche si imprudemment abandonnée par Aldereto, tous y tombent pêle-mêle, la melée devient horrible, les Mexicains fondent de toutes parts sur eux, la voix de Cortès n'est plus entendue, il ne peut plus arrêter ni ralier ses soldats. Oubliant ses propres dangers, il est saisi par six officiers mexicains qui l'emmenaient en triomphe lorsqu'il fut délivré par deux de ces officiers, à qui son salut coûta la vie, lui-même fut grièvement blessé. Les Espagnols perdirent soixante des leurs, dont quarante tombèrent vivants entre les mains des ennemis.

Cette victoire fut célébrée à Mexico avec le plus vif enthousiasme, toute la ville fut illuminée, et les Espagnols purent voir leurs compagnons promenés autour de la statue du dieu auquel ils allaient être immolés, ils

pouvaient entendre leurs cris et distinguer leurs voix. Toute la troupe de Cortès frémissait d'indignation et d'horreur.

Les Mexicains envoyèrent dans les provinces voisines les têtes des Espagnols qu'ils avaient immolés, et les porteurs de ces sanglants trophées annonçaient à ces peuples superstitieux, que le dieu de la guerre avait annoncé que dans huit jours leurs ennemis seraient tous détruits, et que la paix et le bonheur renaîtraient dans tout l'empire.

Les provinces qui s'étaient déclarées contre les Espagnols redoublèrent d'efforts et de courage, pour obéir à la voix de leurs dieux, d'autres, qui jusqu'alors étaient restées neutres, prirent les armes pour cette cause sacrée, quelques tribus auxiliaires des Espagnols les abandonnèrent; la fidélité même des Tlascalans fut ébranlée. Cortès, pour con-

vaincre d'imposture les prêtres de Mexico, suspendit toutes les opérations militaires, pendant le terme annoncé pour la destruction de son armée. Le délai fatal expira sans qu'il eût éprouvé le moindre revers : ses alliés revinrent à leur poste; d'autres tribus, croyant que les dieux de Mexico cessaient de protéger la capitale de l'empire, se réunirent aux Espagnols, et, s'il faut en croire les historiens contemporains, Cortès se vit à la tête de cent cinquante mille Indiens.

Mais on ne doit pas oublier que presque tous les historiens de l'époque étaient prêtres, et leur exagération en pareil cas, n'aurait rien qui dût étonner.

CHAPITRE V.

Continuation du siége de Mexico. — L'empereur Guatimozin s'évade de la ville. — Il tombe au pouvoir des Espagnols. — Il est mis à la torture. — Expédition de Magellan. — Les envoyés de Cortès bien reçus à Madrid. — Mort de Guatimozin. — Massacres dans la capitale et dans diverses parties de l'empire. — Cortès est nommé gouverneur-général par Charles-Quint. — Envoi de plusieurs commissaires au Mexique. — Mort de Ponce de Léon. — Découverte de la Californie.

(1521 à 1525).

Instruit par ses derniers revers, et maître d'une armée beaucoup plus considérable, Cortès changea son système d'attaque contre Mexico. Il s'avança graduellement vers la ville;

les Indiens alliés, marchant en arrière ligne, réparaient les chaussées à mesure que les troupes espagnoles avançaient. Les Mexicains se trouvèrent bientôt resserrés dans un espace étroit. Cortès avait aussi substitué aux armes européennes les longues piques de Chinantdan; ses soldats pouvaient ainsi combattre en colonnes serrées.

Guatimozin disputait vaillamment le terrein. La ville était en proie à toutes les horreurs de la famine. Les magasins formés par Guatimozin étaient épuisés ou détruits; et une maladie contagieuse mit le comble à tant de calamités. Les Espagnols étaient parvenus jusqu'au centre de la ville, et s'y étaient établis sans que Guatimozin voulût écouter aucune des propositions de paix proposées par Cortès. Il était déterminé à ne pas survivre à l'oppression de son pays.

Les nobles ne voyant plus d'autres moyens de salut que hors de la capi-

tale, conseillèrent à leur monarque d'aller dans les provinces chercher des secours que la capitale ne pouvait plus lui fournir; ils craignaient d'ailleurs pour sa vie. Mais comment faire évader le prince, lorsque les Espagnols fermaient toutes les issues. On imagina d'amuser Cortès par des propositions de paix; mais le général espagnol, sans rejeter ces propositions, redoubla de surveillance et chargea Sandoval de faire, avec les brigantins, la garde la plus sévère.

Sandoval observa bientôt quelques grands canots chargés d'Indiens qui traversaient le lac avec une extrême rapidité. Garcias Holguin, qui commandait le meilleur voilier des brigantins, les eut bientôt atteints. Les Indiens levèrent leurs rames, et lui déclarèrent que le monarque était dans leur embarcation. Guatimozin se remit lui-même entre ses mains en lui recommandant sa femme et ses en-

fants. Il parut ensuite devant Cortès sans orgueil et sans bassesse. « J'ai rempli, dit-il, le devoir d'un roi; j'ai défendu mon peuple jusqu'à la dernière extrémité. Je n'ai plus qu'à mourir; prends ce poignard, ajouta-t-il en mettant la main sur celui de Cortès, plonge-le dans mon sein, et termine une vie qui ne peut plus être utile. »

Dès que la captivité du monarque fut connue, toutes les hostilités cessèrent. Cortès prit sans obstacle possession de la partie de la ville qui n'était pas encore détruite. Ce siége, l'un des plus mémorables évènements du Nouveau-Monde, avait duré soixante-quinze jours. Il avait été soutenu avec le courage le plus intrépide; les assaillants et les assiégés avaient montré une égale valeur. Chaque jour avait été marqué par de nouveaux combats. On est étonné qu'aucun secours extérieur n'ait été envoyé à la

capitale, qu'aucune armée mexicaine n'ait opéré une utile diversion. Guatimozin avait montré une rare prudence et une grande valeur; il avait en effet appelé les autres parties de l'empire contre l'ennemi commun; mais dans un gouvernement absolu, toutes les faveurs sont pour la capitale; et, courbés sous le joug, les peuples, trop peu éclairés pour apprécier les bienfaits de la civilisation, ne savent pas s'affranchir de la servitude, et répondent à l'indifférence d'un maître injuste et oppresseur, par une indifférence égale. Quelques peuplades prirent les armes, mais pour se réunir aux Espagnols.

Cortès, fier de ses succès et de l'accroissement de ses forces, fit servir les Indiens eux-mêmes d'instruments à son ambition. Cependant ses compagnons qui espéraient s'enrichir par la conquête de la capitale d'un grand empire, furent trompés dans la plus

chère de leurs espérances; leur part du butin fut très modique; leurs alliés en avaient pris la meilleure portion, tandis qu'ils combattaient, et Guatimozin avait fait jeter dans le lac ce qu'il avait de plus précieux. On murmurait contre Cortès et ses favoris que l'on soupçonnait de s'être approprié une partie du butin; et Guatimozin refusait obstinément de découvrir où il avait caché les trésors qu'on lui réclamait avec les plus vives instances.

Cortès, pour appaiser les murmures de son armée, ou pour des motifs encore moins honorables, fit mettre le malheureux prince et son principal favori à la torture pour leur arracher la révélation de ces trésors si ardemment désirés. Guatimozin supportait avec une héroïque intrépidité les supplices de la torture; son compagnon d'infortune laissait échapper quelques plaintes; il ranima son courage

en lui disant : Et moi suis-je sur un lit de roses.

Le favori garda un généreux silence et expira dans les tourments. Cortès, témoin de cette horrible scène, fit retirer les bourreaux, et prolongea à Guatimozin une vie destinée à de nouveaux outrages. Toutes les provinces de l'empire se réunissaient successivement aux vainqueurs. Des détachements espagnols s'avançaient jusqu'à la grande mer du sud pour y découvrir un passage court et facile aux Indes orientales. Cortès s'occupait de ce projet; il ignorait que depuis son arrivée au Mexique, il avait été exécuté par un navigateur aussi audacieux qu'habile.

Ferdinand Magalhaens ou Magellan, portugais, ancien compagnon d'armes du fameux Albuquerque, n'avait point reçu les récompenses que méritaient son courage et ses services; il se crut dès-lors dégagé de ses

serments envers un gouvernement ingrat, et avait été présenter ses services à la cour de Castille. Il offrit de découvrir le passage aux Indes orientales sans empiéter sur la partie du globe dont le pape Alexandre VI avait donné la souveraineté au Portugal. Il établissait son moyen sur les idées connues de Christophe Colomb, confirmées par les observations qu'il avait faites lui-même, et celles de ses compagnons dans leurs rapports commerciaux avec les Indes orientales.

L'entreprise était difficile et hardie, mais il avait trouvé dans le cardinal de Ximenès, qui gouvernait alors l'Espagne, un puissant protecteur auprès de l'empereur Charles-Quint. Le plan de Magellan avait été favorablement accueilli par ce monarque qui ordonna un armement aux dépens de la couronne, et en confia le commandement à Magellan qu'il décora des titres de chevalier de

Saint-Jacques et de capitaine général.

Cet armement était de cinq vaisseaux. Magellan avait mis à la voile le 10 août 1519. Le plus fort de ces navires n'excédait pas cent vingt tonneaux ; les équipages s'élevaient en tout à deux cent trente-quatre hommes, parmi lesquels étaient les plus habiles pilotes de l'Espagne, et quelques Portugais dévoués à Magellan, qui, après avoir touché aux Canaries, se dirigea au sud en longeant la côte de l'Amérique ; il employa tant de temps à observer les baies et les golfes, qu'au 12 janvier il n'était parvenu qu'à la rivière de la Plata. Il s'était persuadé qu'en suivant cette direction il découvrirait le passage qu'il cherchait ; mais convaincu de son erreur, il avait repris sa route vers le sud.

Arrivé le 31 mars au port de Saint-Julien, il y passa l'hiver et perdit un

de ses vaisseaux; la chaleur était si excessive que les équipages et les officiers de trois vaisseaux s'étaient révoltés et avaient demandé à retourner en Espagne. Magellan appaisa ce mouvement en punissant les chefs, et reprit le cours de sa navigation. Il découvrit enfin, au cinquante-troisième degré de latitude, l'entrée d'un détroit, où il se jeta malgré l'opposition générale de ses compagnons, et après une navigation de vingt jours dans ce canal tortueux où il fut abandonné encore par un de ses vaisseaux, il découvrit enfin la grande mer du sud; des larmes de joie s'échappèrent de ses yeux, et il s'empressa de remercier le ciel du succès de son voyage.

Mais il était plus loin qu'il ne se l'était imaginé, il naviguait encore depuis trois mois et vingt jours sans avoir apperçu aucune terre; ses provisions étaient épuisées; ses équipages

étaient réduits à une faible ration à peine suffisante pour les empêcher de mourir, et la plus terrible des maladies, qui pût assiéger des navigateurs, commençait à se manifester. Cependant ils jouissaient d'un si beau temps, et les vents étaient si favorables, que Magellan donna à cette mer le nom d'Océan pacifique. Des rafraîchissements, qu'ils trouvèrent en abondance dans un archipel très fertile, rétablirent leurs forces épuisées. Ils donnèrent à ces îles le nom d'îles des Larrons; Magellan, se dirigeant encore à l'est, découvrit celles appelées depuis Philippines.

Attaqué par un corps nombreux d'indigènes, il fut mortellement blessé, ainsi que plusieurs de ses principaux officiers. Ceux qui survécurent à ce désastre, dirigèrent l'expédition. Ils visitèrent quelques petites îles de l'Océan indien, et touchèrent enfin à la grande île de Borneo, et prirent

terre à Tidor l'une des Moluques où ils étaient arrivés en suivant une route absolument opposée à celle qu'avaient suivie les Espagnols pour arriver au même point.

Les navigateurs trouvaient dans ces îles des peuples déjà disposés à commercer avec une nation inconnue. Ils prirent une cargaison de ces précieuses épiceries devenues depuis un des premiers besoins de l'Europe; et, avec cette importante cargaison, le navire la Victoire, l'unique vaisseau qui restait de toute l'escadre, fit voile pour l'Europe, sous les ordres de Don Sébastien del Cano, qui revint par le cap de Bonne-Espérance; et après une pénible traversée, il avait abordé à San Lucar, le 7 septembre 1522, après avoir fait le tour du globe en trois ans vingt-huit jours.

Les négocians espagnols, sans s'embarrasser de savoir si les îles à épiceries, découvertes par un navire

de leur nation, se trouvaient dans la partie du globe attribuée par Alexandre VI à la couronne de Castille, s'empressèrent d'ouvrir des relations commerciales avec ces îles; les Portugais allarmés de cette concurrence, s'efforcèrent de susciter à l'Espagne des ennemis en Europe, tandis qu'ils les attaquaient directement en Asie. Charles-Quint négligea de protéger le commerce espagnol dans cette partie, et se désista même de toutes ses prétentions sur les Moluques moyennant une indemnité de trois cent cinquante mille ducats, en se réservant, il est vrai, la faculté de rentrer dans ses droits par le remboursement de cette somme.

Cependant la découverte de Magellan fut mieux appréciée par son successeur, et en 1564, Philippe II soumit à la couronne les îles découvertes dans l'Océan oriental, et y forma des établissements avec lesquels la

Nouvelle-Espagne ouvrit d'utiles relations.

Cortès ne devait pas échapper à la destinée des navigateurs qui l'avaient précédé, et pour prix de son zèle et de son courage, il fut d'abord considéré comme un sujet rebelle. Sans prétendre élever aucun doute sur les services rendus aux nations par un très petit nombre de ministres revêtus du sacerdoce, on n'en serait pas moins fondé à soutenir qu'il serait à désirer pour le bien des états et l'honneur même de la religion, que les prélats n'eussent jamais abandonné les devoirs du pontificat pour se livrer à l'administration publique. Cette vérité n'a point échappé à la prévoyance des législateurs des États-Unis de l'Amérique du nord, où les lois fondamentales excluent formellement des hautes fonctions publiques les ministres des autels, à quelque secte qu'ils appartiennent.

Fonseca, évêque de Burgos, protecteur de Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, son parent, était l'ennemi de Cortès, et avait résolu sa perte.

Il fit donner à Christoval de Tapia une commission qui tendait à destituer Cortès, à s'emparer de sa personne, confisquer ses biens, faire informer de sa conduite depuis son entrée dans la nouvelle Espagne, et à en rendre compte au conseil des Indes. L'évêque de Burgos était président de ce conseil.

Cortès n'était maître de Mexico que depuis quelques semaines, lorsque Tapia débarqua à la Vera Cruz. L'évêque de Burgos avait mal choisi le ministre de sa haine, Tapia n'avait ni les talents ni la fermeté nécessaires pour réussir dans une mission aussi difficile.

Cortès reçut avec les marques du plus profond respect les ordres du

roi, et il engagea Tapia dans une suite de conférences sans fin; il sut employer à propos les menaces, les caresses, et les présents, avec tant d'adresse, que le faible Tapia abandonna spontanément le pays qu'il était appelé à gouverner. Cortès se hâta d'envoyer en Espagne des commissaires avec des échantillons des productions du pays et de riches présents pour l'Empereur. Il demanda pour prix de ses services, l'approbation de ce qu'il avait fait, et le gouvernement des pays qu'il avait conquis à la couronne d'Espagne.

Ces envoyés se présentèrent à la Cour dans des circonstances favorables: les ministres, délivrés des troubles extérieurs qui avaient si longtemps occupé tous leurs soins, purent s'occuper des affaires coloniales; l'opinion se prononçait en faveur des services de Cortès et de ses compagnons. Le nouveau roi ne voulut

point signaler son avènement par un acte d'injustice, et malgré les réclamations de Velasquez et l'opposition de l'évêque de Burgos, Cortès fut nommé capitaine général et gouverneur de la Nouvelle Espagne.

Il chercha à se montrer digne d'une telle faveur. Il établit le centre du gouvernement à Mexico, qu'il rétablit sur un nouveau plan qui en a fait une des plus belles villes du nouveau monde. Il employa les hommes qu'il crut les plus instruits et les plus actifs à la recherche et à l'exploitation des mines. Il encouragea ses compagnons à s'établir dans les provinces éloignées en leur accordant de grands pouvoirs et des concessions de terres.

Guatimozin vivait encore; le respect qu'il inspirait aux Mexicains, l'intérêt qu'ils portaient à sa conservation n'était pas une des moindres causes de leur soumission. La politi-

que et l'humanité prescrivaient également aux Espagnols de respecter les jours de ce malheureux prince : mais assurés de la capitale et de l'occupation des provinces, les Espagnols se crurent tout permis et pensèrent n'avoir plus de danger à redouter, et sous le prétexte que le roi de Castille avait succédé à tous les droits du monarque captif, ils considéraient les moindres actes de mécontement des Mexicains, comme des actes de rébellion et de félonie. Au moindre mouvement d'apparence séditieuse, les peuples étaient réduits à la plus abjecte servitude, les chefs livrés aux supplices les plus douloureux et les plus cruels.

Dans la seule province de Panuco, soixante caciques et quatre cents nobles furent brûlés vifs, le même jour, sur la même place. Cette horrible exécution n'était point l'effet d'un mouvement d'atrocité irréfléchie, elle avait

été décidée par Cortès lui-même et Sandoval l'un de ses principaux officiers. Et pour ajouter encore à l'horreur de ce spectacle, les parents et les enfants de ces victimes, furent contraints d'être témoins de leur supplice.

Les Mexicains ne purent voir avec indifférence ces épouvantables exécutions en masse, et ce n'était que le sanglant prélude d'un nouvel acte d'injustice et de férocité plus révoltant encore.

Sur le plus léger soupçon, sans la moindre preuve légale, Guatimozin accusé d'avoir formé le projet de secouer le joug et d'exciter ses sujets à prendre les armes, fut condamné sans forme de procès, par Cortès, à l'infâme supplice du gibet, et exécuté avec les caciques de Tezenco et de Tacuba, les deux personnes les plus considérées de l'empire.

Les délégués de Cortès dans les

provinces, les principaux officiers, les agents subalternes de son autorité, déshonorèrent le nom Espagnol, par de non moins condamnables excès. Nugnes de Gusman, se distingua par des actes de barbarie, jusqu'alors inouis. Je n'en esquisserai point le sanglant et hideux tableau, ces forfaits n'avaient pas même la honteuse excuse de ce qu'on appelle si improprement la raison d'état. Ce qui est essentiellement injuste ne peut être considéré comme nécessaire.

Les mines où s'engloutirent dans la suite les populations indigènes n'étaient pas encore découvertes ou du moins leur exploitation se réduisait encore à de faibles essais. L'heure de leur destruction n'était pas encore sonnée. A cette époque et dans l'opinion du gouvernement espagnol, sur-tout, les conséquences du droit de conquête n'étaient pas mieux appréciées que le droit lui-même. Les limites

des pouvoirs n'étaient pas déterminées, ni même connues. Dans la carrière de la civilisation, les Espagnols sont toujours restés en arrière des autres nations.

Le roi, en nommant Cortès gouverneur général, avait établi dans la Nouvelle Espagne, des commissaires indépendants de son autorité, et chargés de percevoir ou d'administrer les revenus de la couronne. Ces nouveaux fonctionnaires, habitués à la routine minutieuse des bureaux de la métropole, croyaient devoir suivre pour l'administration d'un vaste pays nouvellement conquis, le système adopté dans la mère patrie.

L'autorité de Cortès contrariait leur système de gestion et sur-tout leur impatience de s'enrichir dans leurs nouveaux emplois. Ils le dénoncèrent comme un ambitieux et un despote, leurs protecteurs à la cour, accré-

ditèrent leur délation. L'humeur jalouse de Charles en fut allarmée et le licencié Paul de Leva, partit pour la Nouvelle Espagne, avec les mêmes pouvoirs et les mêmes commissions qui avaient été conférés naguère à Tapia.

Mais Paul de Leva mourut peu de jours après son arrivée au Mexique, et avant d'avoir pu exécuter les ordres de la Cour.

Les anciens compagnons de Cortès le pressaient de se déclarer indépendant, il rejeta leurs dangereux avis, et pour prévenir l'affront dont il était menacé, il prit le parti de quitter le Mexique et de partir pour l'Espagne, il emporta une grande partie de ses richesses, se fit accompagner par plusieurs Mexicains distingués. Son apparition à Madrid déconcerta ses délateurs : froidement accueilli par le monarque, il n'éprouva pas néanmoins

une entière disgrâce. Mais il n'en évita que la honte et le danger. Le roi lui conféra le titre de marquis Del Valle de Guaxaca, et la propriété d'un grand territoire, il ne put obtenir son rétablissement dans le gouvernement de la Nouvelle Espagne ; il revint avec son nouveau titre, mais sans autre attribution que le commandement des troupes et l'autorisation de tenter de nouvelles découvertes.

Cortès ne pouvait plus avec la même indépendance se livrer à de nouvelles entreprises ; il pensait, comme la plupart des plus habiles navigateurs de cette époque, qu'en longeant la côte de la Jamaïque septentrionale, il pourrait découvrir un passage à

(1) Ce ne fut qu'à une époque postérieure que l'on réunit au titre de gouverneur de ces colonies le commandement de ces troupes, et qu'Antonio de Mendoza reçut, avec ce double pouvoir, le titre de vice-roi.

l'Océan occidental, ou que par l'isthme de Darien, il trouverait une communication entre la mer du sud et celle du nord. Il échoua dans cette double tentative ; il se borna dès-lors à des expéditions des ports de la Nouvelle Espagne à la mer du sud. Ses navires furent perdus, et revinrent sans avoir rien découvert.

Il se mit lui-mêmeà la tête d'un nouvel armement et découvrit la grande péninsule de la Californie orientale, la plus grande partie du golfe qui la sépare de la Nouvelle Espagne. Désespéré de n'avoir pu rien faire qui répondit à l'importance de ces premiers exploits, et trop fier pour partager l'autorité dans la Nouvelle Espagne qu'il avait gouvernée en souverain, il revint en Espagne, renouvela ses prétentions, et ne fut point écouté. Il mourut le 2 décembre 1547, âgé de soixante-deux ans.

Après une carrière aussi orageuse,

aussi longue, et une suite d'exploits aussi extraordinaires, il fut oublié dans sa patrie, qui lui devait un nouvel empire, et sa mort fut à peine remarquée.

CHAPITRE VI.

Découverte et conquête du Pérou. — F. Pizarre. — Almagro. — Fernand de Luque. — Premières tentatives. — Revers et succès. — Les Péruviens n'opposent aucune résistance. — Perfidie de Pizarre. — Fêtes et massacres. — Captivité de l'inca. — Le moine Valverde. — Sa harangue fanatique. — Sage réponse de l'inca.

(1525 à 1532.)

Découvertes plus tard par des navigateurs du nord et du centre de l'Europe, où l'on ne jouissait pas des bienfaits de la civilisation, mais où l'on en éprouvait le besoin, les contrées de l'Amérique septentrionale échappèrent à la plupart des calamités et des crimes qui accablèrent les peuples de l'Amérique du sud. Les aven-

turiers espagnols, ambitionnaient plus l'éclat que l'honneur dans leurs expédition, et l'or que les succès du prosélytisme religieux. Leurs navigateurs ne s'arrêtaient que dans les contrées qui leur paraissaient posséder avec plus d'abondance le métal qu'ils cherchaient, et dédaignaient celles qui n'offraient pas à leur avidité le même attrait.

Les circonstances qui signalèrent la première découverte du Pérou, offrent des accidents plus extraordinaires, que celles de la découverte du Mexique, et Cortès ne fut pas tout-à-fait étranger aux succès des conquérants de l'empire péruvien.

Nugnes de Balboa, avait plutôt aperçu qu'exploré les côtes de la mer du sud. Les relations séduisantes qu'il avait faites de ces riches contrées, avaient excité les spéculations plus actives qu'éclairées d'une foule d'aventuriers, qui trop faibles ou trop

timides, ne s'étaient pas avancés au-delà de la province à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Tierra Firme*. Le découragement avait succédé au plus avide enthousiasme. Les brillants récits de Balboa, ne furent plus regardés que comme des fables débitées par quelques Indiens, qui avaient abusé ce navigateur. Trois hommes, que leur situation semblait condamner à une éternelle obscurité, ne partagèrent point l'erreur commune.

François Pizarre, Diego d'Almagro et Fernand de Luque, habitaient alors (1524) à Panama. Les deux premiers étaient enfants naturels, le troisième, enfant trouvé. Pizarre, las de garder des pourceaux, s'était fait soldat; toujours le premier au poste du danger, toujours infatigable et habitué à toutes les privations, il s'était distingué par son courage, son intelligence, et une inébranlable fermeté

dans ses desseins. Son éducation avait été tellement négligée, qu'il ne savait pas même lire, mais un jugement sain, un coup-d'œil juste et l'habitude de l'observation, avaient muri sa raison : déterminé à être l'artisan de sa fortune, il avait étudié les hommes, et les moyens de les conduire à ses fins.

Almagro, élevé dans les camps, n'était ni moins brave, ni moins prévenant ; moins adroit, moins rusé que Pizarre, il avait toute la franchise, toute l'ingénuité généreuse d'un enfant de troupe dont la contagion de l'exemple n'avait point corrompu l'heureux naturel.

Fernand de Luque, prêtre et maître d'école à Panama; indifférent sur la nature de sa naissance, égoïste comme tous les hommes qui, par état et par goût, ne tiennent à la société par aucun lien de famille ou d'affection, mais jaloux de parvenir à une classe plus avancée et plus indépendante,

n'avait rien négligé pour s'enrichir, et il y était parvenu.

Tous trois s'associèrent pour une entreprise extraordinaire, incertaine, mais dont le succès pouvait seul changer leur avenir. Ils mirent leur fortune en commun. Pizarre, dont la mise de fonds fut la plus modique; compensa cette différence, en se chargeant de la partie la plus aventureuse et la plus pénible; il se dévoua pour le premier voyage. Pedro Arias, gouverneur de Panama, autorisa cette singulière association. Almagro devait conduire les renforts et les provisions dont Pizarre pourrait avoir besoin, et Fernand de Luque, rester à Panama pour négocier avec le gouverneur et veiller aux communs intérêts.

Toutes les circonstances de cette association caractérisent l'esprit du siècle et du pays. Les trois associés voulurent donner à leur pacte, la sanction de la religion. Fernand

de Luque célébra la messe, partagea une hostie, entre lui et ses deux compagnons. Ainsi, dit le judicieux Robertson, un contrat qui avait pour but le pillage et le meurtre fut ratifié au nom du dieu de paix.

Pizarre partit de Panama avec un seul bâtiment d'un faible tonnage et cent douze hommes. La navigation était alors si peu connue, qu'il partit dans la saison la plus défavorable de l'année et à l'époque où les vents réglés, étaient absolument contraires, à la route qu'il voulait suivre.

Aussi en soixante-dix jours de navigation vers le sud-est il fit le trajet que parcourt aujourd'hui un navigateur ordinaire en trois jours. Il n'avait aperçu que des contrées peu fertiles, des côtes arides, des chemins impraticables, de vastes et épaisses forêts, peu d'habitants, mais féroces et courageux. Des fatigues continuelles, de pénibles et nombreux

combats sans profit et sans gloire, la faim, les fatigues, les maladies inévitables dans des pays humides et malsains, avaient réduit sa petite troupe et découragé ceux qui lui restaient.

Obligé enfin d'abandonner les côtes sauvages, il se retira à Cuchama à l'opposé des îles des Perles, où il espérait recevoir de Panama un renfort et des provisions dont il avait un besoin également urgent. Almagro était en effet parti de Panama avec soixante-six hommes et s'était dirigé vers le point du continent où il espérait trouver son associé; il avait débarqué ses soldats et subi les mêmes mésaventures; il avait même perdu un œil dans un combat contre les sauvages.

Le hasard le conduisit enfin au lieu où s'était retiré Pizarre; ils oublièrent leurs souffrances passées en se les racontant. Almagro s'était avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean dans le Popayan, où les habitants et l'aspect

du pays étaient moins tristes que dans les arides contrées qu'avait explorées Pizarre ; ils résolurent tous deux de suivre la même direction, après s'être assurés d'un renfort et d'un nouvel approvisionnement.

Almagro revint à cet effet à Panama ; mais il ne put parvenir à recruter que quatre-vingts hommes , et rejoignit son associé avec ce faible secours. Après avoir éprouvé les mêmes calamités que dans leur première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu, sur la côte de Quito, et débarqua à Tacames, au sud de la rivière des Emeraudes. Le pays leur parut mieux cultivé , plus uni et plus fertile que ceux qu'ils avaient parcourus jusqu'alors. Les habitants, vêtus d'étoffes de laine et de coton, étaient parés d'ornements d'or et d'argent.

Cependant Pizarre et Almagro n'osèrent pas attaquer un pays aussi peu-

plé avec une poignée de soldats affaiblis par les fatigues et les maladies. Ils se retirèrent à la petite île de Gallo, où Pizarre se détermina à rester avec une partie de ses compagnons, et à y attendre Almagro qui retourna chercher à Panama un renfort assez considérable pour tenter la conquête du riche pays qu'ils avaient découvert.

Mais quelques-uns de ces aventuriers avaient secrètement fait informer leurs amis de Panama des maux qu'ils avaient soufferts et des maux, sans doute plus grands, dont ils étaient menacés. Le nouveau gouverneur, Pedro de los Rios, non content de s'opposer au recrutement projeté par Almagro, expédia un bâtiment pour aller chercher Pizarre et ses compagnons à l'île de Gallo et les ramener à Panama.

Almagro et de Luque parvinrent à instruire Pizarre de la résolution du gouverneur. Cet avis était inutile ;

Pizarre, inébranlable dans ses projets, n'était nullement disposé à retourner honteusement à Panama. Il refusa d'obéir, et traçant une ligne avec son épée, il permit à ceux qui passeraient au-delà de s'en retourner. Treize seulement eurent le courage de ne pas l'abandonner.

C'est à ce petit nombre d'hommes dévoués que l'Espagne dut la possession d'une des plus riches et des plus vastes contrées de l'Amérique du sud. Pizarre et ses compagnons s'établirent à l'île de la Gorgone : ce fut là qu'il attendit le retour d'Almagro. Ils étaient depuis cinq mois dans cette île, la plus insalubre de cette partie de l'Amérique; excédés de besoins et de souffrances, ils avaient pris la résolution désespérée de s'abandonner sur l'Océan, quand ils aperçurent un petit navire cinglant droit à l'île qu'ils allaient abandonner.

Ce navire était monté par Almagro;

ses importunités et celles de Fernand de Lucque avaient triomphé de l'opposition du gouverneur de Panama. Cet évènement inespéré rendit aux navigateurs le courage et l'espérance. Quelques-uns cependant voulurent retourner à Panama; Pizarre les ramena à leur premier projet, et après une navigation de vingt jours le faible esquif aborda sur la côte du Pérou.

Ils prirent terre à Tumbès au-delà de l'équateur. Cette cité renfermait un grand temple et un palais des vieux souverains de ce pays. Un spectacle tout nouveau s'offrit aux regards étonnés des Espagnols : une riche campagne bien cultivée, une nombreuse population élégamment vêtue; partout l'or et l'argent, les ustensiles domestiques n'étaient point formés d'autre matière. Pizarre et ses compagnons voyaient se réaliser toutes leurs espérances; de vastes domaines, d'iné-

puisables trésors s'offraient enfin à leur avidité.

Trop faible pour entreprendre la conquête d'un pays aussi vaste et aussi peuplé, Pizarre se borna à suivre la côte et à des communications paisibles avec les habitants. Les Espagnols et les Indiens étaient les uns pour les autres un égal sujet d'étonnement. Pizarre, après avoir reconnu le pays et obtenu des habitants quelques vases d'or et d'argent et deux jeunes Indiens, auxquels il voulait faire apprendre l'espagnol pour lui servir d'interprètes, revint à Panama après une absence de trois années.

Il ne put vaincre l'opiniâtre opposition du gouverneur, qui, alléguant toujours l'exiguité des ressources de la colonie, refusait obstinément de le seconder dans le projet de faire des établissements dans le pays qu'il venait de découvrir. Les trois associés se déterminèrent enfin à s'adresser

directement au Roi. Il fut convenu que Pizarre solliciterait pour lui la charge de gouverneur ; pour Almagro celle de lieutenant-gouverneur, et la dignité d'évêque pour de Luque.

Pizarre partit pour l'Espagne, il fut parfaitement reçu à la cour ; mais, plus occupé de ses intérêts personnels que de ceux de ses associés, et content d'avoir obtenu pour lui le grade de gouverneur capitaine-général et adelantado du pays qu'il devait conquérir, il ne demanda pour Almagro que le commandement de la forteresse qu'on devait bâtir à Tumbès. Il ne lui fut pas difficile d'obtenir la promotion de de Luque à l'évêché qu'il s'était érigé dans ces nouvelles colonies.

Pizarre était investi d'une autorité absolue et de tous les priviléges qu'on avait accordés aux conquérants du Nouveau-Monde. Sa juridiction, tout à fait indépendante du gouverneur de Panama, embrassait un espace de deux

cents lieues le long de la côte, au sud, Sant-Jago; il avait la nomination de tous les officiers qui devaient servir sous ses ordres.

Ces concessions de titres et de prérogatives ne coûtaient rien à la cour d'Espagne. Pizarre s'était engagé à lever deux cent cinquante hommes et à faire tous les frais d'armement de vaisseaux, de munitions, pour soumettre à la couronne de Castille les pays sur lesquels elle lui avait délégué de si grands pouvoirs. La pénurie de ses fonds l'empêcha de compléter ses armements, et il partit furtivement du port de Séville pour éviter la visite des officiers chargés de s'assurer qu'il avait rempli ses engagements.

Cortès, qui était alors de retour en Espagne, l'avait aidé en lui prêtant quelques sommes. Pizarre débarqua à Nombre de Dios, traversa l'isthme de Panama; il était accompagné de ses trois frères Ferdinand, Jean et Gon-

zales. Son associé Almagro fut très mécontent de la manière dont il avait servi ses intérêts en Espagne, et voulut rompre avec lui; mais Pizarre le calma en lui cédant la charge d'adelantado, et avec la promesse de réunir leurs efforts pour lui obtenir de Charles-Quint un gouvernement indépendant.

De Luque, satisfait de sa future dignité épiscopale, seconda de tous ses moyens les projets de Pizarre. Il fut convenu que l'entreprise se ferait à frais communs, et que les bénéfices seraient partagés par égale portion. Cependant ils ne purent équiper que trois petits bâtiments et cent quatre-vingts soldats. Ce fut avec cette faible expédition que Pizarre entreprit la conquête du Pérou. Jeté par les courants à cent lieues au-delà de Tumbès, il revint au sud et cotoya le rivage pour être plus à portée de recevoir le renfort qu'il attendait de Panama, et

se ménager une retraite sur ses navires.

Les pays qu'il parcourut ne répondaient point à l'idée avantageuse qu'il en avait donné à ses compagnons ; il n'échappa à aucun obstacle, à aucune calamité ; parvenus enfin dans les provinces de Coaque, ils enlevèrent par surprise la ville principale, où ils trouvèrent des vases d'or et d'argent pour une valeur de plus de trente mille pesos, et d'autres richesses dont la capture rendit aux plus mécontents leurs premières espérances.

Pizarre se hâta d'expédier un navire à Panama avec une riche cargaison d'objets précieux et des sommes considérables pour déterminer un plus grand nombre d'aventuriers à venir le joindre, et il continua ses incursions jusqu'à l'île de Puna dans la baie de Guyaquil. Les indigènes se défendirent avec tant de courage, que Pizarre ne parvint à les soumettre qu'a-

près une lutte de six mois. Il s'avança ensuite jusqu'à Tumbès, où il resta trois mois pour y rétablir ses troupes accablées de fatigues et de maladies.

Il y reçut de Nicaragua deux renforts de trente hommes chacun, commandés par Sébastien Benalcazard et Fernando de Soto Il vint dès-lors s'établir dans une position avantageuse sur la rivière de Piura, où il fonda la première colonie espagnole qui reçut le nom de San-Miquel.

En s'avançant au centre du Pérou, il s'informait avec soin de la situation politique et du gouvernement du pays. Il dut à ces prudentes précautions et à la sage lenteur de sa première incursion au milieu de cet empire, les étonnants succès qui couronnèrent son entreprise.

Le Pérou, comme tous les pays de l'ancien et du Nouveau-Monde, n'était dans son origine peuplé que de tribus nomades, sans demeure fixe,

sans culture, sans rapports de mœurs et d'affection. La tradition avait du-moins conservé au Pérou le nom de son premier législateur.

Suivant cette tradition, un homme et une femme brillants de jeunesse et de beauté avaient apparus sur les bords du Lac Titiaca; leurs noms étaient Manco Capac et Mama Ocollo. Ces deux *enfants du soleil* avaient réuni les tribus errantes : Manco Capac instruisait les hommes dans l'agriculture et les arts utiles, Mama Ocollo apprenait aux femmes l'art de filer et de faire des tissus. Après avoir ainsi pourvu aux premiers besoins de la société naissante, Manco Capac leur donna des lois. L'ordre politique se forma, et le Pérou eut enfin un gouvernement régulier.

Tel fut le fondement réel ou fabuleux de l'empire des Incas; il ne s'étendait pas originairement à plus de huit lieues au-delà de Cusco. Manco

Capac le gouvernait avec une autorité absolue. L'empire s'agrandit sous ses successeurs ; sa race fut considérée comme divine, elle était distinguée du reste de la nation par un costume et des ornements qu'il n'appartenait qu'à elle seule de porter.

Lorsque les Espagnols abordèrent pour la première fois dans ces contrées en 1526, Huana Capac douzième monarque de la dynastie, régnait. Il avait considérablement agrandi l'empire par la conquête de Quito, capitale d'un puissant royaume ; il y établit sa résidence, et, contre l'usage constamment observé par ses prédécesseurs, il avait contracté une alliance étrangère en épousant la fille du roi de Quito.

Il était mort à Quito en 1529, et son fils Atahualpa lui avait succédé au trône de Quito ; Huascar, son frère utérin, eut pour partage le reste de ses états. Ce partage, contraire aux

lois de l'État, et sur-tout à l'usage, avait excité un mécontentement général à Cusco, capitale originaire de l'empire des enfants du soleil. Huascar avait pour lui l'ancienne loi péruvienne; mais Atahualpa s'était assuré de la meilleure partie de l'armée. Il vainquit son frère et le fit prisonnier; il épargna ses jours, non par un sentiment de justice et d'humanité, mais par politique; il le laissa vivre, pour gouverner en son nom les pays qui lui étaient échus en partage.

Cette guerre civile déchirait l'empire, lorsque Pizarre débarqua dans la baie de San-Matheo. Si en 1526 il eût attaqué l'empire, il eût succombé sans doute sous les forces réunies contre lui; mais les temps étaient changés, et les deux frères, tout occupés de leurs débats, ne songèrent pas même à les suspendre pour arrêter les incursions d'un étranger dont ils méprisaient la faiblesse.

Telle était la cause du peu de résistance qu'avait éprouvée Pizarre en s'avançant jusqu'au centre de l'empire ; il ne connut même l'état des choses que par des envoyés que lui députa Huascar pour réclamer du secours contre son frère, qu'il traitait d'usurpateur et de rebelle. Mais, en acceptant les propositions d'Huascar, il ne pouvait pas même l'aider de toutes ses forces : la prudence exigeait qu'il laissât une garnison à San Miquel pour assurer sa retraite.

Il ne continua donc sa marche dans l'intérieur du pays qu'avec soixante-deux cavaliers et cent deux fantassins dont vingt seulement étaient armés d'arquebuses et trois de mousquets.

Il se dirigea d'abord sur Caxamalca, petite ville à douze lieues de San-Miquel ; il y trouva Atahualpa campé avec une grande partie de ses troupes. Un officier, dépêché par le prince, était venu à sa rencontre, et lui avait

offert, de sa part, un riche présent en l'assurant qu'il serait très bien reçu à Caxamalca.

Pizarre, à l'exemple des autres chefs d'aventuriers espagnols dans le Nouveau-Monde, s'annonça comme l'ambassadeur d'un grand prince, et avec l'intention d'offrir à Atahualpa son appui contre ceux qui lui disputaient le trône du Pérou. Cependant il était difficile de concilier une pareille mission avec les excès, les brigandages qui, jusqu'alors, avaient signalé l'entrée des Espagnols dans ces contrées.

Ils marchèrent néanmoins sans obstacle, et se mirent, à Motupé, en possession d'un fort qui défend cet important passage. A leur approche, Atahualpa fit donner à Pizarre de nouvelles assurances de son amitié, et de nouveaux présents encore plus considérables que les premiers.

Arrivé à Caxamalca, Pizarre établit son quartier dans une grande place

dont le vaste pourtour était occupé par le palais de l'inca et le temple du Soleil. Il envoya en députation à Atahualpa, campé à une lieue de la ville, son frère Ferdinand et Fernando de Soto. Ces deux espagnols furent plus étonnés de la magnificence de la cour du prince péruvien, que de l'ordre qu'ils y remarquèrent. Le bon accueil qu'ils y avaient reçu, les richesses dont l'éclatant appareil les avaient éblouis; le pompeux récit des merveilles dont ils avaient été les témoins, excitèrent à la fin l'admiration et l'impatiente avidité de leurs compagnons.

Pizarre conçut alors un plan dont l'audace et la perfidie pouvaient seules garantir le succès; il comptait beaucoup sur l'imprudente crédulité de l'inca. Il divisa ses cavaliers en trois escouades sous les ordres de Ferdinand, son frère, de Soto, et de Benalcazar; il réunit son infanterie en un seul groupe, et, ne gardant près de

lui qu'une vingtaine de ses plus déterminés soldats, il se crut assez fort pour tenter la plus périlleuse entreprise.

Son artillerie, qui ne consistait qu'en deux petites pièces de campagne, et ses vingt arquebusiers, furent placés en face du chemin par lequel l'inca devait arriver. Il avait donné à ces soldats l'ordre formel de ne faire aucun mouvement avant qu'il ne leur eût donné le signal convenu.

Dès les premiers rayons du jour, tout le camp des Péruviens fut en mouvement; et Atahualpa voulait paraître avec la plus grande magnificence dans sa première entrevue avec ces étrangers. Les préparatifs furent si longs, que le jour était déjà très avancé quand il se mit en marche; et cette marche s'exécutait avec tant de lenteur, que Pizarre, alarmé de ce retard, craignit que l'inca n'eût changé de résolution, ou ne lui tendît quelque piège.

Incapable de maîtriser ses craintes et son impatience, il lui avait dépêché un de ses officiers pour lui renouveler les assurances de son inaltérable amitié.

Cependant l'inca s'avançait, quatre cents coureurs uniformément habillés ouvraient la marche; il suivait, assis sur un trône orné de plumes, couvert de plaques d'or et d'argent et enrichi de pierres précieuses: le trône était porté par ses principaux courtisans. Derrière lui étaient ses premiers officiers, portés dans de riches palanquins par d'autres seigneurs de sa cour. Des groupes de danseurs et de chanteurs accompagnaient le cortège, et plus de trente mille hommes sous les armes couvraient toute la plaine.

L'inca approchait du quartier des Espagnols, lorsque le P. Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, se présenta à sa rencontre un crucifix d'une main et un bréviaire de l'autre;

Il traça dans un discours véhément le tableau des doctrines et des événements de l'ancien et du Nouveau-Testament depuis la création du monde jusqu'à la résurrection de J.-C. Il raconta ensuite le choix que Dieu avait fait de saint Pierre pour son grand-vicaire sur la terre ; le pouvoir de ce prince des apôtres transmis aux papes; la donation faite au roi de Castille par Alexandre VI. Il termina sa harangue en sommant Atahualpa d'embrasser immédiatement la religion chrétienne, de reconnaître l'autorité suprême du pape et la souveraineté du roi de Castille ; lui déclarant, s'il se soumettait, que le roi son maître prendrait le Pérou sous sa protection, et lui permettrait d'y régner ; et dans le cas contraire, il lui déclara la guerre en le menaçant de la plus terrible vengeance en punition de son impiété.

On retrouve dans ce fanatique discours les doctrines de la junte des ec-

clésiastiques et des jurisconsultes espagnols relatives aux prétendus droits du monarque espagnol sur des pays qui n'étaient pas même alors découverts. (*V.* cette décision à la fin du volume, aux p. just.)

Ce discours, traduit immédiatement par un interprète, qui ne pouvait pas même le comprendre exactement, ne pouvait produire un grand effet sur Atahualpa. Il lui fut possible cependant, grâce aux indications de l'interprète, de deviner qu'il s'agissait de renoncer à la religion de ses pères et de se reconnaître vassal d'un prince étranger. Sa réponse ne se fit pas attendre.

Il fit observer au moine harangueur qu'il était maître du royaume par le droit de succession; qu'il ne concevait pas comment un prêtre étranger pouvait disposer de ce qui ne lui appartenait pas; que si cette prétendue donation avait été faite, il refusait, en

sa qualité de propriétaire du royaume, de la confirmer ; qu'il n'était nullement disposé à abandonner le culte du soleil, divinité immortelle, que lui et son peuple adoraient, pour adorer le dieu des Espagnols qui était mortel ; qu'il ne comprenait rien aux autres points de la harangue, et qu'il désirerait savoir où l'orateur avait appris des choses aussi extraordinaires.

Dans ce livre, lui répliqua brusquement le moine, en lui présentant son bréviaire. L'inca, après l'avoir approché de son oreille : « Ce que vous mè donnez là, dit-il, ne parle pas et ne me dit rien ; » et il jeta avec dédain le livre par terre. « Aux armes, s'écrie le fougueux Valverde ! aux armes, Chrétiens, la parole de Dieu est profanée ; vengez ce crime sur ces chiens d'infidèles ! »

A l'instant tous les instruments militaires des Espagnols se font entendre, les canons et la mousqueterie portent

l'épouvante et la mort parmi les Indiens ; l'infanterie se précipite l'épée à la main sur ces malheureux, tous fuient et se dispersent sans songer à se défendre.

Pizarre, à la tête de son peloton de réserve, pousse droit à l'inca, renverse tous ceux qui l'entourent et cherchent à lui faire un bouclier de leurs corps. Il saisit le monarque par le bras, le fait descendre du trône et l'emmène dans son quartier. Tous les Péruviens s'enfuirent, et les Espagnols continuèrent à les poursuivre, quoiqu'ils ne fissent aucune résistance.

Le massacre ne finit qu'avec le jour. Six à sept mille Péruviens avaient été égorgés, aucun Espagnol n'avait péri. Pizarre seul avait été légèrement blessé à la main par un de ses soldats qui s'était saisi avec trop de précipitation de l'inca.

Le pillage du camp offrit aux Espagnols un immense butin ; tant de

richesses surpassaient leurs espérances ; leur avidité pouvait enfin être assouvie. Ils passèrent la nuit dans les transports d'une joie délirante ; pauvres il n'y a qu'un instant, ils se voyaient chargés d'or, d'argent, d'étoffes précieuses.

Rien n'est contagieux comme le succès d'un attentat injuste. Cortès s'était emparé de la personne de Montézuma par une perfidie ; mais il avait épargné ses jours. Guatimozin était tombé en son pouvoir comme prisonnier de guerre, et il l'avait fait condamner à l'infâme supplice du gibet et exécuter.

Les Espagnols attribuaient à ces deux événements la soumission du Mexique. Cortès alléguait, pour justifier sa conduite, la loi de la nécessité, l'urgence du danger dont il était menacé.

Mais le guet-à-pens de Pizarre contre le monarque péruvien ne s'offre pas

même avec l'apparence d'une excuse; c'est de sang-froid qu'il avait médité cet attentat, et le massacre d'une foule de Péruviens qui ne lui opposaient aucune résistance.

Cette atrocité réfléchie se présente avec des circonstances qui toutes provoquent l'horreur et l'indignation contre ses auteurs, et la pitié pour les victimes. Les Espagnols n'auraient pu échapper au juste châtiment de leur criminelle aggression, si les fureurs d'une guerre civile n'avaient divisé la famille impériale; si Huascar, sacrifiant à l'intérêt commun ses prétentions contestées, eût voulu les légitimer en délivrant l'empire de cette poignée de brigands et d'assassins, qui, moins nombreux que les soldats de Cortès, et sans alliés, sans auxiliaires, eussent infailliblement succombé contre une partie des forces de l'empire commandée par un chef valeureux et dévoué.

Huascar était prisonnier; mais une résolution généreuse lui eût ouvert les portes de sa prison, et ses libérateurs auraient bien mérité de la patrie et de lui-même.

Mais les Péruviens épouvantés, et non vaincus, n'étaient pas encore assez éclairés pour prévoir les conséquences de cette audacieuse invasion.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Rançon extraordinaire offerte par Atahualpa. — Acceptée par Pizarre. — Les Espagnols violent le traité. — Distribution des trésors de l'inca. — Sa condamnation. — Sa mort. — Les Espagnols se divisent. — Guerre civile. — Anarchie dans l'empire. — Alvarado. — Benalcazar. — Almagro gouverneur indépendant. — Nouvelles expéditions. — Insurrection des Péruviens. — Manco Capac. — Combat entre les troupes d'Almagro et celles de Pizarre — Almagro est pris, jugé, condamné à mort et exécuté.

(1532 à 1538.)

Malgré l'abattement où l'avait jeté une captivité aussi soudaine, aussi imprévue, Atahualpa ne tarda pas à

reconnaître que la passion dominante de ses oppresseurs, était la soif de l'or, il conçut dès-lors l'espoir d'obtenir sa liberté; il offrit aux Espagnols, une rançon qui les étonna. La chambre où il était renfermé, avait vingt-deux pieds de long, et seize de large; il s'engagea à la remplir de vases et d'ustensiles d'or, à la hauteur que peut atteindre un homme.

Pizarre se hâta d'accepter des offres aussi séduisantes, et fit tracer sur les murs de sa chambre, une ligne indicative de la hauteur à laquelle le trésor promis devait s'élever. Atahualpa non moins impatient d'obtenir sa liberté, s'empressa d'expédier des messagers à Cusco, à Quito et dans tous les lieux où l'or abondait; et fit apporter à Caxamalca tout ce qu'on pourrait trouver dans les temples et dans les palais.

Les Péruviens pleins d'espérance dans la prochaine délivrance de leur

monarque, ne firent aucune tentative pour l'arracher des mains de ses oppresseurs, ni même pour la sûreté et la défense de l'empire. Pizarre resta tranquille à Caxamalca avec la meilleure partie de ses troupes, et se contenta d'envoyer dans les provinces de petits détachements, qui n'éprouvèrent dans leur marche aucun obstacle.

Pizarre ne se serait jamais déterminé à éloigner un de ses soldats, s'il n'eût eu l'avis du débarquement d'Almagro à Saint Miquel, avec un renfort qui doublait sa petite armée. Atahualpa craignait que ce renfort ne fût suivi d'autres plus considérables, et ses inquiétudes sur ce point s'accrurent encore par la nouvelle que les Espagnols, qui marchaient sur Cusco, avaient visité son frère Huascar dans sa prison, et que celui-ci leur avait promis plus d'or, que son frère n'en avait offert pour sa rançon.

Atahualpa ne douta plus que les Espagnols, n'embrassassent le parti de son frère et il ordonna la mort de ce prince, ces ordres furent exécutés sans scrupule et sans délai; cependant la plus grande partie de l'or exigé pour la rançon d'Atahualpa, était déjà rassemblée. Les Espagnols, impatients de jouir de leur part de ce riche butin, firent fondre en lingots tous les divers objets, excepté quelques pièces d'un travail précieux, réservées pour le roi.

Le quart du roi, et cent mille pesos pour les soldats arrivés avec Almagro, mis à part, il restait un million cinq cent vingt-huit mille cinq cents pesos à partager avec Pizarre et les siens. Cette répartition, si impatiemment désirée, fut fixée au jour prochain de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne. Ce mélange de cupidité et de dévotion peint les Espagnols de l'époque. Assemblés pour le partage, ils in-

voquèrent solennellement les lumières célestes, pour les guider dans cette spoliation des dépouilles d'un peuple innocent. Chaque cavalier reçut huit mille pesos (1), chaque fantassin quatre mille. La part de Pizarre et de ses officiers, fut proportionnée à leur grade.

Cette distribution faillit faire échouer l'entreprise: les soldats, impatients de jouir en sûreté d'une fortune inespérée et qui assurait leur avenir, demandèrent à grands cris leur congé, pour retourner dans leur patrie. Pizarre, convaincu que partout où ils iraient, le désir de partager leur bonheur encouragerait une foule d'aventuriers à venir se ranger sous les drapeaux, n'hésita point à leur accorder leur demande, et soixante d'entr'eux accompagnèrent son frère Ferdinand, chargé de porter au roi

(1) Le pesos vaut environ vingt-cinq francs.

les présents qui lui étaient destinés.

Atahualpa avait acquitté sa rançon; rien ne devait plus s'opposer à sa liberté; il somma Pizarre de remplir sa promesse, mais Pizarre ne se croyait pas engagé par sa parole; il regardait les Américains comme des êtres d'une nature abjecte; et c'était une maxime reçue parmi les catholiques romains, que les engagements pris avec des hérétiques et sur-tout avec des idolâtres sont nuls. Montézuma était mort prisonnier de Cortès, Guatimozin avait été condamné au dernier supplice, Pizarre n'hésita point à imiter l'exemple des conquérants du Mexique, et la mort d'Atahualpa fut résolue.

La garde d'un prisonnier de cette importance, exigeait le service d'une garde nombreuse et une surveillance active, Atahualpa avait livré aux Espagnols tous les trésors dont il pouvait disposés. Pizarre, se croyant

assez fort pour achever la conquête du royaume, n'avait plus besoin de l'autorité de l'inca. Almagro et ses compagnons prétendaient à une part égale dans le butin, et ne pouvaient espérer l'obtenir tant que vivrait l'inca ; aussi avides qu'eux, mais moins féroces, d'autres officiers repoussaient la pensée de s'enrichir par l'assassinat d'un prince dont ils étaient forcés d'estimer la candeur et la générosité.

Un traître dévoué, le principal agent de cet infâme complot, l'un des jeunes Mexicains emmenés par Pizarre en 1520, et qui lui servait d'interprète, achcva de l'irriter par de faux rapports. A l'entendre, l'inca, par ses émissaires, soulevait les provinces contre les Espagnols ; une armée formidable s'organisait aux extrémités de l'empire. La mort de l'inca pouvait seule prévenir cette effrayante insurrection.

Cet Indien qui, depuis sa conversion au catholicisme, avait reçu le nom de Philippillo, avait un motif secret et puissant de désirer la mort d'Atahualpa; il aimait éperduement une *Coya*, ou fille du soleil, l'une des femmes de l'inca; les convenances politiques et religieuses, opposaient à sa passion un obstacle désespérant; un crime qu'il croyait nécessaire ne l'effraya point; sa place d'interprète du prince, lui offrait les moyens de calomnier ce malheureux avec impunité.

l'inca ne savait point dissimuler; l'art de lire et d'écrire lui était inconnu; il ne pouvait distinguer si c'était un don de la nature, ou un talent acquis; pour s'en assurer, il avait fait écrire sur son pouce, par un des soldats qui le gardaient, le nom de *Dieu*, il le présenta à plusieurs Espagnols, tous lui répétèrent le même mot; il voulut faire la même

épreuve sur Pizarre, qui ne put éviter l'humiliant aveu de son ignoranee, l'inca ne eacha point le mépris qu'il lui inspirait; il devint ainsi l'instrument involontaire de sa perte. Pizarre, impatient de se venger, improvisa un tribunal extraordinaire et ne rougit point de s'asseoir au rang des juges avec Almagro. Rien de plus absurde, de plus mensonger que les motifs de l'accusation; Philippillo chargé de traduire les réponses du prinee, les falsifiait au gré de la passion qui le dominait.

Atahualpa fut condamné à être brûlé vif, et le moine Valverde, approuva au nom de la religion cet acte d'injustiee et de férocité. Vainement l'inca sollieita, par ses prières et ses larmes, la faveur d'être conduit en Espagne, devant le prinee qu'il avait reconnu pour son souverain, Pizarre fut inexorable. Valverde lui fit entrevoir l'espérance de sa grâce,

s'il embrassait le christianisme; l'inca consentit à se faire baptiser; devenu chrétien, il n'obtint d'autre grâce, que de n'être pas brûlé, mais attaché à un poteau et étranglé.

Quelques Espagnols d'un rang supérieur, réunirent en vain leurs efforts et leurs sollicitations, pour empêcher cette horrible exécution. L'histoire a conservé leurs noms (1), mais l'opposition de cette minorité généreuse, n'efface point la trace d'infamie dont ce nouveau crime a flétri le nom Espagnol, et ce crime n'était que l'affreux prélude d'autres crimes.

La mort d'Atahualpa, fut suivie des plus effrayants désordres ; tout l'empire fut bouleversé par la plus déplorable anarchie. Pizarre avait placé sur le trône, l'un des fils de sa victime, il espérait disposer du gou-

(1) V. Vega, liv. I; chap. XXXVII, p. 2; Xerès, liv. I, p. 235; Herrera, décad. 5, lib. III, cap. V.

vernement, sous le nom d'un prince jeune et sans nulle expérience, mais les peuples de Cusco et des pays voisins refusèrent de le reconnaître, et proclamèrent inca, Manco Capac, frère d'Huascar. La guerre civile entre ces deux frères, avait déjà brisé les ressorts du gouvernement, avant l'invasion des Espagnols; Atahualpa lui-même avait détruit le prestige de la vénération des peuples, pour la race des descendants du soleil, en en faisant mourir un très grand nombre.

D'audacieux aventuriers profitèrent du désordre général et de la déconsidération où était tombée la dynastie, pour se créer des partis et aspirer au pouvoir suprême, quoiqu'ils fussent étrangers à la race des incas.

Le général qui commandait pour Atahualpa la province de Quito avait fait mourir dans les supplices, le père et les enfants de son maître,

et s'était érigé en souverain de cette partie de l'empire : cette anarchie, en divisant les forces des Péruviens, favorisait les projets de Pizarre, qui se hâta de marcher sur Cusco, il avait reçu de nombreux renforts. Le partage des trésors de Caxamalca avait excité l'impatiente cupidité d'une foule d'aventuriers. Les gouverneurs de Guatimala, de Panama, et de Nicaragua, ne pouvaient qu'avec beaucoup de peine, retenir dans leur district les Espagnols, qui tous voulaient abandonner leurs établissements pour aller s'enrichir au Pérou.

Pizarre en partant pour Cusco, se trouvait à la tête de cinq cents hommes, après avoir laissé à Saint-Michel une garnison considérable sous les ordres de Benalcazar. Un grand nombre de Péruviens s'était réuni en corps de troupes considérables, pour s'opposer à la marche des Espagnols, mais leur courage ne pouvait tenir

contre l'effet des armes à feu, et chaque combat, soutenu d'abord avec intrépidité, finissait par une déroute; les Espagnols, après avoir eu quelques hommes tués ou blessés, continuaient leur marche, et Pizarre se rendit maître de Cusco.

Les trésors qu'il y trouva, étaient plus considérables encore que ceux qu'Atahualpa avait livrés pour sa rançon; mais partagés entre un plus grand nombre d'aventuriers, ils furent reçu avec moins de joie et d'empressement. Le jeune prince que Pizarre avait placé sur le trône mourut avant cette expédition; trop occupés de leur nouvelle proie, les Espagnols ne lui donnèrent point de successeur, et Manco Capac se vit sans concurrent.

Benalcazar, aussi hardi que Pizarre, et non moins avide d'or, aspirait aussi à de nouvelles conquêtes ou plutôt à un nouveau pillage; un renfort arrivé de Panama et de Nicaragua, lui fournit

bientôt l'occasion d'exécuter ses projets. Il ne laissa pas sans défense le poste qu'il commandait, et se dirigea avec le reste sur Quito, où il supposait qu'Atahualpa avait déposé la plus grande partie de ses trésors.

Le trajet était long et pénible; Benalcazar eut à lutter contre tous les genres d'obstacles et les attaques des meilleures troupes péruviennes conduites par un chef habile et valeureux. Partout victorieux, il entra dans Quito, mais il fut trompé dans sa plus chère espérance, la ville était presque déserte et les habitants avaient emporté tout ce qu'elle renfermait de plus précieux.

Le désir effréné de l'or, avait aussi entraîné vers Quito, Pierre d'Alvarado, gouverneur de Guatimala. Il crut ou feignit de croire que Quito était hors des limites du gouvernement de Pizarre. Il s'était embarqué avec cinq cents hommes, dont deux

cents nobles à cheval, il prit terre à Puerto-Viejo, et marcha sans guide sur Quito; mais avant d'arriver à la plaine, il avait perdu le cinquième de sa troupe et la moitié de ses chevaux, tout le reste, épuisé de fatigues et de besoins, était hors d'état de combattre.

Tout-à-coup, ils aperçoivent un corps considérable de troupes qu'ils reconnurent être Espagnoles. C'était Almagro, à la tête d'une colonne d'expédition envoyée par Pizarre, qui informé de l'armement d'Alvarado, marchait contre ce dernier pour le combattre. Le combat allait s'engager quand quelques officiers, prévoyant les suites funestes d'un pareil armement, suspendirent l'attaque. Les deux chefs entrèrent en négociation.

Alvarado s'engagea à retourner à Guatimala, à condition qu'Almagro, lui paierait cent mille pesos pour l'indemniser de son armement; il vit

avec regret, une partie de ses soldats l'abandonner, pour passer sous les ordres d'Almagro. Cette réconciliation ne devait pas être durable. Les attributions des gouverneurs, la limitation de leurs provinces n'étaient pas clairement déterminées, et à cette époque, où les préjugés de la naissance avaient tant d'influence, Pizarre n'avait qu'une autorité très contestée sur ses compagnons dont une partie se composait d'Hidalgos (gentilshommes), qui le regardaient comme leur inférieur.

Les nouveaux titres dont l'empereur venait de décorer Pizarre, Ferdinand son frère, et Almagro, étaient plus propres à exciter la morgue des nobles castillans qu'à leur imposer silence.

Ferdinand, frère de Pizarre, grâce aux riches présents qu'il offrit à Charles-Quint, avait reçu de ce prince le plus grâcieux accueil. De nouveaux

priviléges, une plus grande étendue de territoire avaient été ajoutés au gouvernement de François Pizarre. Almagro avait été nommé adelantado, et son gouvernement comprenait deux cents lieues, à partir des limites du gouvernement de François Pizarre. Ferdinand avait été fait chevalier de l'ordre de Saint-Jacques ; et une foule de gentilshommes des premières familles d'Espagne s'empressèrent de le suivre à son retour au Pérou.

Dans cette distribution d'honneurs et de dignités, Charles-Quint avait montré plus d'orgueil que de prudence. Ces libéralités ne lui coûtaient rien; mais elles faisaient naître la rivalité des prétentions. Il avait affaibli l'action de l'autorité en la divisant.

A peine Almagro fut-il informé que l'empereur lui avait donné un gouvernement indépendant, qu'il prétendit que Cusco, résidence des incas était compris dans sa juridiction, et marcha

pour s'en mettre en possession. Les deux frères de Pizarre, Jean et Gonzales, se disposèrent à le repousser. Chaque prétendant avait un puissant parti, et le sort des armes allait décider de leurs droits, quand François Pizarre apparut dans la capitale.

Il n'y avait jamais eu de réconciliation sincère entre Pizarre et Almagro; tous deux également avides et ambitieux étaient également déterminés à ne faire aucune concession. Almagro était plus franc, Pizarre plus rusé et moins scrupuleux sur l'emploi des moyens pour arriver à son but. Des médiateurs s'interposèrent dans leurs débats. Une nouvelle réconciliation eut lieu, elle fut environnée des mêmes solennités religieuses que la première, et ne fut pas plus sincère ni plus respectée.

Pizarre n'ayant plus d'ennemis à combattre ne s'occupa plus que de l'organisation des vastes états dont il

s'était rendu maître. Dénué de toute espèce d'instruction, il ne consulta que sa raison et les exigeances du moment, et il parvint à établir le régime de l'administration intérieure, par d'assez sages réglements.

Il délibéra long-temps sur le choix de la capitale. Cusco, antique résidence des incas, située à l'extrémité de l'empire, à une grande distance de la mer, et sur-tout de Quito, province dont il sentait l'importance, ne pouvait convenir à son nouveau plan.

Il se décida pour la riche vallée de Lima, et y posa les fondements de la nouvelle cité, à laquelle il donna le nom de ville des *Trois Rois*, mais qui n'est plus connue que sous celui de Lima. Les bâtiments s'élevèrent avec une extrême promptitude : on y remarqua bientôt un magnifique palais pour le gouverneur, des maisons solidement construites pour ses principaux officiers.

Almagro, aussitôt après le traité conclu avec Pizarre, s'était dirigé vers le Chili, à la tête de cinq cent soixante-dix hommes; impatient d'arriver à son but, il prit le chemin le plus court, mais aussi le plus pénible, et au lieu de suivre la plaine et de longer la côte, il traversa les montagnes. La faim, les fatigues, le froid, firent périr une grande partie de ses compagnons, et ceux qui leur survécurent rencontrèrent dans les plaines de nouveaux obstacles. Des peuplades intrépides leur disputèrent vaillamment le passage. L'effet terrible des armes à feu, les évolutions de la cavalerie, étonnèrent d'abord leur courage; mais, revenus de leur première surprise, ils osaient les assaillir et les braver.

Les Espagnols, qui n'avaient d'autre alternative que le succès ou la mort, s'avancèrent néanmoins dans ce pays; l'or qu'ils y trouvaient en abondance leur faisait tout affronter. Ils ne purent

y former aucun établissement, et ils eussent fini par succomber si une révolution inattendue ne les eût rappelés dans le Pérou.

L'espoir de faire une fortune brillante et rapide avait attiré dans ces riches contrées une foule d'aventuriers, qui, impatients de jouir, dédaignaient les produits lents, mais certains, d'une laborieuse industrie. Il eût été même imprudent de le leur proposer. Pizarre avait signalé à leur impatiente avidité la découverte de nouvelles provinces encore inconnues aux Espagnols.

Cette foule turbulente se précipita dans la nouvelle carrière qui lui était ouverte. Cependant l'inca Manco Capac, qui n'attendait qu'une occasion favorable pour délivrer son pays du joug des étrangers qui l'opprimaient, se hâta de profiter de la dispersion de leurs troupes. Malgré l'active surveillance des Espagnols, qui lui avaient permis d'habiter le palais de ses aïeux

à Cusco, il trouva le moyen de s'ouvrir des communications à l'extérieur, et d'organiser une vaste insurrection.

Pour prévenir ces mouvements des indigènes, les Espagnols annonçaient l'intention d'abandonner le Pérou; mais la foule toujours croissante des aventuriers qui arrivaient de toutes parts démentait cette assertion. L'inca avait déjà fait d'inutiles tentatives pour s'évader, lorsque Ferdinand Pizarre, de retour à Cusco, lui permit d'assister à une fête qui devait se célébrer à quelque distance de la capitale.

Les principaux de l'empire s'y trouvèrent rassemblés; mais à l'arrivée de l'inca l'étendard de la guerre fut déployé, et toute la nation fut en armes, depuis les frontières de la province de Quito jusqu'au Chili. Des détachements espagnols, surpris dans leur marche à travers des provinces qu'ils croyaient entièrement soumises, furent massacrés. Une armée que les

historiens espagnols évaluent à deux cent mille hommes, investit Cusco, les trois frères de Pizarre n'avaient à opposer à ces masses effrayantes que cent soixante-dix espagnols. Une autre armée péruvienne couvrit les environs de Lima, et intercepta les communications entre ces deux villes.

L'inca assiégea Cusco pendant neuf mois, avec autant de courage, mais moins de férocité que les Mexicains n'en déployèrent pour recouvrer leur capitale. Ils avaient observé la tactique espagnole. Un corps nombreux de leurs plus braves guerriers fut armé avec les épées, les piques et les boucliers enlevés aux Espagnols; quelques-uns parvinrent à manier avec assez d'adresse les armes à feu. Les plus hardis, et Manco Capac lui-même, montaient les chevaux qu'ils avaient pris, et la lance en arrêt chargeaient avec intrépidité la cavalerie ennemie.

Manco Capac s'était déjà rendu maître d'une partie de la capitale. Craignant d'être écrasés par le nombre des assaillants, les Espagnols avaient résolu d'abandonner Cusco et d'aller rejoindre leurs compagnons échappés aux traits des Péruviens, ou de s'ouvrir un passage à travers leurs lignes, de gagner la mer et d'abandonner sans retour cette terre meurtrière.

La nouvelle de l'insurrection péruvienne fut annoncée à Almagro par le même messager qui lui apportait la patente royale qui le nommait gouverneur du Chili, et qui fixait les limites de sa juridiction. Il résolut d'enlever à Pizarre la possession de Cusco, et d'empêcher les Péruviens de s'en rendre tout-à-fait maîtres.

Il suivit à son retour une route nouvelle à travers les plaines; l'excessive chaleur et la soif lui causèrent autant de pertes et de souffrances que le froid et la faim qu'il avait endurés

sur le sommet des Andes. Il n'avait point dissimulé ses prétentions, et les Espagnols enfermés dans Cusco délibéraient s'ils le recevraient comme libérateur ou comme ennemi. Almagro s'avançait vers la capitale avec une lente circonspection. Des négociations s'ouvrirent entre tous les partis, mais sans nul succès.

L'inca surprit les Espagnols et les attaqua avec l'élite de ses troupes, mais les Espagnols triomphèrent, et Almagro arriva sans autre obstacle sous les murs de Quito.

Les Pizarre résolurent de lui en fermer les portes. Différents plans de conciliation furent proposés; mais, décidés à ne faire aucune concession, les chefs des deux partis ne cherchaient qu'à se tromper. Plusieurs partisans des Pizarre passèrent dans le camp d'Almagro.

Encouragé par leur défection, il s'avança vers la ville à la faveur de la

nuit, surprit quelques sentinelles, gagna les autres, et vint investir la maison qu'habitaient les Pizarre, et les força de se rendre à discrétion. Ce prélude de la guerre civile coûta la vie à quelques Espagnols.

Cependant François Pizarre, ayant dispersé les Péruviens qui investissaient Lima, avait envoyé cinq cents hommes sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado pour délivrer ses frères et leurs compagnons. Cette troupe fut étonnée de voir une autre troupe espagnole postée sur les bords de la rivière, et disposée à lui disputer le passage.

Almagro tenta vainement de séduire Alvarado, plus vertueux qu'habile. Almagro occupa son attention par quelques mouvements, tandis qu'un fort détachement de soldats d'élite, qui avait passé la rivière pendant la nuit, se précipita sur le camp d'Alvarado avant qu'il eût pu se mettre en bataille, dispersa toute sa troupe, et

fit prisonniers Alvarado et ses principaux officiers.

Mais Almagro ne sut point profiter de sa victoire. Rodrigue Orgognès l'engagea à faire périr les deux frères Pizarre, tombés entre ses mains, et de marcher ensuite sur Lima, avant que le gouverneur ait pu faire ses dispositions de défense. Almagro avait tiré l'épée contre Pizarre et les siens, il n'avait plus rien à ménager; il n'en rejeta pas moins le conseil d'Orgognès; il recula devant la pensée de se rendre assassin et rebelle; il voulait la perte de Pizarre, mais les armes à la main, et il reprit tranquillement le chemin de Cusco, où il espérait que Pizarre viendrait l'attaquer : il voulait lui laisser l'odieux de l'aggression.

Pizarre apprit en même temps le retour d'Almagro, la prise de Cusco, la mort d'un de ses frères, la captivité des deux autres, et la défaite d'Alva-

rado ; il fut assez maître de lui-même pour combiner froidement sa vengeance. Il ne pouvait lutter contre Almagro avec la certitude du succès. Il fallait laisser aux renforts d'hommes et de munitions qu'il attendait, le temps d'arriver.

Il amusa le trop confiant Almagro par des négociations qui lui procurèrent de fait une trêve de plusieurs mois. Gonzalès Pizarre et Alvarado, échappés à la surveillance de leurs gardes, s'enfuirent avec une soixantaine de soldats qu'ils avaient séduits. Ferdinand Pizarre restait encore prisonnier. Son frère proposa à Almagro de lui rendre la liberté et de l'envoyer à Madrid auprès du monarque, qui prononcerait sur leur différend. Almagro consentit à tout ; mais dès que F. Pizarre n'eut plus rien à craindre pour son frère, il cessa de feindre.

Il fit partir contre Cusco sept cents hommes, sous les ordres de ses deux

frères. Almagro aurait pu les arrêter dans les défilés : le petit nombre de ses troupes ne lui laissait pas d'autre moyen de vaincre. Il comptait sur sa cavalerie et crut pouvoir attendre les Pizarre dans la plaine. A peine les deux partis y furent-ils en présence qu'ils en virent aux mains. Almagro, affaibli par l'âge et les fatigues, chargea du commandement Orgognès, brave officier, mais qui n'avait point sur les troupes le même empire que lui.

Le combat fut terrible; l'avantage se soutint de part et d'autre pendant deux heures. Almagro avait de vieux guerriers, mais les soldats de Pizarre étaient soutenus par deux compagnies de mousquetaires, récemment arrivés d'Espagne, dont l'adresse et le courage décidèrent enfin de la victoire. Les soldats d'Almagro furent mis en pleine déroute.

Trop faible pour se tenir à cheval,

Almagro s'était fait porter en litière sur une éminence où il pouvait voir le champ de bataille. Témoin de la défaite des siens, il voulut se dérober aux poursuites des vainqueurs ; mais il tomba entre leurs mains.

Les Péruviens restèrent tranquilles spectateurs du combat. Il leur eût été facile de vaincre les Espagnols, dont ce combat opiniâtre avait épuisé les forces ; ils n'osèrent tenter aucun effort. Les Pizarre et leurs compagnons pillèrent Cusco ; mais le butin ne fut pas aussi considérable qu'ils l'avaient espéré.

Ferdinand Pizarre, suivant la politique de son frère, proposa à ses officiers les plus entreprenants de tenter de nouvelles découvertes ; des soldats d'Almagro se joignirent à ces nouvelles troupes d'aventuriers, et F. Pizarre se trouva ainsi délivré des mécontents et de ses autres ennemis. Il craignait surtout l'opposition des soldats d'Alma-

gro ; mais à peine furent-ils éloignés que sa perte fut résolue.

La trahison fut moins la cause que le prétexte de l'accusation portée contre Almagro : il fut condamné à mort. Tout son courage l'abandonna ; il descendit aux plus humbles, aux plus pressantes supplications. Vainement il rappela aux Pizarre leur ancienne intimité, ses procédés généreux envers Gonzales et Ferdinand, dont il avait épargné la vie malgré les instances de ses officiers, les Pizarre furent inexorables ; Almagro fut étranglé dans sa prison, et ensuite publiquement décapité. Il était dans sa soixante-quinzième année ; il laissait un fils qu'il avait eu d'une Indienne de Panama, et qui alors était prisonnier à Lima. Il le nomma son successseur, en vertu du pouvoir qu'il en avait reçu de Charles-Quint.

F. Pizarre n'avait pas le droit de le faire juger sans un ordre spécial de

l'empereur ; mais dans les temps d'anarchie la force et l'audace peuvent braver impunément les lois, la justice et l'humanité. La guerre civile du Pérou avait rendu plus rares encore les communications avec l'Espagne ; et l'on n'apprit à Madrid la première nouvelle du combat livré dans la plaine de Cusco que par des officiers d'Almagro échappés à cette journée désastreuse, et par le retour de Ferdinand Pizarre qui parut à la cour avec une magnificence extraordinaire.

L'empereur et ses ministres n'osèrent prononcer entre les deux partis ; mais ils sentirent également la nécessité de mettre fin à des débats qui pouvaient avoir les suites les plus funestes. Ils convinrent d'envoyer au Pérou un homme revêtu des pouvoirs les plus amples, et autorisé à établir le gouvernement qu'il jugerait le plus convenable aux intérêts de la métropole et à la conservation des colonies.

La cour redoutait Pizarre; et le commissaire délégué par l'empereur devait sévir contre lui, ou le ménager, suivant les circonstances. Son frère Ferdinand fut arrêté à Madrid et jeté dans une prison où il resta plus de vingt ans. Le commissaire choisi par la cour pour terminer les affaires du Pérou réunissait les qualités qui pouvaient garantir le succès d'une mission aussi difficile.

CHAPITRE II.

Arrivée de Vasca de Castro. — Expédition de Valdivia. — Conjuration contre F. Pizarre. — Il est assassiné. — Almagro fils lui succède. — Progrès de Vaca de Castro. — Il triomphe d'Almagro. — Nouvelle guerre civile. — Nugnès Vela arrive au Pérou avec la qualité de vice-roi. — G. Pizarre s'empare de l'autorité. — Le vice-roi est tué dans un combat. — G. Pizarre reste maître du Pérou. Il négocie avec la cour d'Espagne. — Envoi de Gasca au Pérou, avec les pouvoirs les plus étendus. — Sa prudence. — Ses succès. — G. Pizarre est pris, condamné à mort et exécuté. — Retour de G asca à Madrid.

(1539 à 1550.)

Vasca de Castro joignait à une rare prudence un grand courage, et, ce qui était alors un véritable prodige, l'amour de la justice et de l'ordre, et

le plus intègre désintéressement. Tandis qu'il se disposait à partir, de nouveaux évènements agitaient le Pérou.

Le gouverneur, resté maître du pouvoir après la mort d'Almagro, avait disposé des terres en toute souveraineté. Ce partage avait fait beaucoup de mécontents; Pizarre y avait procédé avec une évidente partialité. Les détachements qui, après l'affaire de Cusco, s'étaient dirigés vers les provinces éloignées avaient fait d'utiles découvertes.

Pedro de Valdivia avait repris le projet d'Almagro sur le Chili, où il avait fait d'étonnants progrès et fondé la ville de Sant-Iago, premier établissement des Espagnols dans cette province; mais l'expédition la plus importante par ses résultats fut celle de Gonzales Pizarre, à qui son frère avait donné le gouvernement de Quito, enlevé à Benalcazar qui avait conquis cette contrée. Gonzales s'était di-

rigé à l'est des Andes ; les Indiens lui avaient signalé ces contrées fertiles en épiceries.

Parti de Quito avec trois cent quarante hommes, dont moitié de cavalerie et quatre mille Indiens pour porter les bagages et les provisions, il s'avança à travers les montagnes. Presque tous les Indiens périrent de froid et de fatigue. D'autres obstacles attendaient les Espagnols dans les plaines: des pluies continuelles les accablaient; partout de vastes déserts, ou des peuplades barbares, et point de subsistance ; à chaque instant des marais à traverser, des bois épais où il fallait s'ouvrir un passage. Ils arrivèrent enfin aux bords du Coca ou Napo, où ils construisirent une barque pour leur faciliter le passage des rivières et les aider à reconnaître l'intérieur du pays.

F. Orellana, l'officier le plus distingué de l'expédition, s'y embarqua avec cinquante soldats ; mais leur es-

quif entraîné par les courants les éloigna bientôt de leurs compagnons qui côtoyaient péniblement le rivage.

Orellana, jeune, intrépide et impatient de se distinguer par quelque découverte importante, et de se rendre indépendant, s'abandonna à sa destinée, et suivant le cours du Maragnon jusqu'à l'Océan, il explora les vastes pays que ce fleuve arrose. Après une navigation longue et pénible, il entra dans l'Océan, où l'attendaient de nouveaux dangers qu'il surmonta par son courage. Il s'arrêta à l'île de Cubagna, d'où il fit voile pour l'Espagne.

Comme tous les aventuriers qui l'avaient précédé, il fit les rapports les plus séduisants des riches contrées qu'ils avaient découvertes; et, s'abandonnant au délire de son imagination, il ne parlait que de mines d'or, de nations extraordinaires par leurs usages, d'une république de femmes guerrières qui avaient étendu leur do-

mination sur les merveilleuses contrées qu'il avait explorées.

Dépouillée de tout prestige romanesque, cette expédition d'Orellana peut être considérée comme une des entreprises les plus importantes de cette époque : elle avait révélé l'existence des vastes régions qui s'étendent à l'est depuis les Andes jusqu'à l'Océan.

Parvenu au confluent du Napo et du Maragnon, Gonzales Pizarre s'attendait à y trouver Orellana, avec les provisions dont il avait le plus urgent besoin. Il n'aperçoit ni Orellana, ni sa barque ; il côtoie le Maragnon à une distance de cinquante lieues ; le hasard lui montre sur la rive un officier espagnol qu'Orellana y avait abandonné, parce qu'il ne voulait pas être complice de sa défection.

A ce récit, tous les compagnons de Gonzales Pizarre sont consternés ; tous demandent à retourner à l'instant mê-

me à Quito. Il fallut céder à leurs instances et reprendre sans provisions, sans espoir de secours, un trajet de douze cents milles. Les Espagnols furent forcés de se nourrir de racines et de baies sauvages, ils mangèrent leurs chevaux, leurs chiens, les reptiles les plus dégoûtants, le cuir de leurs selles et de leurs ceinturons. Cette expédition coûta la vie à quatre mille Indiens et à deux cent dix Espagnols, et deux ans de travaux et de fatigues. Quatre-vingts survécurent à ce désastre, et revinrent à Quito exténués de faim et de misère.

Pour comble de malheur, Gonzales apprit que François son frère avait fait, pendant son absence, le partage des terres avec une partialité qui avait mécontenté tous les partisans d'Almagro. Un grand nombre s'était retiré auprès du fils de ce malheureux guerrier à Lima, et y vivait des bienfaits de ce jeune proscrit.

Jean de Herrada, qui avait élevé le fils d'Almagro, se mit à la tête des mécontents, dirigea leur conspiration contre F. Pizarre, et leur assura l'appui de son pupille.

Le dimanche 26 juin 1541, à midi, Herrada avec dix-huit conjurés armés de toutes pièces, et l'épée à la main, s'avance vers le palais du gouverneur, en criant *Vive le Roi!* et *Meure le tyran!* Les autres conjurés, placés à des postes convenus, se tiennent prêts à les soutenir. F. Pizarre, entouré ordinairement d'une suite nombreuse, n'avait alors presque personne auprès de lui : c'était le moment du repos, tous ses gens étaient retirés dans leurs chambres.

Les conjurés étaient déjà au bas de l'escalier, lorsqu'on vint prévenir F. Pizarre. Il prend ses armes, ordonne à François de Chavez de fermer la porte; mais cet officier troublé s'élance hors de l'appartement, et va

demander aux conjurés ce qu'ils voulaient : un coup de poignard mortel fut leur réponse, et ils se précipitent dans la salle. Quelques familiers s'échappent par les fenêtres ; d'autres s'enfuient dans une chambre voisine. Pizarre prend son bouclier et son épée, Alcantara, son beau-frère, quelques officiers fidèles, partagent ses dangers et ses efforts ; mais bientôt Alcantara tombe mort aux pieds de son beau-frère, et Pizarre lui-même est atteint d'un coup mortel dans la poitrine.

Les conjurés parcourent la ville en publiant la mort du *tyran;* deux cents de leurs compagnons se joignent à eux, et bientôt ils ramènent en triomphe le jeune Almagro, et le font reconnaître pour gouverneur. Le palais de Pizarre et les maisons de ses partisans furent pillées. Ce double évènement devint la cause et le signal de la guerre civile. Les deux partis coururent aux armes.

Tel était l'état des choses, quand Vasca de Castro arriva à Quito, informé de la mort de Pizarre, il produisit les patentes qui le nommaient gouverneur du Pérou. Benalcazar, adelantado ou lieutenant général pour l'empereur Charles-Quint, dans le Popayan, et Pedro de Puelles, commandant en l'absence de Gonzales Pizarre les troupes restées à Quito, s'empressèrent de le reconnaître.

Vasca de Castro, envoya partout des émissaires pour faire connaître ses pouvoirs et les intentions de l'empereur, et il se vit bientôt à la tête d'un corps de troupes imposant. Le parti du jeune Almagro s'affaiblissait chaque jour ; il résolut, pour arrêter les progrès de cette défection, de marcher sur Cusco, avant l'arrivée de Vasca de Castro dans cette ville importante. La plus grande partie de ses troupes, y était rassemblée, sous les ordres de Pedro, Alvares, Holguin, mais il

perdit pendant cette marche, son mentor Herrada, et en approchant de Cusco, il apprit qu'Holguin s'était déclaré contre lui.

Cependant Vasca de Castro s'avançait de son côté avec la résolution de terminer par une bataille, ces déplorables dissentions. Les deux partis se trouvèrent en présence à Chupas, à deux cents milles de Cusco. La victoire long-temps incertaine, se déclara enfin pour Vasca de Castro; cinq cents hommes restèrent sur le champ de bataille, le nombre des blessés fut plus considérable encore. Le vainqueur déploya une grande sévérité, les prisonniers furent jugés comme rebelles, quarante furent condamnés à mort et exécutés, et les autres bannis du Pérou. Le jeune Almagro, qui s'était sauvé, fut trahi par ses officiers, et décapité à Cusco.

Charles-Quint sentit enfin la nécessité de changer le système d'admi-

nistration de ses nouvelles colonies, mais la cause n'était pas bien connue, il fit appeller Lascazas qui, après un long séjour dans ces contrées lointaines, se trouvait à Madrid pour des affaires de son ordre; son séjour au milieu des peuplades indiennes et de leurs oppresseurs, l'avait mis à même de les bien connaître.

Lascazas s'exprima avec une franchise évangélique; il ne dissimula point les excès ou plutôt les crimes de ses compatriotes, et soutint que l'esclavage des Indiens, les vexations dont ils étaient victimes, les travaux excessifs qui leur étaient imposés, étaient l'unique cause de la dépopulation. Charles-Quint parut profondément touché de cet horrible et véridique tableau, et pour arrêter les funestes progrès de tant de maux, il fit rédiger un corps de lois réglementaires sur les attributions du conseil des Indes, la juridiction des audiences royales, et

toutes les parties du gouvernement, judiciaire, civile et ecclésiastique.

Les audiences royales furent autorisées à réduire à une étendue modérée les *repartimientos*, ou concessions de terres, elles furent déclarées viagères; les veuves et les enfants des possesseurs actuels, ne pouvaient en hériter; et elles devaient rentrer dans le domaine royal, à la mort de chaque aventurier et planteur.

Les Indiens devaient être exempts du service personnel, du transport des bagages des voyageurs, du travail des mines et de la pêche des perles. Le tribut qu'ils devaient à leurs seigneurs fut fixé; et ils devaient être payés de tous les travaux qu'ils feraient volontairement.

Tous les Espagnols qui avaient occupé ou occupaient encore des emplois, devaient être privés des terres et des Indiens qu'ils possédaient; les terres, les domaines des hôpitaux

et des monastères, étaient réunis au domaine royal; les mêmes lois ordonnaient la confiscation de toutes les possessions de ceux qui avaient été impliqués dans les querelles de Pizarre et d'Almagro.

Les ministres de Charles-Quint, que l'exécution de ces réglements allait priver des riches rétributions qu'ils recevaient des chefs de l'administration du Pérou, adressèrent à Charles-Quint, des remontrances contre son plan de réformation; le monarque toujours attaché à ses opinions, n'eut aucun égard à ces représentations intéressées, et il nomma François Cello de Sandoval, visiteur des intendants de ces pays, avec ordre de se concerter avec le vice-roi Antoine de Mendoza.

Blasco Nugues Vela fut nommé vice-roi du Pérou, et une audience royale composée de quatre juges, fut établie à Lima. Le surintendant et le

vice-roi partirent immédiatement pour leur destination, mais les lois qu'ils devaient faire exécuter, y étaient connues avant leur arrivée.

L'arrivée de Sandoval à Mexico, fut regardée comme le prélude d'une désastreuse catastrophe. Les nouveaux réglements, la liberté rendue aux Indiens, renversaient toutes les spéculations des Espagnols établis en Amérique. La religion, l'humanité leur faisaient un devoir de renoncer à d'injustes droits; mais la cupidité fermait les cœurs à tous les sentiments généreux. Sans avoir le courage de soutenir par la voie des armes, leurs iniques prétentions, ils eurent l'insolence d'adresser au vice-roi des remontrances contre les ordres de leur monarque, et le vice-roi eut la faiblesse d'en suspendre l'exécution, et d'appuyer même auprès de Charles-Quint, des réclamations qu'il n'eût pas dû lui-même accueillir.

L'injustice et la cupidité triomphèrent et Charles-Quint réforma ses réglements, dans les dispositions les plus importantes. La paix se rétablit dans le Mexique, mais c'était la paix des tombeaux.

L'opposition se manifesta au Pérou sous de plus sinistres auspices, les aventuriers qui l'avaient conquis se regardaient comme maîtres souverains d'un pays, qu'ils avaient soumis sans les secours ni l'appui de la couronne, et ils ne voulurent point se soumettre à des lois, qui les dépouillaient du fruit de tant de sacrifices et de travaux.

Ils se rassemblèrent dans les divers établissements, en criant contre l'injustice et l'ingratitude du souverain, qui les privait de leurs biens, sans les avoir entendus. Ils se concertèrent sur les moyens de s'opposer à l'entrée des magistrats, et à la promulgation des nouvelles lois.

Vasca de Castro avait d'abord réussi

conjurer l'orage, en promettant aux mécontents, qu'aussitôt leur arrivée, le vice-roi et les magistrats modifieraient eux-mêmes les réglements; mais le vice-roi, à peine débarqué à Tumbez, fit promulguer les lois et annonça l'inflexible résolution de les faire observer dans toute leur rigueur, il priva tous ceux qui remplissaient quelque emploi, des terres et des Indiens qu'ils possédaient, et donnant lui-même l'exemple, il ne permit pas qu'un seul Indien fût employé au transport de son bagage, dans sa route vers Lima; et à son entrée dans cette ville, il déclara qu'il était venu pour faire exécuter les ordres de son souverain, et qu'il n'avait ni le pouvoir, ni la volonté d'y apporter le moindre changement; il considéra comme des actes de rébellion, les remontrances les plus modérées, non content de repousser les avis de Vasca de Castro, et sans égard pour son rang et ses

services, il le fit charger de chaînes et jeter en prison comme un vil criminel.

Les mécontents n'attendaient qu'un chef pour éclater, leur choix se fixa sur Gonzales Pizarre, il hésita longtemps ; mais bientôt la crainte d'être lui-même victime de la violence inflexible du vice-roi, fit cesser son irrésolution et il partit de Chuquisaca, où il faisait sa résidence, pour se rendre à Cusco ; il fut accueilli comme le libérateur de la colonie, et proclamé procureur général des affaires de la nation au Pérou, pour solliciter la révocation des derniers réglements.

Il fut chargé de présenter leurs remontrances à l'audience royale de Lima, et autorisé à s'y rendre en armes. G. Pizarre s'empara du trésor public, nomma des officiers, leva des troupes, et maître d'une grande quantité d'artillerie, que Vasca de Castro avait déposée à Cuamanga, il marcha

entre Lima, enseignes déployées. Il vit sa petite armée grossir chaque jour, et une partie des troupes levées par le vice-roi déserta et passa sous les drapeaux des insurgés.

La révolution avait déjà éclaté dans Lima. Le vice-roi et les juges de l'audience royale avaient cessé de s'entendre, les juges contrariaient toutes les opérations du vice-roi. Ils mettaient en liberté les mécontents, et applaudissaient à leurs remontrances. Les magistrats l'emportèrent enfin; le vice-roi, abandonné par ses propres gardes, fut saisi dans son palais, et conduit à une île déserte sur la côte, jusqu'à ce qu'il pût être renvoyé en Espagne.

Les juges après cet acte d'autorité, envoyèrent un message à G. Pizarre, pour le requérir de licencier ses troupes, et de se rendre à Lima, accompagné seulement de quinze à vingt personnes de sa suite. Attendu disaient-

ils, qu'ils avaient déjà accordé tout ce que les mécontents demandaient. Le président entretenait une correspondance secrette avec G. Pizarre, et lui témoignait le plus entier dévouement. G. Pizarre convaincu que les magistrats qui par l'emprisonnement du vice-roi, s'étaient eux-mêmes constitués en état de rébellion, ne pouvaient plus être que ses agents ou ses complices, résolut de profiter du désordre où ils avaient jeté l'administration pour s'emparer de l'autorité suprême.

Carjaval son conseil et son guide, partageait son opinion, et G. Pizarre demanda ouvertement le titre et le pouvoir de gouverneur et de capitaine général, et requit l'audience royale de Lima de lui en délivrer la commission. Une pareille demande soutenue par une force armée imposante, était un ordre, et le président dans le conseil hésitait encore. Carjaval impatient, entra la nuit dans Lima, fit

saisir plusieurs officiers ennemis de G. Pizarre, et les fit pendre sans forme de procès.

Dès le lendemain l'audience royale expédia au nom de l'empereur une commission qui conferait à G. Pizarre, le titre et les attributions de gouverneur du Pérou, avec une autorité absolue; et le même jour G. Pizarre fit son entrée solennelle et prit possession de sa nouvelle dignité. Maître des trésors du Pérou, de l'armée, dictant à son tour des lois à l'audience royale, dont la veille il n'était que le lieutenant, Gonsales Pizarre semblait n'avoir aucun obstacle à craindre, et la guerre civile paraissait éteinte, quand un incident imprévu vint la rallumer.

Le vice-roi avait été envoyé par le conseil où audience royale, en Espagne, sous la conduite de Juan Alvares, l'un des membres de cette autorité supérieure. Mais soit remords,

soit la crainte d'être puni comme chef de rébellion à Madrid, Juan Alvares se jeta aux pieds de son prisonnier, implora son pardon, et lui déclara qu'il attendait ses ordres ainsi que tout l'équipage. Il le pria de le ramener à Tumbes.

A peine débarqué, N. Vela arbora l'étendard royal et reprit ses fonctions; plusieurs Espagnols, qui jusqu'alors avaient gardé une prudente neutralité le joignirent et bientôt il se vit à la tête d'une troupe assez considérable, une nouvelle défection accrut ses forces et ses espérances.

Diego Centeno, offcier audacieux et brave, irrité contre le lieutenant de G. Pizarre dans la province de los Charcas, forma un parti contre ce commandant, le fit mourir et se déclara pour le vice-roi. G. Pizarre, plus surpris qu'effrayé des mouvements qui venaient d'éclater au deux extrémités de l'empire, marcha contre le vice-

roi qui se retira sur Quito. G. Pizarre l'atteignit avant qu'il eût pu préparer la défense de cette ville; il l'abandonna et se retira à marche précipitée vers le Popayan; G. Pizarre, désespérant de l'atteindre, revint à Quito, et chargea Carjaval de marcher contre Centeno, qui avait réuni d'assez grandes forces dans le sud de l'empire.

Nugues avait recruté quatre cents hommes dans le Popayan, et sans vouloir écouter ceux qui lui proposaient de négocier avec G. Pizarre, il prit la route de Quito. Pizarre marcha à sa rencontre, les deux partis en vinrent bientôt aux mains; le vice-roi montra dans l'action, beaucoup de courage et de talents, bientôt il tomba percé de coups, ses troupes mises en pleine déroute, furent vivement poursuivies; sa tête fut exposée au lieu des exécutions. G. Pizarre rentra en triomphe dans Quito.

Carjaval avait en même-temps dis-

persé les troupes de Centeno, et l'avait forcé de s'enfuir dans les montagnes où il demeura plusieurs mois caché dans une caverne. Tout le continent péruvien reconnut l'autorité de G. Pizarre; sa flotte, commandée par Pedro de Hinojosa, le rendit maître de la navigation de la mer du sud et de Panama.

Il établit une garnison à Nombre de Dios, sur la côte opposée de l'isthme où s'ouvre la communication ordinaire de l'Espagne avec le Pérou.

Dans l'ivresse d'une victoire inespérée, G. Pizarre et ses complices ne songeaient pas à leur avenir. Charles-Quint n'était point un prince faible et timide; il ne pouvait manquer de sévir contre les coupables qui avaient pris les armes contre le vice-roi dépositaire de son pouvoir, et son représentant dans cette partie des colonies; et les conjurés n'étaient pas assez forts pour résister à l'autorité d'un

prince aussi puissant, aussi jaloux de sa souveraineté.

Carjaval aussi audacieux dans le conseil que sur le champ de bataille, ne se fit pas long-temps illusion sur les conséquences du coup hardi qu'ils avaient tenté. Prétendre à tout ou ne rien entreprendre, voilà ce qu'il répétait à G. Pizarre avant le combat de Quito, et ce qu'il lui représenta plus vivement encore après cet évènement. Le jurisconsulte Cepeda appuyait de toute la force de son talent et de son érudition l'opinion de Carjaval. Maître du Pérou, G. Pizarre devait se déclarer indépendant de la couronne d'Espagne, ou se préparer à une mort certaine, ignominieuse: point d'alternative entre le trône ou l'échafaud.

Mais, au lieu d'agir, G. Pizare délibérait. Les ministres de l'Empereur délibéraient aussi à Madrid sur les moyens de rétablir l'autorité de leur maître au Pérou. G. Pizarre était un

usurpateur, mais il disposait de l'armée et des trésors d'un vaste empire. Les ministres, désespérant de réussir par la force, eurent recours à la voie souvent incertaine et toujours honteuse des négociations. Cet acte de faiblesse aurait dû fixer l'irrésolution de G. Pizare; il ne pouvait espérer de salut pour lui et les siens qu'en suivant le conseil hardi de Carjaval et de Cepeda.

Le ministère espagnol chargea de cette mission si difficile, si hasardeuse, Pierre de la Gasca, ecclésiastique, conseiller de l'inquisition. Modeste, probe, désintéressé, Gasca joignait à ces rares qualités l'audace, le sang-froid et une inébranlable fermeté. Déjà avancé en âge et d'une complexion faible, il lui fallait plus que du courage pour s'exposer aux fatigues, aux dangers d'une longue navigation. Il n'hésita point à déférer aux volontés de l'empereur. Il refusa un évêché

qui lui était offert pour ajouter plus de considération à son nouvel emploi; il n'accepta que le titre de président de l'audience royale de Lima; il n'exigea aucun traitement, et se borna à demander que pendant son absence le roi pourvût aux besoins de sa famille. Quelques domestiques composaient toute la suite de ce plénipotentiaire. Le roi lui donna les plus amples pouvoirs et une autorité absolue, exclusive, aussi étendue que celle du souverain lui-même.

Arrivé à Nombre de Dios, il y trouva Hernand Mexia avec un détachement considérable pour s'opposer au débarquement de toute troupe ennemie; mais Gasca se présentant sans garde, sans appareil, fut reçu sans nulle opposition. Hinojosa, à qui G. Pizarre avait confié le gouvernement de Panama, le reçut avec le même respect. Il s'annonça partout comme un ministre de paix, et non de vengeance,

qui venait au nom du monarque réparer tous les torts, révoquer les lois qui avaient alarmé les colons, pardonner les fautes passées et rétablir l'ordre et la justice au Pérou.

Mexia, Hinojosa et plusieurs autres commandants se déclarèrent hautement pour lui. G. Pizarre, à peine informé de l'arrivée de Gasca à Panama, résolut de s'opposer à son entrée sur le territoire du Pérou, et se hâta d'envoyer de nouveaux commissaires à Madrid pour justifier sa conduite, et demander pour lui le gouvernement du Pérou pendant sa vie, alléguant que c'était l'unique moyen de rétablir la tranquillité.

G. Pizarre avait laissé échapper l'unique chance de succès qu'il pouvait espérer. Il fallait prévenir Gasca, il l'avait attendu : il n'était plus temps d'agir ; les moyens violents qu'il employa trahissaient sa faiblesse. Cependant ses envoyés remplirent leur mis-

tion; ils notifièrent à Gasca l'ordre de quitter Panama et de retourner en Espagne; ils remirent en même temps à Hinojosa des instructions secrètes qui l'autorisaient à offrir à Gasca cinquante mille pesos, s'il voulait se retirer de son plein gré; et, dans le cas contraire, de s'en défaire par le fer et par le poison.

Mais Hinojosa s'était empressé de reconnaître l'autorité du président; les envoyés de G. Pizarre l'imitèrent, et au moment où il attendait la nouvelle de la retraite de Gasca ou de sa mort, il apprit qu'il était maître de la flotte de Panama et de toutes les troupes qui se trouvaient dans cette province.

G. Pizarre furieux chargea l'audience de Lima de faire le procès de Gasca, qui, disait-il, s'était rendu coupable en lui enlevant ses vaisseaux, en empêchant ses députés de se rendre en Espagne; et l'on vit des juges com-

missionnés par l'empereur condamner à mort le dépositaire de son autorité. Cepeda ne rougit pas de prostituer son ministère à cet acte aussi atroce qu'absurde. Cependant cette sentence valut à G. Pizarre quelques soldats qui se rangèrent sous ses drapeaux, et fier de se voir à la tête de mille hommes, il ne douta plus de ses succès.

Gasca, toujours prudent et modéré, réduit à regret à opposer la force à la force, avait fait venir de nouveaux détachements de Nicaragua, de Carthagène et des autres établissements espagnols ; il expédiait pour la côte du Pérou une escadre qui déposait sur le rivage des émissaires chargés de répandre des copies de sa proclamation portant amnistie générale et l'abolition des derniers édits. Une foule d'aventuriers, impatients de se soustraire au joug violent de G. Pizarre, se rallièrent au président. Centeno, abandonnant la caverne où il

était refugié, a bientôt réuni cinquante de ses partisans, et marche à leur tête contre Cusco, dont une attaque nocturne le rend maître. Cinq cents hommes qui défendaient cette ville importante se rangèrent sous ses ordres.

G. Pizarre, habitué aux vicissitudes de la guerre, fut plus surpris qu'alarmé de cet évènement. Il marche contre Centeno ; mais chaque jour il s'aperçoit d'une défection nouvelle, et à son arrivée en présence de l'ennemi à Huarina, près du lac Titiaca, il ne comptait plus que quatre cents soldats. Centeno en avait le double. On combattit de part et d'autre avec un égal acharnement. G. Pizarre fut vainqueur et abusa sans pitié de sa victoire.

Ce succès rétablit sa réputation, et de nouveaux soldats se joignirent à lui ; mais Lima s'était prononcée contre son parti.

Gasca était débarqué à Tumbez, à la tête de cinq cents hommes; tout le pays depuis Quito jusqu'au sud de l'empire avait reconnu son autorité. Plus attentif à ramener les rebelles qu'à les punir, il recevait avec une bienveillance paternelle ceux qui venaient se soumettre.

Il indiqua pour rendez-vous général la vallée de Xauxa, sur la route de Cusco. Il s'y arrêta quelque temps pour exercer ses troupes et tenter un accommodement avec G. Pizarre, qui, malgré les avis de ses principaux officiers et de Carjaval lui-même, refusa d'entendre aucune proposition. Il comptait sur une victoire certaine et décisive.

Les deux armées s'avançaient lentement l'une contre l'autre et présentaient un aspect différent. Les officiers et même les soldats de G. Pizarre étaient vêtus d'étoffes de soie ou de brocards et couverts de broderies d'or et d'ar-

gent ; leurs chevaux, leurs armes, leurs drapeaux, étaient ornés avec une étonnante magnificence.

L'armée de Gasca n'avait rien de ce luxe militaire ; accompagné de l'archevêque de Lima, des évêques de Cusco et de Quito et d'un nombreux, mais modeste cortège d'ecclésiastiques, il parcourait les rangs, répandait les bénédictions et encourageait les soldats à combattre courageusement.

Dans les crises politiques les hommes les plus exaltés sont toujours les premiers à changer de bannière. Les troupes également impatientes de combattre n'attendaient plus que le signal de leur chef, quand ils virent Cepeda traverser au galop l'intervalle qui séparait les deux armées et se rendre à Gasca : Garcilasso de la Vega, d'autres officiers de G. Pizarre le suivent. La consternation, la défiance, se répandent dans les rangs ; les uns fuient en

silence, d'autres jettent bas leurs armes, et le plus grand nombre passe dans l'armée de Gasca. G. Pizarre, immobile d'étonnement et de fureur, interroge les officiers restés près de lui; tous lui crient qu'il ne leur reste d'autre parti que de se jeter dans les rangs ennemis et d'y mourir les armes à la main.

G. Pizarre, abattu, consterné, n'ose point suivre ce hardi conseil, et se rend spontanément à un officier de l'armée de Gasca. Carjaval s'enfuit, il est bientôt atteint et fait prisonnier.

Gasca a vaincu sans combat. G. Pizarre, Carjaval et les autres chefs, sont jugés, condamnés à mort et subissent leur arrêt. Carjaval conserve jusqu'au moment fatal toute son audace : on ne meurt qu'une fois, dit-il froidement, en entendant prononcer sa condamnation. Cepeda, qui avait abandonné le premier le parti de G. Pizarre, fut

envoyé en Espagne et mourut dans une prison.

A cette époque, les troupes envoyées d'Espagne en Amérique n'avaient point de solde. Ceux qui se dévouaient aux services des aventuriers qui dirigeaient les expéditions attendaient tout de leur chef : une part du pillage était leur unique espoir, leur unique récompense.

Leurs chefs ne devaient leur élévation qu'à leur courage, et non à leur naissance ; et leurs compagnons espéraient s'ouvrir, par les mêmes moyens, le chemin de la fortune et du pouvoir.

Ce serait profaner le nom de gloire que de supposer un sentiment généreux à de pareils hommes ; ils ne voulaient que de l'or, ne combattaient que pour en obtenir. Les officiers qui avaient fait preuve de valeur et de talents obtenaient du roi de grands établissements, et de leur chef immédiat

des sommes plus ou moins considérables. Il en avait coûté à G. Pizarre cinq cent mille pesos pour lever mille hommes ; Gasca lui-même en avait dépensé neuf cent mille pour former le corps de troupes qu'il conduisait contre les rebelles.

Les concessions de terres et d'Indiens accordées aux vainqueurs après une victoire, ou pour un service signalé, s'élevaient à un taux exorbitant. Il me suffira de faire remarquer que Cepeda, pour prix du service qu'il avait rendu à G. Pizarre en faisant sanctionner son usurpation par l'audience royale, en avait reçu une concession évaluée à cent cinquante mille pesos de revenu annuel. Ces fortunes improvisées faisaient naître de nouveaux besoins ; les jouissances du luxe étaient devenues des nécessités. Le moindre soldat espagnol au Pérou se serait cru dégradé en marchant à pied; et, malgré le prix exorbitant des che-

vaux, tous en avaient, tous se faisaient servir par les indigènes.

Pour subvenir à tant de prodigalités, les chefs d'expédition, mus par les mêmes passions, avec de plus grands moyens de les satisfaire, joignaient à la plus insatiable avarice la plus impitoyable férocité. Riches, les malheureux Indiens étaient envoyés à la mort et leurs biens confisqués; pauvres, ils étaient réduits en esclavage. Les bourreaux étaient les dignes auxiliaires de G. Pizarre et de Carjaval.

Dès que G. Pizarre eut cessé de vivre, tous les mécontents mirent bas les armes, la tranquillité parut rétablie. Gasca sentit la nécessité d'occuper ces bandes avides et tumultueuses; il y réussit en envoyant Pedro de Valdivia au Chili, pour en continuer la conquête, et chargea Diego Centeno de la découverte des régions arrosées par la rivière de La Plata. Les soldats se

présentèrent en foule pour ces deux expéditions.

Les confiscations prononcées contre les condamnés excédaient deux millions de pesos de revenu annuel. Gasca s'occupa de la distribution de cette immense propriété. Pour se soustraire à l'affluence des solliciteurs qui l'assiégeaient, il s'était retiré avec l'archevêque de Lima et un seul secrétaire dans un village, à douze lieues de Cusco. Il ne réserva rien pour lui, et, malgré l'impartialité avec laquelle il remplit cette mission délicate, il s'attendait à de turbulentes réclamations. Son travail terminé, il partit pour Lima, laissant l'acte secret avec l'ordre exprès de ne le publier que plusieurs jours après son départ.

Le mécontentement fut plus violent qu'il ne l'avait cru, il éclata avec un redoublement de fureur ; déjà les mécontents cherchaient un chef pour le mettre à leur tête. Des actes de rigueur

arrêtèrent, ou plutôt suspendirent momentanément l'effet de cette explosion. Gasca chercha à appaiser les plus furieux en leur promettant les *repartimientos* qui viendraient vacants ; et il ne perdit pas un instant pour assurer par de sages réglements l'autorité de ses successeurs, adoucir le sort des malheureux Indiens, établir l'ordre et l'économie dans la perception et l'emploi des revenus du roi ; et, après avoir confié à l'audience royale le gouvernement suprême du Pérou, il fit voile pour l'Espagne.

Il apportait avec lui treize cent mille pesos, fruits de sa sage administration et de son économie, après avoir acquitté toutes les dépenses de la guerre.

Gasca venait de donner des preuves éclatantes d'un rare talent et de vertus encore plus rares ; il avait toutes les qualités d'un excellent ministre. Charles-Quint eût dû lui confier une place

importante dans l'administration de ses états: il le fit évêque de Placencia, et le modeste Gasca se crut trop récompensé d'avoir rendu à ce prince un grand empire. Les sages réglements qu'il avait établis au Pérou ne procurèrent qu'une trève momentanée. Les meilleures lois sont toujours impuissantes, quand leur exécution n'est point confiée à des mains pures et courageuses.

L'insatiable ambition, la cupidité effrénée des premiers conquérants de l'Amérique rallumèrent le flambeau des guerres civiles. La plupart périrent dans ces désastreuses dissensions ; tour-à-tour vainqueurs et vaincus, les partis combattaient avec un égal acharnement. Les proscriptions ensanglantèrent long-temps ces belles contrées ; l'autorité royale ne put se rétablir que sur leurs ruines.

Les indigènes échappés à tant de désastres conservaient encore sur quel-

ques points leur ancienne constitution politique et religieuse ; bientôt un nouveau culte allait les réunir à la croyance de leurs oppresseurs ; ils furent plus soumis sans être moins malheureux.

CHAPITRE III.

Mœurs et lois des Péruviens. — Droits de propriété. — État civil. — Commerce. — Agriculture. — Division des classes de la société. — Législation criminelle. — Sage conduite des incas envers les peuples conquis. — Changements causés par l'invasion des Espagnols.

Avant l'invasion des Espagnols, le Mexique et le Pérou pouvaient être considérés comme des états civilisés. Plus jaloux de s'enrichir des dépouilles des nations qu'ils venaient d'envahir, que de s'instruire de leur état politique, de leur législation, de leurs mœurs, de leur culte, les premiers conquérants du Mexique et du Pérou ne nous ont transmis que d'imparfaits renseignements. Les annales de ce

grand évènement sont l'ouvrage de quelques prêtres prévenus ou peu instruits.

Le souvenir des évènements passés n'était conservé chez les Mexicains que par des figures peintes sur des peaux, des toiles de coton, ou des écorces d'arbres, que les premiers missionnaires ont regardés comme des signes d'idolâtrie qu'il fallait détruire pour rendre plus facile la conversion des indigènes.

Jean de Zummaraga, moine-franciscain et premier évêque de Mexico, avait ordonné de réunir toutes ces peintures et les avait brûlées. Il n'est resté que quelques fragments, échappés aux actives recherches des ignorants et des fanatiques.

Il paraît, d'après la tradition, que le Mexique était originairement peuplé de tribus indépendantes et sauvages; qu'au commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne plusieurs tri-

bus, venues du nord et du nord-ouest, s'établirent dans l'Anabac, ancien nom de la Nouvelle-Espagne. Réunie et confondue avec les tribus indigènes, elles n'avaient encore entre elles que des relations peu suivies, lorsque les Mexicains, moins barbares que ceux qui les avaient précédés, s'avancèrent au commencement du treizième siècle sur les bords du golfe de Californie, et prirent possession des plaines voisines du grand lac à peu près au centre de l'Anabac; ils avaient fondé cinquante ans après Mexico; ils avaient vécu long-temps sans rois. Montézuma, qui régnait lors de l'invasion de Cortès, n'était que le neuvième monarque de ces vastes contrées. Les Mexicains ne comptaient que cent trente ans depuis l'établissement de l'empire.

Ils admettaient le droit de propriété, première base de la civilisation; cependant les titres différaient souvent d'origine, et dans leur application:

une était perpétuelle et transmissible, l'autre temporaire ; les uns avaient pour objet des terres, d'autres des valeurs mobilières. La troisième espèce tenait à quelque emploi public ; celle-ci avait le premier rang. Une portion de terre dans chaque district était possédée et cultivée en commun : on la nommait *calpullée*, ancien mot indien qui signifiait association. Le produit était porté dans un entrepôt et distribué aux familles suivant leurs besoins.

Le défrichement d'une portion de terre devenait sans doute pour celui qui l'avait rendu à la culture un titre de propriété personnelle. Ainsi se formèrent les premières agglomérations des familles et des peuplades ; les habitations plus rapprochées formèrent les premières bourgades; de nouveaux besoins les aggrandirent, et des cités considérables se formèrent sur les points les plus voisins des lieux les

plus fécondes, des rivières et des lacs qui fertilisent et protègent ces contrées.

Les Espagnols qui, dans les autres contrées d'Amérique qu'ils avaient envahies, n'avaient trouvé que des peuplades éparses, sans demeure fixe, sans lois, avaient été étonnés de trouver au Mexique des populations nombreuses réunies dans de vastes cités et soumises à un gouvernement régulier, les arts utiles et même les arts de luxe parvenus à une rare perfection, la société partagée en plusieurs classes; ce n'était encore que le régime féodal de l'Europe, qui elle-même à cette époque ne connaissait point d'autre forme de gouvernement. La plus grande partie des Mexicains étaient serfs; les mayeques, comme ils les appelaient, étaient attachés au sol, comme les paysans européens de cette époque; et cette classe, la plus nombreuse, la plus utile, était tellement avilie, qu'on pouvait tuer ceux qui en faisaient par-

tie sans s'exposer à la moindre peine.

La classe dominante possédait de vastes territoires, ses titres de propriété étaient héréditaires ; elle ne voyait au-dessus d'elle que le monarque. Son habillement était différent de celui du peuple, ses maisons étaient d'une autre forme ; mais nobles et plébéiens, tous se prosternaient devant le monarque, sur lequel ils n'osaient élever leurs regards. Les rapports des différentes classes étaient réglés par des lois sévères ; le monarque ne jouissait pas cependant d'un pouvoir absolu, des lois positives prescrivaient les bornes de son autorité, le droit de successibilité au trône et les prérogatives de la classe privilégiée.

Mais les monarques n'avaient pas toujours respecté les bornes imposées à leur pouvoir ; ils étaient parvenus à ne faire des principaux nobles que leurs premiers esclaves ; quelques-

uns des plus puissants, ne s'étaient soumis qu'à regret et n'attendaient qu'une occasion pour recouvrer leurs anciens privilèges. Ils avaient cru trouver un appui invincible, dans Cortès, et cette lutte avait facilité ses progrès, lors de son entrée dans le Mexique; comme celle de Pizarre avait été favorisée, par la guerre que se faisaient les prétendants à la couronne péruvienne.

L'égalité devant la loi commune fut la première base des sociétés humaines, les malheurs et l'avilissement des peuples commencent avec les dangers et les crimes de l'usurpation; en isolant leurs intérêts de ceux de la nation, les monarques mexicains ont ébranlé le plus solide appui de leur trône, les grands ont compromis leur véritable dignité : courbés sous le joug, les plébéiens avaient perdu avec la liberté, le sentiment qui les attachait à la patrie, et le ter-

ritoire n'avait plus de défenseurs, quand l'ennemi s'était présenté.

Là, comme dans notre Europe, les nobles ne laissaient au monarque que le vain prestige d'une impuissante souveraineté; le prince ne pouvait rien sans l'assentiment d'un conseil composé des chefs des principales familles privilégiées. L'ordre de la noblesse disposait du trône, la royauté n'était pas héréditaire, mais élective: les collatéraux étaient souvent préférés aux héritiers directs, Nous retrouvons dans le Mexique la même distinction des justices royales et seigneuriales, la même répartition pour les impôts: le commerce, l'agriculture en supportaient tout le poids; ceux qui ne possédaient point de terres, cultivaient par corvées celles du prince et des nobles.

Avec un pareil système d'administration, l'instruction ne pouvait faire que des progrès très lents, et si les

Mexicains ont su néanmoins calculer la durée du temps, avec plus de précision que les Européens, c'est que cette partie se rattache plus essentiellement aux usages, aux besoins de la vie sociale ; ils divisaient l'année en dix-huit mois égaux, de vingt jours chacun, et comme ils avaient remarqué que le soleil n'achevait pas sa révolution dans cet espace, ils avaient ajouté à la fin de chaque année cinq jours, ils appellaient l'intervalle, surnuméraire ou perdu, et pendant leur durée, il y avait suspension de travail et de cérémonies religieuses.

Les mœurs sont l'effet et non la cause de la civilisation, la bravoure militaire, hors le cas de défense de la patrie, ne peut être considérée comme une vertu, et cependant, dans tous les cas indistinctement, elle tient le premier rang chez les peuples les plus avancés en civilisation. Si les guerriers n'avaient combattu que du

consentement et dans l'intérêt général des nations, le plus grand fléau, qui afflige l'humanité, serait aussi le plus rare.

Les anciennes peuplades du nouveau-monde, comme celles de l'ancien, étaient continuellement en guerre les unes contre les autres, et ces guerres n'ont perdu de leur férocité que long-temps après que ces peuplades sont montées au rang des nations civilisées.

Les anciens habitants du Mexique, comme toutes les autres tribus sauvages, ne faisaient point de prisonniers; les vainqueurs dévoraient les vaincus; les principaux guerriers portaient l'orgueilleuse atrocité de la victoire jusqu'à se couvrir de la peau sanglante de ceux qui étaient tombés sous leurs coups; et les noms qualifiés des quatre premiers conseillers de l'empire, étaient une tradition vivante de ces usages barbares. Le pre-

mier s'appelait, *le prince de la lance mortelle*, le second, le *partageur d'hommes*, le troisième, le *verseur de sang*; le quatrième, *le seigneur de la maison noire*.

On trouvait encore le même caractère de férocité dans leurs cérémonies funèbres. A la mort de l'empereur et des grands, on désignait une partie de leurs domestiques, pour les accompagner et les servir dans l'autre monde, ils étaient égorgés et inhumés dans le même tombeau.

Le climat ne permettait pas aux indigènes de longs et pénibles travaux, aussi avaient-ils fait peu de progrès, dans l'agriculture, et pour en borner la durée, ils resserraient autant que possible le cercle de leurs besoins, les mères allaitaient leurs enfants, pendant plusieurs années, et n'habitaient point pendant tout cet intervalle de temps avec leurs maris; cet usage généralement observé, expli-

que la cause de la disproportion de la population, avec la fertilité et l'étendue du territoire. De grandes distances séparaient les peuplades de chaque province; l'industrie n'était que locale, et les provinces privées de relations commerciales, restaient dans un isolement favorable au despotisme du chef et des grands de l'empire.

Les historiens Espagnols ont beaucoup trop vanté la magnificence des temples et des palais. La superstition est la meilleure preuve de l'ignorance et de la barbarie d'un peuple, il n'y a de véritable piété quechez les nations éclairées. Les temples mexicains n'avaient pour ornement que des figures de serpents, de tigres et d'autres animaux destructeurs, les jeûnes, les mortifications, les souffrances portés aux excès les plus cruels, étaient les moyens employés par les dévots, pour appaiser leurs

dieux, qu'ils se figuraient toujours irrités et terribles.

Ils n'approchaient des autels, que pour les teindre de leur propre sang, et regardaient les sacrifices humains, comme les plus agréables à ces farouches divinités, ils leur consacraient spécialement le cœur et la tête des victimes; les vainqueurs se réservaient le reste du corps de leurs prisonniers, pour le manger dans les festins solennels avec leurs amis.

L'empire du Pérou se vantait d'une plus haute antiquité que celui du Mexique; mais cette prétention n'est point justifiée par des preuves certaines (1), s'il faut s'en rapporter à une tradition généralement reçue, leur premier gouvernement fut théocratique.

(1) Les quipos, ou nœuds de cordons de différentes couleurs, que les historiens espagnols ont considérés comme les annales de l'empire, n'étaient qu'un moyen de calculer plus vîte, et ne pouvaient suppléer l'écriture.

Ils étaient sauvages quand Manco Capac et sa femme Mama, profitant de leur vénération pour le soleil, se présentèrent comme issus de cet astre, et les initièrent dans la législation et les arts ; il est constant que l'esprit et les lois de ce peuple, ont pour cause la religion. Leur prince ou inca était pour eux plus qu'un monarque, c'était le descendant, le mandataire de dieu même, ses ordres étaient des oracles et étaient reçus avec la même vénération.

Les descendants de Manco Capac épousaient leurs sœurs, et nul ne pouvait monter sur le trône, qu'après avoir prouvé sa descendance des *enfants du soleil*. Aussi l'autorité de l'inca était absolue et illimitée. L'obéissance devint un devoir religieux, l'insoumission un sacrilège. Aucune force n'était nécessaire au monarque, pour faire exécuter ses ordres, il suffisait aux magistrats de montrer une

frange du Berla (1) pour disposer sans obstacle de la vie et de la fortune, de tous les Péruviens.

Les fautes les plus légères, comme les plus grands crimes, étaient punis de mort. Le châtiment était aussi rapide que sévère, parce qu'une offense contre le monarque était considérée comme une offense envers Dieu. Mais avec des mœurs simples et une aveugle crédulité, les Péruviens se rendaient rarement coupables.

Manco Capac avait attaché un caractère religieux aux objets de la nature. Le soleil occupait le premier rang, la lune, les étoiles, n'étaient que des divinités du second ordre. Les Péruviens offraient au soleil une partie des substances que ses rayons faisaient naître, et même les animaux dont ils se nourrissaient; ils lui présentaient les produits de leur indus-

(1) Ornement royal de l'inca.

trie, ils ne connaissaient point les sacrifices humains. Les Péruviens étaient le peuple le plus doux de l'Amérique; le prince, dans l'intérêt de sa puissance, ne devait se montrer que comme le digne enfant d'une divinité bienfaisante. La soumission des peuples n'était qu'un sentiment de reconnaissance et de respect. Les guerres ne pouvaient avoir pour but la destruction, le pillage; les incas prenaient sous leur protection les vaincus, et les admettaient à tous les droits, à tous les avantages dont jouissaient leurs anciens sujets.

Les idoles des peuples soumis n'étaiènt ni brisées, ni profanées, mais portées en triomphe au grand temple de Cusco, et deposées comme des monuments de la puissance divine, protectrice de l'empire.

Toutes les terres étaient divisées en trois portions, la première était consacrée au soleil, et le produit em-

ployé à la construction, à l'entretien des temples, aux dépenses du culte, la seconde appartenait à l'inca, et fournissait aux frais du gouvernement, la troisième, qui était aussi la plus considérable, était attribuée au peuple, mais chaque concessionnaire ne possédait sa portion que pendant une seule année. On faisait annuellement une distribution nouvelle, selon le rang, le nombre et le besoin de chaque famille. Toutes ces terres étaient cultivées en commun ; un officier public présidait aux travaux ; des chants, des instruments de musique, animaient les cultivateurs. Cet usage entretenait dans chaque citoyen, l'idée d'un intérêt national, et de la nécessité d'un échange de services pour l'utilité commune; toute la population ne formait qu'une seule famille.

Cette communauté de biens et de travaux, semblait exclure toute inégalité dans les conditions, il n'en

était cependant pas ainsi, un grand nombre de Péruviens étaient dans un état réel de servage. Leurs maisons, leurs habillements indiquaient leur abjection politique. On les désignait sous le nom d'Yanacanas; il existait une autre classe servile encore plus malheureuse, ils étaient, comme les *tamenes* du Mexique, assujettis aux travaux les plus pénibles, à porter des fardeaux; au-dessus de ces classes, était celle des hommes libres, sans emploi, sans aucune dignité héréditaire; ils avaient pour supérieurs, les orejones (1); ils formaient l'ordre patricien, et excerçaient exclusivement les charges civiles et militaires.

Les enfants du soleil étaient à la tête de la nation et jouissaient des plus grands privilèges; ils étaient autant au-dessus des *orejones*, que

(1) Noms que leur donnèrent les Espagnols à cause des ornements qu'ils portaient aux oreilles.

ceux-ci étaient au-dessus des autres Péruviens.

Les arts utiles et d'agrément, l'agriculture sur-tout, y étaient plus avancés qu'au Mexique. Leurs bâtiments étaient mieux construits, des ponts couvraient leurs fleuves. Cusco était leur grande cité, les autres n'étaient que des bourgades plus ou moins étendues. Chaque Péruvien choisissait la profession qu'il voulait exercer; mais leur commerce était très borné.

Avec des habitudes paisibles, des goûts modestes et des mœurs aussi douces, les Péruviens étaient peu propres au tumulte, aux fatigues de la guerre.

Devenue maîtresse du Mexique et du Pérou, l'Espagne étendit sa domination sur d'autres pays, de nouveaux aventuriers partirent du Mexique et du Pérou, d'Hispaniola, ou de l'Espagne même.

Le système d'administration adopté

d'abord pour ces riches et malheureuse contrées fut atroce; il devint ensuite moins barbare, mais rien ne fut tenté pour hâter les progrès de la civilisation; ce ne fut que dans les temps les plus rapprochés de notre âge, qu'on y créa quelques grands établissements d'instruction publique, mais les études avaient sur-tout pour objet la théologie, la jurisprudence et la médecine.

Les premiers effets de la domination espagnole au Mexique, fut la diminution étonnante et rapide de la population indigène. Les calamités causées par la conquête en furent la première cause, une sage administration pouvait tout réparer, mais l'administration espagnole fut toujours essentiellement vicieuse; au lieu de centraliser les habitants dans les plaines et les vallées, dont la fécondité eût enrichi et repeuplé les belles parties de l'Amérique du sud, les Espagnols

entraînèrent les indigènes, et formèrent leurs établissements dans les montagnes, pour être plus à portée d'exploiter les mines, dont ils convoitaient les riches produits, ajoutons encore la contagion de la petite vérole, maladie inconnue dans ces pays, avant l'invasion des Espagnols (1); et le célibat encouragé par l'établissement d'un grand nombre de couvents, richement dotés.

(1) Voyez dans l'introduction l'état actuel de la population et des produits industriels et agricoles des colonies espagnoles de l'Amérique du sud.

CHAPITRE IV.

Condition des femmes. — Mariages. — Indiens imberbes. — Cause de cette singularité. — Usages divers. — Administration intérieure depuis la conquête. — Lois violées. — Monopole. — Gouvernement des colonies espagnoles jusqu'à l'époque de la première insurrection de Caracas, en 1797. — Lettre du ministère anglais pour engager les colons à se soulever contre la métropole.

La condition des femmes varie suivant que le pays qu'elles habitent est plus ou moins civilisé.

Asservies aux plus pénibles travaux, réduites à la plus humiliante abjection dans les pays barbares, dégradées, avilies dans les contrées soumises à un gouvernement absolu, quel prix pour-

raient-elles attacher à la vertu sous un régime qui ne leur en suppose aucune. La beauté même n'est qu'un malheur de plus. Les Européens du moyen âge avaient-ils une opinion moins injuste, moins outrageante? Non, sans doute; il me suffira de rappeler qu'au second concile de Mâcon un évêque soutint que les femmes ne devaient pas être qualifiées créatures humaines (1).

On doit donc être plus affligé que surpris que les peuples de l'Amérique du sud aient été si peu attachés à leurs femmes qu'ils les traitaient comme des esclaves. Aussi ne le sentent-elles que trop, dit le judicieux annotateur de l'historien D. Ulluoa (2). « Il y a « même des nations chez lesquelles

(1) Histoire de Bourgogne, par Mille, t. I, p. 212 et 214.

(2) Tom. II, observations et additions, p. 411 et 412.

« deux vieilles femmes accompagnent « la future épouse le jour de son ma- « riage, en pleurant réellement, se « lamentant, et lui criant sans cesse : « *Ma fille que vas tu faire, tu vas te* « *précipiter dans le plus grand des* « *malheurs*. C'est cet état affreux qui « les décidait très souvent à étouffer « leurs filles en naissant pour leur « éviter d'être aussi malheureuses « qu'elles.

« Quoique l'adultère y soit puni, « même en quelques endroits par la « mort de la femme, cette loi n'est « favorable qu'au mari qui désire « prendre une ou plusieurs femmes, « ou jouir où bon lui semble avec les « filles qui, la plupart, ont une pleine « liberté avant de se marier. La fati- « gue que les jeunes femmes ont à « essuyer, enceintes ou non, pour « suivre leurs maris à la chasse, à « la pêche, préparer le boire et le « manger, avoir soin des enfants

« dont le père ne s'inquiète guère,
« font de l'état du mariage, chez la
« plupart de ces nations, un état af-
« freux, quand on pense que la femme
« est née pour faire les délices de
« l'homme, et que l'homme est né
« pour lui trouver à vivre.

« Il y a cependant quelques nations
« où les pères aiment leurs enfants
« mâles, mais cette amitié est moins
« fondée sur une tendresse naturelle
« que sur le besoin qu'a la nation
« d'individus mâles. C'est ce principe
« qui guidait un Indien à qui un pré-
« lat espagnol reprochait le désordre
« de la polygamie : je ne peux, dit-il
« à l'évêque, avoir assez d'enfants
« avec une femme. »

Les Indiens indigènes sont imberbes; cette singularité et la couleur de leur peau ont beaucoup occupé les physiologistes. L'usage de se peindre le corps est moins commun depuis la conquête. Ils ont attribué leur insen-

sibilité, même dans les plus rigoureux supplices, moins à leur courage qu'à leur conformation physique. Leurs dissertations n'aboutissent qu'à de nouvelles conjectures.

La facilité avec laquelle leur pays fut envahi, ne prouve rien contre leur courage; les Espagnols échouèrent presque toujours là, où ils trouvèrent une résistance combinée. Les Indiens du Chili attendent leurs ennemis en rase campagne, en ordre de bataille; ils attaquent et se défendent avec une égale valeur; ils sont considérés, à juste titre, comme les meilleurs guerriers du continent américain.

Les Espagnols n'ont jamais pu parvenir à dompter les habitants du Chaco. Privés d'armes, courbés sous un joug de fer, que pouvaient faire les malheureux Indiens, isolés, sans chefs, sans relations entre eux, contre un ennemi dont tous les mouve-

ments étaient calculés avec art, et un ensemble, une persévérance à toute épreuve.

J'ai déjà fait remarquer que la population de l'Amérique du sud se divisait en Européens et leurs descendants, en nègres libres et nègres esclaves, en métis et en descendants des anciens Indiens. Cette diversité de castes a créé une diversité d'intérêts; ces distinctions se sont maintenues sous la domination séculaire de l'Espagne, et le gouvernement au lieu de chercher à les confondre, à s'y former un parti parmi les descendants des Européens, semblait prendre à tâche de les irriter en les excluant de tous les emplois qu'il ne confère qu'à des Espagnols envoyés d'Europe.

C'était une injustice évidente; mais elle eût été moins sensible, moins humiliante pour les créoles, si la faveur n'eût toujours dicté les choix.

Les emplois n'étaient donnés qu'à des hommes dont l'ineptie était le moindre défaut. Ils ne les avaient sollicité que pour s'enrichir; nullement scrupuleux sur les moyens d'arriver à leur but, ils ne songeaient qu'à se créer une fortune rapide par toutes les vexations fiscales que pouvait inventer l'avarice; et ils se hâtaient de revenir dans la métropole jouir du fruit de leurs rapines, sans remords et sans danger.

L'exclusion absolue des Espagnols créoles s'étendait même aux emplois subalternes. Ce système impolitique s'était maintenu pendant trois siècles. Le gouvernement ne redoutait que l'instruction; aussi à l'exception du droit, de la médecine et de la théologie, qui exigeaient de longues études, et dont les familles aisées pouvaient seules soutenir les frais, il ne tolérait aucun établissement public d'éducation; l'ignorance des peuples lui répondait de leur docilité.

Ce système pouvait réussir tant que les autres parties de l'Amérique ne seraient pas plus éclairées. Mais dès que les bienfaits de la civilisation et le besoin de l'indépendance se firent sentir dans l'Amérique du nord, lorsque la guerre éclata entre les colonies anglaises et leur métropole, il ne fut plus possible au gouvernement espagnol d'entretenir avec le même succès cette ignorance séculaire qui faisait toute sa force.

Les colonies anglaises s'étaient insurgées en 1776, elles avaient proclamé leur indépendance; les flottes françaises et américaines parcouraient toutes les mers du Nouveau-Monde, le gouvernement espagnol lui-même s'était allié aux républicains de l'Amérique. Les plus brillants succès avaient couronné cette lutte généreuse; on combattait encore, lorsque les Américains du sud se réveillèrent d'un sommeil de trois siècles, et pro-

testèrent contre cette longue usurpation de leurs droits.

A l'exemple de ses prédécesseurs, le *regenté* Pineres, impatient de s'enrichir dans son gouvernement de la Nouvelle-Grenade, voulut y établir, en 1781, de nouvelles taxes. Des murmures justes, mais jusqu'alors inusités, s'élevèrent contre ses prétentions; la province la plus populeuse de cette vice-royauté, le Socorro se prononça ouvertement contre les nouveaux impôts avec des efforts moins combinés, mais avec la même énergie, la même unanimité que les colonies unies de l'Angleterre contre l'impôt du timbre.

Toute la population du Socorro se souleva; plus de dix-sept cents hommes se rassemblèrent et marchèrent contre Santa-Fé de Bogota aux cris de vive le roi, mort à nos mauvais gouverneurs.

Le gouvernement espagnol, ha-

bitué à une obéissance passive, n'entretenait dans ses colonies du sud de l'Amérique qu'un petit nombre de troupes. La capitale de la Nouvelle-Grenade se trouvait sans défense, les insurgés n'avaient qu'à se présenter pour s'en rendre maîtres, et dès-lors il devenait impossible de calculer les conséquences de ce premier succès.

Les insurgés s'avancèrent sans obstacle jusqu'à la plaine Martuco, à douze lieues environ de Santa-Fe; ils y rencontrèrent l'archevêque de Gongora, revêtu de ses habits pontificaux et tenant une hostie dans ses mains. A ce spectacle imprévu les insurgés s'arrêtèrent immobiles de surprise et de respect.

Le pontife, profitant habilement de cette circonstance, proposa une conférence à don Salvador Plata, chef des insurgés. Il promit, au nom du monarque, une satisfaction entière et

prompte, et parvint à calmer les insurgés qui, pleins de confiance dans la parole du prélat, se dispersèrent et rentrèrent bientôt dans leurs habitations.

Mais la cour de Madrid, que l'exemple des américains du nord, dont elle était alors l'auxiliaire, aurait dû rendre plus juste ou du moins plus prévoyante, ne fit aucun cas du traité conclu avec l'archevêque de Gongora. Vainement les habitants du Socorro se plaignirent que le traité de capitulation n'avait point été exécuté, le gouvernement fut sourd à leurs plaintes. Ils se turent : le silence des peuples est la leçon des rois ; c'est aujourd'hui une vérité démontrée. L'explosion peut être tardive, mais elle est inévitable, et nous la verrons successivement éclater dans l'Amérique du sud en 1797 et en 1806, se renouveler quatre ans après, et terminer glorieusement une lutte

longue et orageuse par l'établissement d'une nouvelle confédération républicaine.

L'Angleterre a joué dans tous les mouvements politiques qui agitent les deux mondes depuis près d'un demi siècle, un rôle plus important qu'honorable. Alliée de l'Espagne et, comme elle, armée contre la France, elle se vengeait de l'avoir eue pour ennemie dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique du nord; elle préparait l'insurrection des colonies du sud.

Les succès de la révolution française alarmaient tous les trônes de l'Europe, et fixaient l'attention des peuples des deux mondes. L'Amérique du sud conservait une prudente neutralité; mais les principes proclamés par la France républicaine avaient retenti au-delà des bords de l'atlantique.

Des créoles et des Espagnols même

formèrent un plan d'insurrection à Caracas en 1797. Dans leurs écrits, dans leurs conversations, ils professaient hautement leur mépris pour le gouvernement de la métropole, qui, dupe de sa fausse politique, expiait par de honteux revers sa haineuse opposition contre la France et sa crédule confiance dans l'appui du gouvernement anglais, qui, en la poussant à la guerre contre l'ennemi commun en Europe, préparait en Amérique le succès du projet de Pitt pour l'indépendance du continent méridional de l'Amérique.

Ses agents marchaient sans mystère à leur but, et les chefs de l'insurrection qu'ils favorisaient se montraient trop évidemment pour pouvoir échapper à l'attention de la métropole, et sur-tout de ses vice-rois.

Don M. Gual et don M. España, chefs de l'insurrection projetée à Caracas, prévenus des poursuites diri-

gées contre eux, parvinrent à se réfugier dans une île voisine.

Don España eut l'imprudence de revenir deux ans après à la Guayra; il fut trahi, arrêté, condamné, et il subit son arrêt.

Il est incontestable que le gouvernement anglais, contre la foi due aux traités qui l'unissaient à l'Espagne, alors son alliée, pressait de tous ses vœux et de tous ses moyens l'insurrection des colonies espagnoles.

A cette même époque, sir Thomas Picton, gouverneur de la Trinité, faisait répandre avec profusion dans toutes les îles voisines et sur le continent, la pièce suivante, traduite en Espagnol.

Ce document diplomatique appartient essentiellement à l'histoire de l'Amérique du sud.

« Une note officielle, datée du 7 « avril 1797, m'a été transmise en

« ma qualité de gouverneur de l'île
« de la Trinité par le T. H. Henri
« Dundas, ministre des affaires étran-
« gères de S. M. B. Je crois devoir en
« communiquer la teneur à Vos Ex-
« cellences, afin qu'elles puissent pro-
« fiter des ouvertures qu'elle contient,
« et pour qu'elles puissent en faire
« connaître le contenu. Je la leur
« transmets littéralement.

« L'objet que je recommande en ce
« moment le plus particulièrement à
« votre attention, c'est de chercher
« le moyen le plus efficace pour déli-
« vrer le peuple du continent voisin
« de l'île de la Trinité du système
« oppressif qui l'accable et du mo-
« nopole établi sur le commerce,
« sous le titre de *Registres exclusifs*
« exigés par le gouvernement; de ti-
« rer aussi le plus grand avantage
« possible de la situation locale de
« l'île, en lui ouvrant une libre et
« directe communication avec les au-

« tres parties du monde, sans pré-
« judicier au commerce de la nation
« britannique.

« Afin de remplir cette intention
« avec une plus grande facilité, il se-
« rait prudent à V. Ex. d'encourager
« les habitants de la Trinité à conti-
« nuer les communications qu'ils
« avaient avec la terre-ferme avant
« la réduction de cette île, leur don-
« nant l'assurance qu'ils y trouveront
« un entrepôt, ou magasin général
« de toute espèce de denrées. A cette
« fin, S. M. B. a déterminé de per-
« mettre la franchise des ports de la
« Trinité pour un commerce direct
« avec la Grande-Bretagne.

« Relativement à l'espoir que vous
« avez de relever les esprits des per-
« sonnes avec lesquelles vous êtes en
« correspondance, et qui encouragent
« les habitants à résister à la tyrannie
« de leur gouvernement, je n'ai plus
« rien à vous dire, si ce n'est qu'ils

« peuvent être certains, tant qu'ils
« seront dans cette disposition, de recevoir par vos mains toute espèce
« de secours de S. M. B., soit en argent, soit en armes et en munitions;
« qu'ils peuvent également être certains que les vœux de Sa Majesté ne
« tendent qu'à assurer leur indépendance; qu'elle ne prétend à aucune
« souveraineté sur leur pays, et qu'elle
« n'a pas même l'intention de s'opposer aux privilèges du peuple, ni
« aux réclamations qu'il pourra faire
« pour l'exercice de ses droits politiques, civils ou religieux. »

Puerto d'España, 26 juin 1797.

Thomas Picton, etc.

Cette lettre du ministère anglais, à laquelle le gouverneur de la Trinité, sir Thomas Picton, donna la plus grande publicité, était accompagnée d'un récit de toutes les cruautés que

le gouvernement espagnol avait fait subir aux Américains du sud.

Ce document n'a été publiquement connu en Europe qu'à l'époque de la discussion sur le bill prohibitif des enrôlements pour l'étranger.

L'opposition repoussait ce bill ; il fallait alors pour démontrer l'inconséquence des ministres les opposer à eux-mêmes ; et c'est ce que fit l'honorable M. Maryat à la tribune de la chambre des communes, le 11 juin 1819. Lord Castelreagh nia les faits, et tâcha de disculper le gouverneur Picton ; mais sans dire un seul mot de cette lettre.

M. Canning, interprétant le droit des gens à la manière anglaise, se borna à soutenir que les ministres avaient pu chercher à soulever les colonies espagnoles par *toute espèce de moyens.*

Il est donc vrai de dire que c'est le gouvernement anglais qui a donné aux

colonies espagnoles de l'Amérique du sud le signal de l'insurrection, et qui leur a fourni les moyens de la soutenir.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE ET DU PREMIER VOLUME.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° I.

Donation et partage du Nouveau-Monde aux rois d'Espagne et de Portugal, par le pape Alexandre VI.

ALEXANDRE, évêque, *serviteur des serviteurs de Dieu,* à notre très cher fils en Jésus-Christ, FERDINAND, roi, et à notre très chère fille en Jésus-Christ, ISABELLE, reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile et de Grenade; *salut et bénédiction apostolique.*

Entre toutes les œuvres agréables à la Majesté divine, celle que nous désirons le plus, est que la foi catholique et la religion chrétienne soient, principalement en notre temps, axaltées et par-tout amplifiées et répandues, et que le salut des âmes soit prouvé d'un chacun, et que les nations barbares soient sub-

juguées et réduites à la foi : ce qui est cause que nous, étant parvenus par la seule divine clémence, et non par nos mérites, à cette sacrée chaire de saint Pierre, nous devons à bon droit, de notre bon gré, et avec toute faveur, vous donner les moyens et les occasions pour exécuter et poursuivre de jour en jour, avec un ardent courage, à l'honneur de Dieu et de l'empire chrétien, une si louable et si sainte œuvre, que vous avez commencée par l'inspiration de Dieu immortel ; considérant que comme vrais rois et princes catholiques, tels que nous vous avons toujours connus, et comme il est assez notoire à tout le monde par vos grandes entreprises, vous n'avez pas seulement le même désir que nous, mais ce qui est davantage, que de tout votre pouvoir, soin et diligence, vous exécutez ce bon vouloir sans épargner aucuns travaux ni dépenses, sans vous soucier d'aucuns périls, même en répandant votre propre sang, et que vous avez voué dès long-temps à cela tout votre cœur et toutes vos forces, comme le démontre assez le recouvrement qu'avez fait naguère du royaume de Grenade *de la tyrannie des Sarrasins*, avec une si grande gloire de votre nom. Nous avons entendu comme ci-devant vous aviez proposé de faire chercher

quelques îles et terres-fermes lointaines et inconnues, et non encore découvertes, pour réduire leurs habitants à faire profession de la foi et reconnaître notre Rédempteur ; mais que vous n'aviez pu conduire à fin cette sainte et louable délibération pour la guerre de Grenade, en laquelle vous étiez alors empêchés ; et que depuis, ce royaume étant recouvré par la permission divine, vous aviez, non sans de grands périls et dépenses, envoyé sur cette grande mer où personne n'avait encore vogué, Christophe Colomb, homme digne, recommandable et propre à telle entreprise, pour diligemment chercher ces terres-fermes et îles lointaines et inconnues; lesquelles, après avoir cinglé au travers cet océan, il aurait trouvées par sa grande diligence, avec l'aide de Dieu, toutes peuplées et remplies d'hommes vivant paisiblement ensemble, se tenant nus et se nourrisant de chair, et qui, selon le rapport de vos ambassadeurs, croient qu'il y a un Dieu créateur au ciel, et lesquels semblent capables d'embrasser la foi catholique et d'être instruits aux bonnes mœurs ; ce qui nous donne espérance que le nom de notre sauveur Jésus-Christ serait facilement répandu dans ces terres et ces îles, si leurs habitants étaient endoctrinés. De plus, nous

avons été informés qu'en la principale de ces îles, ledit Colomb a bâti un fort dans lequel il a mis quelques chrétiens qui l'avaient suivi, tant pour le garder que pour s'enquérir des autres îles et terres-fermes qui lui étaient encore inconnues; qu'il a rapporté qu'aux îles qu'il a déjà découvertes, on trouvait de l'or, des épiceries et plusieurs autres choses précieuses; ce qu'étant par vous diligemment considéré, principalement ce qui regarde l'exaltation et ampliation de la foi, comme il appartient à des rois catholiques, vous avez proposé, suivant la bonne coutume de vos prédécesseurs, rois d'éternelle mémoire, de subjuguer avec l'aide de la divine clémence, toutes ces terres, îles susdites, et tous leurs habitants, et les amener à la foi chrétienne. Voyant votre délibération telle, nous qui désirons affectueusement qu'une si sainte et si louable entreprise soit bien commencée et encore mieux achevée, vous exhortons par le *saint Baptême*, par lequel vous êtes obligés aux *commandements apostoliques*, et vous sommons par l'intérieur de la miséricorde de notre seigneur Jésus-Christ, que quand, avec un bon zèle de la sainte foi, vous commencerez cette expédition, vous induisiez les habitants de ces îles et terres-fermes à recevoir

la religion chrétienne, sans que les périls et les travaux puissent jamais vous détourner, vous fiant assurément que Dieu tout-puissant conduira en toute prospérité vos entreprises. Et afin que par la largesse apostolique, vous entrepreniez plus courageusement la charge d'un si grand ouvrage, de notre propre mouvement, sans égard à aucune requête, qui par vous ou par autrui pourrait nous avoir été présentée, mais seulement mus par notre pure et franche libéralité et pour secrète cause, nous vous donnons toutes les îles et terres-fermes qui ont déjà été trouvées et qui sont encore à trouver, lesquelles sont découvertes et à découvrir vers l'Occident et le Midi, tirant une ligne droite du pôle arctique au pôle antarctique, soit que ces îles et terres-fermes soient trouvées et à trouver, soit vers l'Inde, ou vers quelque autre quartier.

Nous entendons, toutefois, que cette ligne soit distante de cent lieues vers l'Occident et le Midi des îles que vulgairement on appelle *Açores* et du *Cap-Vert*. Nous donc, par l'autorité de Dieu tout-puissant qui nous a été donnée en la personne de saint Pierre, et de laquelle nous jouissons en ce monde comme Vicaire de Jésus-Christ, vous donnons, avec

leurs seigneuries, villes, châteaux, lieux, villages, droits, juridictions et toutes appartenances et dépendances, toutes les îles et terres-fermes trouvées et à trouver, découvertes et à découvrir, depuis ladite ligne vers l'Occident et le Midi, qui par autre roi ou prince chrétien, n'étaient point actuellement possédées jusqu'au jour de Noël dernier, auquel commence la présente année 1493, lorsque quelques-unes des îles susdites ont été trouvées par vos lieutenants et capitaines. Lequel don nous étendons en la personne de vos héritiers et successeurs rois de Castille et de Léon, les en faisant seigneurs, avec pleine et libre puissance, autorité et juridiction; sans déroger néanmoins au droit d'aucun prince chrétien, qui actuellement en aurait possédé quelques-unes, jusqu'au jour susdit de la nativité de notre Seigneur. Davantage, nous vous mandons que, suivant la sainte obéissance que vous nous devez, et suivant la promesse que vous nous avez faite, laquelle nous ne doutons point que vous ne gardiez entièrement, pour la grande dévotion et royale majesté qui est en vous, vous envoyiez aux susdites îles et terres-fermes des gens de bien, craignant Dieu, doctes et experts, pour instruire les habitants susdits en la foi catholi-

que, et pour les abreuver de bonnes mœurs, vous chargeant de vous y employer soigneusement. Et d'autre part, nous défendons, sous peine d'excommunication, à toutes personnes de quelque dignité qu'elles soient, fût-ce impériale ou royale, de quelque état, ordre ou condition que ce puisse être, d'aller ou envoyer sans avoir permission de vous, de vos héritiers et successeurs susdits, à aucune de ces îles et terres-fermes qui sont déjà découvertes, et sont encore à découvrir vers l'Occident et le Midi, suivant ladite ligne que nous entendons passer du pôle arctique au pôle antarctique, cent lieues loin des îles Açores et du Cap-Vert, nonobstant toutes autres constitutions et ordonnances apostoliques à ce contraires, ayant bonne confiance que celui qui est distributeur des empires et seigneuries conduira vos actions, si vous poursuivez une si sainte et louable entreprise, et que vos peines et travaux auront bientôt une fin très heureuse qui apportera une grande gloire et une félicité nompareille à tout le peuple chrétien. Mais parce qu'il serait difficile que ces présentes fussent portées aux lieux où il serait besoin, nous voulons que pareille foi soit ajoutée, comme à ces présentes, aux copies qui seront signées par main de notaire public,

et scellées du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, ou de quelque cour de l'Église. Qu'aucun ne soit donc si téméraire que d'enfreindre ce qui est porté par notre mandement, exhortation, requête, donation, concession, assignation, constitution, décret, défense et volonté. Et si quelqu'un avait la hardiesse d'attenter au contraire, qu'il s'assure d'encourir l'indignation de Dieu tout-puissant et des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1493, le 4 des nones de mai, et la première année de notre pontificat.

N° II.

Formule d'acte de prise de possession au nom du roi d'Espagne, des pays découverts dans l'Amérique du Sud (1).

« Moi, Alonso d'Ojeda, serviteur des très hauts et très puissants rois de Castille et de Léon, vainqueurs des nations barbares, leur ambassadeur et capitaine, je vous notifie et vous déclare, avec toute l'étendue des pouvoirs que j'ai, que le Seigneur notre Dieu, qui est un et éternel, a créé le ciel et la terre, ainsi qu'un homme et une femme, de qui sont descendus vous et nous, et tous les hommes qui ont existé ou qui existeront dans le

(1) Cette formule, employée pour la première fois par Ojeda, en 1509, et toujours observée depuis, a été rédigée par une commission spéciale de théologiens et de jurisconsultes, choisis par le roi.

monde. Mais comme il est arrivé que les générations successives, pendant plus de cinq mille ans ont été dispersées dans les différentes parties du monde, et se sont divisées en plusieurs royaumes et provinces, parce qu'un seul pays ne pouvait ni les contenir ni leur fournir les subsistances nécessaires; c'est pour cela que le Seigneur notre Dieu a remis le soin de tous ses peuples à un homme, nommé Pierre, qu'il a constitué seigneur et chef de tout le genre humain, afin que tous les hommes, en quelque lieu qu'ils soient nés ou dans quelque religion qu'ils aient été instruits, lui obéissent. Il a soumis la terre entière à sa juridiction; et lui a ordonné d'établir sa résidence à Rome, comme le lieu le plus propre pour gouverner le monde. Il lui a pareillement promis et accordé le pouvoir d'étendre son autorité sur quelque autre partie du monde qu'il voudrait, et de juger et gouverner tous les chrétiens, maures, juifs, idolâtres, ou tout autre peuple de quelque secte ou croyance qu'il puisse être. On lui a donné le nom de pape, qui veut dire admirable, grand, père et tuteur, parce qu'il est le père et le gouverneur de tous les hommes. Ceux qui ont vécu du temps de ce saint père lui ont obéi en le reconnaissant pour leur

seigneur et leur roi et pour le maître de l'univers. On a obéi de même à ceux qui lui ont succédé au pontificat, et cela continue aujourd'hui et continuera jusqu'à la fin des siècles.

« L'un de ces pontifes, comme maître du monde, a fait la concession de ces îles et de la terre-ferme de l'Océan à leurs majestés catholiques les rois de Castille, don Ferdinand et dona Isabelle de glorieuse mémoire, et à leurs successeurs nos souverains, avec tout ce qu'elles contiennent, comme cela se trouve plus amplement expliqué par certains actes qu'on vous montrera si vous le désirez. Sa majesté est donc, en vertu de cette donation, roi et seigneur de ces îles et de la terre-ferme, et c'est en cette qualité de roi et de seigneur que la plupart des îles à qui on a fait connaître ces titres ont reconnu sa majesté et lui rendent aujourd'hui foi et hommage de bon gré et sans opposition, comme à leur maître légitime. Et du moment que les peuples ont été instruits de sa volonté, ils ont obéi aux hommes saints que sa majesté a envoyés pour leur prêcher la foi; et tous, de leur plein gré et sans le moindre espoir de récompense, se sont rendus chrétiens et continuent de l'être. Sa majesté, les ayant reçus avec bonté sous sa protection, a ordonné qu'on les traitât de la

même manière que ses autres sujets et vassaux. Vous êtes tenus et obligés de vous conduire de même ; c'est pourquoi je vous prie et vous demande aujourd'hui de prendre le temps nécessaire pour réfléchir mûrement à ce que je viens de vous déclarer, afin que vous puissiez reconnaître l'église pour la souveraine et le guide de l'univers, ainsi que le saint-père, nommé le pape, par sa propre puissance, et sa majesté, par la concession du pape, pour rois et seigneurs souverains de ces îles et de la terre-ferme, et afin que vous consentiez à ce que les susdits saints-pères vous annoncent et vous prêchent la foi. Si vous vous conformez à ce que je viens de vous dire, vous ferez bien et vous remplirez les devoirs auxquels vous êtes obligés et tenus. Alors sa majesté, et moi en son nom, nous vous recevrons avec amour et bonté, et nous vous laisserons, vous, vos femmes et vos enfants, exempts de servitude, jouir de la propriété de tous vos biens, de la même manière que les habitants des îles. Sa majesté vous accordera en outre plusieurs priviléges, exemptions et récompenses. Mais si vous refusez ou si vous différez malicieusement d'obéir à mon injonction, alors, avec le secours de Dieu, j'entrerai par force dans votre pays,

je vous ferai la guerre la plus cruelle, je vous soumettrai au joug de l'obéissance envers l'église et le roi, je vous enlèverai vos femmes et vos enfants pour les faire esclaves et en disposer selon le bon plaisir de sa majesté, je saisirai tous vos biens et je vous ferai tout le mal qui dépendra de moi, comme à des sujets rebelles qui refusent de se soumettre à leur souverain légitime. Je proteste d'avance que tout le sang qui sera répandu et tous les malheurs qui seront la suite de votre désobéissance ne pourront être imputés qu'à vous seuls, et non à sa majesté, ni à moi, ni à ceux qui servent sous mes ordres; c'est pourquoi vous ayant fait cette déclaration et réquisition, je prie le notaire ici présent de m'en donner un certificat dans la forme requise.» *Herrera, Decad. I, lib. VII, cap.* 14.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pag.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

